

# action poétique

jean breton  
guy chambelland  
yves martin

gilbert baqué  
gérard cléry  
gabriel cousin  
michel enaudeau  
robert mallat  
denise miège  
maurice regnaut  
alain truel

32-33

andrée barret    henri deluy  
paul-louis rossi

action poétique

VLADIMIR HOLAN

pierre morhange  
rené depestre

LA POÉSIE OCCITANE

salvatore quasimodo : inédits

# action poétique

jean breton  
guy chambelland  
yves martin

gilbert baqué  
gérard cléry  
gabriel cousin  
michel enaudeau  
robert mallat  
denise miège  
maurice regnaut  
alain truel

32-33

andrée barret    henri deluy  
paul-louis rossi

traduit et présenté par dominique grandmont :

**VLADIMIR HOLAN**

**morhange - quasimodo - depestre**

sur la poésie occitane d'aujourd'hui par alban bertero  
chronique partisane : montherlant par franck venaille

# la poésie doit avoir pour but la vérité pratique

## 32-33

vladimir holan	3	dominique grandmont
douze poèmes	8	vladimir holan
poèmes	14	salvatore quasimodo
l'innocence	18	pierre morhange
donner à lire	21	franck venaille
30 minutes de conscience	22	jean breton
poèmes	30	guy chambelland
cassis	35	yves martin
un arc-en-ciel pour l'occident		
chrétien	40	rené depestre
moment	49	gilbert baqué
trois poèmes d'en-dessous	50	gérard cléry
poèmes	53	gabriel cousin
poèmes	54	miichel enaudeau
saint-domingue où je meurs	56	robert mallat
poèmes	58	denise miège
pacific air command	61	maurice regnaut
racines	66	alain truel
« journées de la poésie » de		
budapest	69	andrée barret
la poésie occitane	71	alban bertero
morhange en poche	86	franck venaille
« l'enterreur et autres poèmes »		
d'oliven sten	89	andrée barret
chronique partisane : la poésie de		
montherlant	91	franck venaille
le « knack » ! mais comment		
l'avoir ?	95	franck venaille
jean pérol	96	paul-louis rossi
notes et informations	97	f.v. — h.d.
poésie et publicité	101	a. bertero (enquête)

*Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.*



les poètes contemporains en poche

# 1000 abonnés

*viennent de recevoir nos trois premiers titres :*

**Pierre Morhange : Le sentiment lui-même**

« Morhange, dont la poésie est une des clés de l'avenir. » Paul Eluard.

Couverture Goya. Double N° 1-2, 216 pages : 5 F.

**Oliven Sten : L'enterreur et autres poèmes**

« Oliven Sten, l'un de nos grands poètes contemporains. » René Lacôte.

Couverture C. Boltanski. Simple N° 3, 160 pages : 3,50 F.

**F. Lopez - R. Marrast**

**Anthologie de la poésie ibérique de combat**

Espagne et Portugal actuels : 40 poètes, 120 poèmes, une seule voix.

Couverture José Ortega. Double N° 4-5, 196 pages : 5 F.

## Pourquoi pas vous ?

**p. j. oswald éditeur**

16, rue des capucins - 14 - honfleur

C. C. P. ROUEN 2 201 05 V

**Abonnement :**

6 vol. simples et doubles 25 F.

12 vol. simples et doubles 50 F.

**Bulletin d'abonnement, à nous retourner rempli, accompagné de votre versement par tout moyen de votre choix :**

Nom \_\_\_\_\_ Adresse \_\_\_\_\_

Veillez m'inscrire pour 1 abonnement à \_\_\_\_\_ vol. de votre collection

"P. J. O. - Poche", à partir du N° \_\_\_\_\_ ; je vous adresse la somme de

\_\_\_\_\_ F. par \_\_\_\_\_ Signature,

## RENÉ LACOTE

publie  
une chronique  
de poésie  
chaque semaine  
dans

## LES LETTRES *françaises*

directeur : Aragon

Un abonnement d'essai  
vous est proposé pour  
le prix exceptionnel de :  
3 mois : 16 F

*en vous référant  
d'Action Poétique*

## LES LETTRES FRANÇAISES

5, rue du Fg Poissonnière  
PARIS 9<sup>e</sup>

C.C.P. PARIS 152-25



p. j. oswald

La plupart  
de nos publications  
comportent  
un tirage de tête  
sur Pur Chiffon  
de Lana,  
souvent augmenté  
de gravures  
ou de lithographies.

Renseignements sur demande :

**éditions p. j. oswald**

16, rue des capucins - 14 - honfleur

## Anthologie de la poésie occitane (1900-1962)

par

**Andrée-Paule LAFONT**

*Membre créateur  
de l'Institut d'Etudes  
Occitanes*

Préface de Louis ARAGON

les voix les plus significatives  
du génie d'Oc. 416 pages

LES EDITEURS  
FRANÇAIS REUNIS

DIFFUSION :  
24, rue Racine, Paris VI<sup>e</sup>

Vladimir Holan est né en 1905. Après avoir passé son enfance à Belá (en Bohême centrale, sur les pentes du mont Bezdez), il fait ses études secondaires à Prague, sa ville natale et, la même année où il les achève, publie son premier recueil de vers : « L'éventail chimérique ».

Nous sommes en 1926. C'est l'époque où triomphe ici le « poétisme », mouvement proche de Dada, à tendance surréaliste, qu'animent Nezval, Seifert, Biebl... Un autre poète se fait remarquer alors : Frantisek Halas (2), dont on a pu dire qu'il constituait avec Holan la majestueuse dyarchie du baroque et des ténèbres (3).

D'emblée cependant, et il lui en restera toujours quelque chose, Holan se meut dans un espace voisin de celui de Mallarmé. En témoignent surtout les recueils suivants : « Le triomphe de la mort », 1930 ; « L'ogive », 1934 ; « Pierre, te voici », 1937. Savantes architectures verbales, patientes recherches de laboratoire : Il s'agit pour le poète-alchimiste de percevoir l'imperceptible, de toucher l'impalpable, de transcrire (en cryptogrammes) l'infinitésimal et le souterrain, d'éterniser frissons et déchirures, de faire oracle.

Pour ce, Holan violente et déforme la syntaxe tchèque, obligeant le lecteur, n'a-t-on pas craint de dire, à une sorte de « steeple-chase » mental. L'action se situe, hors-le-temps, dans des cités de légende (Ispahan, Samarcande, San Gimignano) où ne compte plus que la recherche passionnée, tenace, de l'absolu, cet absolu qui nous est refusé.

Sur un plan éthique, il s'agit de transformer toute inspiration poétique en affirmation de l'être ou si l'on veut, de faire ainsi acte ontologique.

### *Les années de guerre.*

Mais sous l'influence des événements politiques (traité de Munich, partition de la Tchécoslovaquie, l'occupation nazie, la guerre), Holan change de voix. « C'est la mort, ma solitude », dira-t-il dans son poème « Rêve ».

Voici sept années qu'il travaille, sur recommandation du poète Josef Hora, comme employé à la Prévoyance sociale.

En 1929, il effectue un voyage en Italie septentrionale, qui le conduit jusqu'en Toscane. En 1933, devient rédacteur de la revue d'art

1. Notre présentation de Vladimir Holan, ainsi que le choix de poèmes qui la suit, sont extraits du recueil « Douleur », traduit et présenté par Dominique Grandmont, à paraître dans la collection « La poésie des pays socialistes », dirigée par Henri Deluy, chez Pierre Jean Oswald.

2. Un volume sera consacré à Halas dans la même collection.

3. Angelo-Marla Ripellino : Holan « Una notte con Amleto », Einaudi éd., Torino, 1966.

« La vie ». En 1939-40, il est rédacteur de la revue « Programme D 40 » du théâtre E.-F. Burian. Il s'est installé avec sa femme dans le quartier de Strasnice.

La chute de sa patrie fait de lui un porte-parole. Tout comme dans « Le torse de l'espérance » de Halas, on peut voir, dans son poème « Réponse à la France », 1938, l'amour de toute une génération pour Paris se changer en une attaque violente de l'Occident traître à la Nation tchécoslovaque.

Mais c'est la chute même de l'Europe. L'orage nazi se déchaîne. La dévastation fait place à la dévastation. Dans ses poèmes des années 1938-40, « Septembre 1938 » ; « Chant des rois mages » ; « Rêve » ; « Premier testament », on retrouve toute entière l'atmosphère lourde et malsaine du monde en guerre. Ce sont les poèmes du trouble et de l'effervescence, une longue désespérance coupée de désespoirs lancinants. Ici l'on ne peut s'empêcher de penser à Macha, ce père de la poésie tchèque, romantique de l'époque des ténèbres, du temps d'autres persécutions, à toute une génération de poètes nationaux d'Europe centrale et d'ailleurs, par cette intériorisation consumante du monde à laquelle, dans le silence et l'abandon, l'Histoire les a contraints. Que de peuples ainsi n'ont connu que la souffrance !

L'œuvre de Holan échappe vite cependant à un cadre historique précis. Holan est homme de légende. Ainsi dans « Une nuit avec Hamlet », son plus grand poème peut-être, lui aussi conçu, sinon écrit pendant l'occupation nazie, les époques et les mythes s'interpénètrent, et nous entrons dans les coulisses d'une sorte de cauchemar, où un Hamlet tout droit sorti des enfers (ou de la « Série noire »), maniaque sexuel, et manchot de surcroît, se confondrait — tout en parlant de Mozart — avec Orphée, un Orphée dont l'Eurydice ne serait pas Ophélie mais Juliette, une Juliette qu'il a tuée par amour à Vérone. Chant démoniaque, litanie surréaliste, empreinte d'une truculence et d'un « onirisme de Grand Guignol » (4), qui n'eût pas déplu à Antonin Artaud.

### *Références.*

Si l'on passe un peu plus vite (non qu'il faille sous-estimer la vertu d'enthousiasme qu'ils supposent, mais parce qu'ils constitueraient plutôt une parenthèse dans son œuvre) sur les poèmes de la fin de la guerre : « Merci à l'Union Soviétique » (1945) ; « A toi » (1947), où Holan, dans l'euphorie des années de délivrance, se fait panégyriste inconditionnel, devient oratoire et presque prosaïque, mais aussi, faut-il remarquer, particulièrement dans « Les soldats rouges » (1947), se montre limpide, tendre et plus directement humain, on peut déjà tenter de dresser un premier profil de son œuvre.

Et si l'on veut des références, c'est bien sûr à la poésie du Seicento que nous songerons dès l'abord. Poésie faite pour l'oreille, accumulation de vocables rares, de paronomases, d'allégories, intérêt porté à la musique et à ses instruments et, par ailleurs, insistance à mettre l'accent sur le côté périssable des choses, angoisse d'avoir à vivre sans savoir pourquoi, obsession de Dieu.

---

4. A.-M. Ripellino, id.

On peut aussi évoquer à propos de Holan la tradition des baroques tchèques tels que Bedrich Bridel ou Jan Korinek (5). Ou bien par son interrogation continue sur l'avenir de l'homme, le mélange de trivialité et de transcendance, le goût des termes techniques, l'habitude de traduire la tension émotionnelle en raisonnements abstraits, nous sommes proches des « métaphysiques » anglais.

On a pu de même comparer Holan à Gottfried Benn, le poète de « La morgue », pour leur attention commune aux tombeaux, aux indices de putréfaction, à la vermine, aux dissections anatomiques (par volonté de catharsis, à mon sens, plus que par complaisance morbide, tout au moins au départ), mais aussi pour leur tendance à mêler époques et civilisations disparues, leur syncrétisme linguistique (certaines images, chez Holan, « rendent » particulièrement bien, tout en restant imprécises). L'amour de la culture hellénique, le pessimisme fondamental, voilà du reste des traits communs à beaucoup de poètes (comme à beaucoup de non-poètes). Nombreuses sont les évocations possibles, puisqu'en définitive, tout le monde fait un petit bout de chemin ensemble.

### *Merveille et désespoir.*

La route de Holan en tout cas — une route qui se perdrait dans la campagne, ou s'y serait perdue depuis toujours — est parsemée d'anges, de coqs au cou tranché, de démons, de vierges, de chevaux, d'inconnus... C'est l'aube, il y a de la neige. Ou bien le soleil est de plomb, à midi juste. L'atmosphère est toujours tendue. Quelque chose est prêt à se rompre...

C'est un univers d'épouvante, plein d'insectes et de formes incomplètes où voisinent viscosités et menstrues, moignons de statues (elles sont borgnes au demeurant), spectres, ombres malignes, quasi dantesques.

Là, tout est incertitude, sauf l'implacable déterminisme qui dirige les existences, et condamne tout espoir de liberté : le sort est inflexible. Univers d'Ancien Testament plutôt que de Nouveau, univers homérique aussi, pour la place qu'y a l'homme.

L'Histoire n'est ici qu'une chute, et cette chute est celle de la Virginité. Dégradation dans le stupre, la violence et l'assassinat. On pourrait relever au passage ce qu'une telle conception a d'européen, et la fréquence de tels thèmes dans nos littératures.

Les seules consolations, ou plutôt les seuls symboles de consolation sont la mère (sécurité affective) et l'enfant (éternité de la vie), motifs constants des lettres tchèques, sinon slaves en général. Mais ici ce sont bien plutôt les images d'un paradis perdu que des signes véritables de salut.

Reste l'Esprit, dont la recherche ne connaîtra pas de trêve, et l'attente d'une Apocalypse libératrice. Reste la poésie aussi, seul moyen d'être et, dans l'hypothèse de la faute originelle, seul moyen de rachat.

---

5. Cf. Josef Vasica, *Ceské literární baroko*, Prague, 1938.



Quelles que soient ses croyances et la façon dont on entre dans une telle vision (presque un système), ou dont on n'y entre pas, il est difficile, en tant qu'homme, de rester insensible (car tout de même la Nuit nous entoure) à tant d'exigence, d'honnêteté, de caractère. Cette poésie, qui est le don total (ici le mot n'est pas forcé) d'une vie qui finit bien par être la nôtre, est taillée à même l'inquiétude humaine. Refus de facilité, certes, mais aussi appel pressant à la simplicité, à l'humilité, à l'œuvre de vie.

Il serait vain de vouloir mettre sur le poète une étiquette (catholique ou aztèque). Ce serait tenir pour rien son effort d'indépendance (où qu'on se trouve, il se paie cher), sa tentative de porter sur les choses de la vie un regard, sinon neutre, au moins neuf. Certes, la poésie n'est pas une science exacte et, quand on parle d'un homme, il faut aussi tout mettre au conditionnel. Il est facile de mettre en lumière tel ou tel « complexe », et d'« expliquer » par l'individu certains aspects du poème. Il reste, en tout état de cause, la charge énergétique ou, si l'on veut, l'expérience poétique enclose dans l'œuvre par son auteur. Lire un poème, c'est la faire sienne, et les détails qu'on y trouve et qui sont parfois des éléments de morale ou de simple tradition culturelle, n'étant pas des articles de foi, mais des couleurs ou des sons, ces détails n'ont pas à être discutés, mais compris. Compris comme l'œil analyse un objet avant de le voir, et si possible, un peu mieux.

Ainsi les anges de Holan entrent-ils et sortent-ils de la subconscience humaine, beaucoup plus qu'ils ne sont des esprits intermédiaires dans la hiérarchie de la Terre au Ciel. Ils sont là, c'est tout. Quant à la façon dont ils s'habillent, c'est comme dans une vieille droguerie pragoise, ou sur un corbillard à cheval. Et si Holan se reproche de n'avoir jamais pensé à offrir du vin à son ange gardien, c'est bien façon de traduire (et de combattre) la solitude humaine. Voici des êtres, étrangement familiers, qui peuvent se peindre sur eux-mêmes, qui ont la foi sans avoir l'amour, qui se révoltent, et soudain pleurent de nos larmes... Symboles, si l'on veut, de cette transcendence sans laquelle rien ne semble possible : « Les rêves, les signes, les images, même l'humidité des murs, il faudrait une aide surnaturelle pour les sauver... »

Sauver, voilà l'espoir, même Dieu, qui « recherche aussi le bonheur » (on pense à Kazantzaki), Dieu, « cet amant malheureux », a besoin d'être sauvé... « Toujours j'ai désiré la certitude qu'au moins ceux-là que j'aime vivent réellement »... Sauver « l'homme qui reste à naître »... Mais il faudrait ici tout citer.



Pour ce qui est de l'écriture, on le verra, nous sommes loin du « bel canto » de Nezval. Holan est un ciseleur. L'armature de ses pièces est très simple. Ce ne sont que : « Lorsque », « quand bien même », « alors », « seulement », « de nouveau ». Le corps du poème, son diamant si l'on veut, est fait d'images, plus souvent encore de concepts antithétiques ou contradictoires : Paradoxes, raisonnements parallèles pleins de « quand » et de « donc » équivalant aux trompe-l'œil des peintres maniéristes. Jeu serré, fiévreux, tendu, qui aboutit toujours à la surprise, et à la vision.

La nuit, on le verra aussi, est le temps d'élection de la poésie de Holan. Nuit apocalyptique de « Septembre 1938 », nuit des « Trois mages » (Ethiopie, Espagne, Chine), nuit encore dans les vers de 1948 à 1963 (dont sont tirés les poèmes de « Douleur »), quinze ans pendant lesquels, ignoré et méprisé, interdit de publication comme champion du « Formalisme », Holan reste enfermé dans sa maison de Kampa (île sur la Vltava). Aujourd'hui encore, revenu au centre de la vie littéraire tchécoslovaque (depuis 1963), idole de la jeune intelligentsia, alors qu'on récite « Une nuit avec Hamlet » dans le Cabaret pragois « Viola », qu'on lui décerne le grand prix d'Etat (1965), que l'édition complète de ses œuvres est en cours d'impression, Holan garde chez lui rideaux baissés et porte fermée à triple tour.

une revue mensuelle de politique mondiale

## démocratie nouvelle

études, chroniques, débats, tous les problèmes abordés dans un esprit de confrontation et de recherche. 4 numéros spéciaux par an. Dans chaque numéro présentation de l'œuvre graphique d'un peintre.

### TARIFS D'ABONNEMENT

France et U.F.P....	1 an : 40 F	6 mois : 21 F
Abonnement d'essai		3 mois : 11 F
Etranger .....	1 an : 50 F	6 mois : 26 F

Règlements par mandats-poste à :

### DÉMOCRATIE NOUVELLE

8, Cité d'Hauteville, Paris-10<sup>me</sup>. Tél. : TAI. 64-14  
ou chèque postal à C.C.P. Paris 5739-11.

**l'aube**

**Voici le moment venu pour le prêtre  
d'aller à la messe sur le dos du diable.**

**Le moment où l'aube est une lourde malle  
et fait de nos vertèbres une fermeture-éclair.**

**Le moment — il gèle et le soleil ne brille pas —  
où la pierre tombale est pourtant chaude,  
car elle remue.**

**Voici le moment où le lac gèle à partir de ses rives  
et l'homme à partir de son cœur.**

**Le moment pour les rêves de n'être plus rien  
que les morsures d'une puce sur une peau de Marsyas.**

**Le moment où les arbres blessés par une biche attendent  
qu'elle revienne les lécher.**

**Le moment où l'horloge recueille dans son ventre  
la parole éclatée de l'heure.**

**Le moment où seul l'amour et l'amour de quelqu'un  
peut nous faire descendre sous les stalactites  
de la grotte où ces larmes-là qu'on a refoulées en secret  
dans le secret ont travaillé.**

**Voici le moment où il te faut écrire un poème  
et le dire autrement, cela, tout à fait autrement...**

## **larme**

Il n'y a pas de larme humaine  
qui ne coulerait en même temps  
sur le visage de la Vierge Marie.

Il n'y a pas de larme humaine  
que n'aurait pleurée en même temps  
l'ange gardien.

Mais il n'y a pas non plus de larme humaine  
qu'au même instant tu ne trouverais  
dans les yeux du serpent...

## **europe**

Toutes les prisons du monde sont faites de ces pierres  
qui sont tombées sur Jésus-Christ.

Et ce sont les mains pleines d'argent qui font cela toujours,  
si bien que la moindre aumône leur est *impossible*

Alors continuent de croître prison sur prison  
et presque tous déjà nous y sommes emprisonnés

et nous y périssons, comme si Dieu lui-même avait voulu  
être en nous seulement sans nous...

## **pendant les moissons**

Quand aujourd'hui sous le soleil agenouillée parmi les blés  
je t'ai vue en faire une gerbe,  
quand je t'ai vue dorée sur ce fond d'or  
aimant sans doute ce garçon-là  
qui tournait la tête à chaque instant vers toi,  
je n'ai pu m'empêcher de penser à celle que j'aime  
et qui ne m'aime pas,

à celle qui nuit après nuit repose,  
blanche en pleine blancheur, et n'a pas besoin  
même d'elle-même...

Elle, l'un des mille spectateurs  
des exécutions capitales...

## la maison

Ce n'est pas une maison très remarquable, quand même elle serait  
de la façon dont les moineaux l'ont taillée dans un peu de  
un peu grosse,  
verdure...

Elle ne fait face à rien alentour et de même que sa seule fenêtre  
n'est qu'une inspiration, et une expiration, ouverte  
de même ses portes ne sont à vrai dire qu'une entrée.  
Tu dirais : la clarté et la paix, le repos et la vie...

Et cependant demeure là celui  
qui a tué un homme pour sauver une femme,  
mais aussi celui qui pour se sauver lui-même  
s'est mis par la suite à tuer hommes et femmes...

## la sorcière de l'angélus

« Le bouleau dans le bois fouette les taillis et tue les herbes  
dit le forestier. folles, »

« Dans les eaux il en va de même !  
Là aussi la percbe est un poisson de mauvaise herbe, »  
dit le gardien des eaux.

Encore heureux qu'à peu de temps de là soit passée la sorcière de  
l'Angélus !

Tous les deux se sont tus et tout put de nouveau s'aimer,  
tous les arbres, tous les poissons,  
de très ancienne connaissance...

## elle

C'est beaucoup de venir, mais attendre est davantage.  
Et elle sait attendre. Les tombeaux  
ne lui sont qu'ampoules d'orties  
sur le dos de la terre qui se flagelle elle-même...  
Bien qu'une simple motte de glaise lui soit la chose au monde  
la plus chère,  
et qu'elle déteste les monuments et les fleurs appelées « pensées »,  
elle aime à se cacher derrière le tronc des arbres secs.  
C'est après (n'aurait-elle plus à offrir que des fruits de cire)  
qu'elle accueille dans le jardin ceux qu'elle avait invités dans la  
maison...

## vers

Voici le temps où l'on sert la choucroute à la colère  
et le veau à la haine,  
voici le temps où la mort arrose cela au vin de stramoine,  
voici le temps, et plus il est aveugle, plus grand il ouvre les yeux,  
voici le temps où l'on efface à la charrue les confins des champs,  
voici le temps où même une larme de compassion  
sait qu'elle est la seule à pleurer,  
voici le temps où le loup prend jusqu'à ce qui était lu,  
voici le temps où lumière se fait sur les âmes,  
voici le temps où il est impossible d'aimer ton propre malheur,  
car il est celui de tous tes prochains...

## moissons

Le soleil déversait un alcool sans sucre  
et s'inscrivait d'un rien de pierre  
sur la peau des faucheurs...

La hâte, qui sans mot dire a parlé  
par le sifflement des faux et des machines  
et par le grincement des granges

roulant à l'horizon comme une rébellion paysanne,  
se tenait au dessous de l'inquiétude...

Puis ce fut un cheval,  
qui piétina un nid de guêpes  
et fut piqué jusqu'à la mort.

## **dans la nuit**

Pendant l'absence de la femme aimée  
les ténèbres tout à fait folles empruntent ses jambes,  
se glissent dans les souliers de glace  
et commencent à danser tout près de ton lit  
jusqu'à la salle immense de l'insomnie...

Elles sonnent, les chaussures, elles tourbillonnent, piétinent,  
sans pitié, ouvertement, et cela dure, folâtrant  
et elles se sentent bien, sans doute dansent-elles avec un autre,  
ton amour sans foi les aide seulement  
de la jalousie à l'adultère,  
tu les entends toute la nuit, de plus en plus elles te glacent-  
et elles ne se mettent à fondre  
qu'au moment de revenir vers toi...

## **la poésie**

Tu ne sais d'où vient ce chemin  
qui ne te mène nulle part.  
Mais que t'importe, il était plein de charmes,  
de femmes, de miracles, de désirs de liberté,  
tu as vu, comme un cheval qui aurait été tué sous un ange  
l'ange s'en fut à pied, sur le chemin de l'oubli de soi,  
ce n'est qu'après que tu as connu la douleur de l'homme,  
et celle aussi de Dieu, qui recherche aussi le bonheur,  
Dieu, cet amant malheureux...

## et dès lors seule la douleur

Cela fait bien longtemps que le dieu du rire et des chants  
a refermé l'éternité derrière lui.  
Depuis lors seul de temps à autre  
résonne en nous un souvenir mourant.  
Et dès lors seule la douleur  
jamais n'arrive à grandeur d'homme.  
Elle est toujours plus grande que lui,  
et pourtant il lui faut entrer dans son cœur...

---

# P R O M E S S E

REVUE DE CULTURE ET DE POÉSIE

N° 17

---

14, bd de Verdun, 86 - Poitiers

L'œuvre de René Char en 1966 par Jacques Kerno.

### POÈMES

Jean Pérol, Jacques Chatain, Jean-Louis Houdebine, Jacques Kerno,  
Jean Mazeaufroid, Jean-Claude Valin.

Notes critiques : à propos de Jacques Garelli, Andrée Barret, Marie-Françoise Prager, Yannis Ritsos, « La découverte de Lamérac, ou le top-art ».

Abonnement : A la revue : 20 F. A la revue et deux recueils parallèles :  
30 F. Soutien : 50 F.

C.C.P. A.M. Houdebine — Limoges 978-98 L.

---



solo che amore ti colpisca

*Non dimenticare che vivi in mezzo agli animali  
 i cavalli i gatti i topi di fogna  
 bruni come la donna di Salomone tremendo  
 campo a bandiere spiegate,  
 non dimenticare il cane dalla lingua e la coda  
 d'armonie dell'irreale né il ramarro il merlo  
 l'usignolo la vipera il fuco. O ti piace pensare  
 che vivi fra uomini puri e donne  
 di virtù che non toccano  
 l'urlo della rana in amore, verde  
 come il più verde ramo del sangue.  
 Gli uccelli ti guardano dagli alberi e le foglie  
 non ignorano che la Mente è morta  
 per sempre, la sua reliquia sa di cartilagine  
 bruciata di plastica corrotta ; non dimenticare  
 di essere abile animale e sinuoso  
 che violenta torrido e vuole tutto qui  
 sulla terra prima dell'ultimo grido  
 quando il corpo è cadenza di memorie accartocciate  
 e lo spirito sollecita alla fine eterna :  
 ricorda che puoi essere l'essere dell'essere  
 solo che amore ti colpisca bene alle viscere.*

varvara alexandrovna

*Un ramo arido di betulla batte  
 con dentro il verde su una finestra a vortice  
 di Mosca. Di notte la Siberia stacca il suo vento  
 lucente sul vetro di schiuma, una trama  
 di corde astratte nella mente. Sono malato :  
 sono io che posso morire da un minuto all'altro ;  
 proprio io, Varvára Alexandrovna, che giri  
 per le stanze del Botkin con le scarpette di feltro  
 e gli occhi frettolosi, infermiera della sorte.  
 Non ho paura della morte,  
 come non ho avuto timore della vita.  
 O penso che sia un altro qui disteso.*

**pourvu qu'amour te frappe**

N'oublie pas que tu vis parmi les animaux  
les chevaux, les chats, les rats d'égout  
bruns comme la dame de Salomon terrible  
camp bannières déployées,  
n'oublie pas le chien avec sa langue et la queue  
d'harmonies de l'irréel ni le lézard le merle  
le rossignol la vipère le frelon. Ou préfères-tu penser  
que tu vis entre hommes purs et dames  
de vertu que ne touche jamais  
le râle du crapaud en amour - vert  
comme le rameau le plus vert du sang.  
Les oiseaux te regardent des arbres, et les feuilles  
n'ignorent pas que l'Esprit est mort  
pour toujours - sa relique sent le cartilage  
brûlé, le plastique corrompu ; n'oublie pas  
d'être habile animal et sinueux  
qui violente brûle et veut tout ici  
sur terre avant le dernier cri  
quand le corps est cadences de souvenirs empaquetés  
et que le souffle aspire à la fin éternelle :  
souviens-toi que tu peux être l'être de l'être  
pourvu qu'amour te frappe bien aux entrailles.

**varvara alexandrovna**

Un rameau mort de bouleau bat,  
vert au dedans, contre une fenêtre tourbillonnante  
de Moscou. De nuit la Sibérie décoche son vent  
d'acier sur la vitre d'écume, une trame  
de cordes abstraites dans la tête - Je suis malade,  
c'est moi qui peux passer d'une minute à l'autre,  
c'est moi, Varvara Alexandrovna - tu tournes  
par les salles du Botkin en pantoufles de feutre  
yeux furetants, infirmière du sort.  
Je n'ai pas peur de la mort,  
comme je n'ai pas craint la vie.  
Ou bien je m'imagine qu'un autre est ici couché.

*Forse se non ricordo amore, pietà, la terra  
che sgretola la natura inseparabile, il livido  
suono della solitudine, posso cadere dalla vita.  
Scotta la tua mano notturna, Varvàra  
Alexandrovna ; sono le dita di mia madre  
che stringono per lasciare lunga pace  
sotto la violenza. Sei la Russia umana  
del tempo di Tolstoj o di Majakovskij,  
sei la Russia, non un paesaggio di neve  
riflesso in uno specchio d'ospedale  
sei una moltitudine di mani che cercano altre mani.*

## **CASA DE LAS AMÉRICAS**

REVISTA BIMESTRAL

Colaboraciones de los mejores escritores latino-americanos, y estudios de nuestras realidades.

DIRECTOR : ROBERTO FERNANDEZ RETAMAR

Suscripción anual, en el extranjero :

Correo ordinario : tres dólares canadienses

Por vía aérea : ocho Dólares canadienses

Casa de las Américas, Tercera y G, El Vedado  
La Habana, Cuba.

Peut-être en oubliant amour, pitié, la terre  
que disloque la nature indissociable, le son livide  
de la solitude - je pourrais tomber de la vie.  
Elle est brûlante, ta main nocturne, Varvara  
Alexandrovna, ce sont les doigts de ma mère  
qui étreignent pour laisser longue paix  
sous la violence. Tu es la Russie humaine  
du temps de Tolstoï et de Maïakovski  
tu es la Russie, non un paysage de neige  
reflété dans le miroir d'un hôpital  
tu es une multitude de mains cherchant d'autre mains.

(Traduction de Jean-Pierre Darmon)

---

## Abonnez-vous !

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

---

LES yeux sur la vie  
Comme sur l'eau l'œil du poisson  
Comme la gaze collant la plaie  
Je vois soudain sortir des monstres  
De l'innocence même de la source  
Des monstres déjà gros et forts  
Qui grandissaient depuis longtemps

Où mes yeux étaient-ils collés  
Pendant ce temps-là ?  
Où pesant de toutes mes forces  
Étais-je distrait ?  
Le monde est grand d'occasions et d'instances  
Grand ce marché riche de choses  
Et je collais mes yeux des suçoirs  
Sur ce qui se passait vif et attiré

Et j'aurais dû surveiller l'innocence  
Lui donner la vasque de mes mains  
Et la chaleur de mon sentiment  
Mais non ! je laissais le lys  
Dans sa blancheur

Loin loin de lui mon inquiétude  
Loin loin et sèche  
La trace la trace  
De mes pas attentifs  
Loin loin et sec  
L'autrefois brûlant  
Risible le clou de ma certitude

Et l'innocence  
Se corrompait  
Dans la cage de ma confiance

Et dans ma maison  
C'est un fruit que j'ai retrouvé  
Le ventre pourri  
Sous sa peau fraîche

Et les larmes  
Qui remuent dans ma poitrine  
Bouilliront courent et ne sortiront pas

Je ne pourrai les laisser jaillir  
Car le ventre du fruit est pourri  
Et le fruit ne retourne pas vers sa naissance  
Et la pourriture poursuivra le chemin fait  
Pourriture est un engagement plus sûr  
Que la confiance légère  
Et mes larmes seront des soldats venus trop tard  
De vieux docteurs venus trop tard  
Je dois me taire  
Et la tempête  
Se cachera dans mes grottes noires...  
Et non pas soldat qui secourt  
Et s'éloigne joyeusement  
Mais morne soldat des tâches quotidiennes  
Je vais marcher dans mon escouade  
Dans mon régiment dans ma ville  
Dans ma caserne  
Dans le jeu très connu  
De la subsistance

Et sur mon chantier amis  
Comme vous je simulerai

Portant mon orage dramatique  
Et ridicule  
A deux doigts de vous  
Sous mes côtes  
Brûlant et insupportable  
Et mon visage sera  
Comme un gibet  
Et vous me direz quelques mots  
De sa couleur  
Avec admiration  
Avec distraction  
Avec n'importe qui  
Avec mots sans ventre  
Extrêmement sans importance

**Nous publierons dans nos prochains numéros :**

— La poésie aujourd'hui en

- Yougoslavie
- Québec
- Italie
- Bulgarie

- Argentine
- Vénézuéla
- Cuba

— Donner à lire (II)

— Significations de « Tel Quel » ?

— Pierre Unik

— Un nouveau théâtre

— Et des textes de

- Nicolas Guillen
- Pablo Neruda

- Gullefic
- Oliven Sten

*La poésie serait-elle en si bonne santé dans cette seconde moitié d'un siècle qui a tendance à chercher — et trouver — ses poèmes hors des formes traditionnelles, que nous puissions continuer d'ignorer avec une superbe qui friserait l'inconscience, ce qui s'élabore ailleurs que dans notre entourage immédiat ?*

*Serait-elle aussi le seul lieu privilégié de toute connaissance pour qu'au delà d'elle-même nous ne tentions pas de mieux connaître d'autres écrivains qui, comme nous, et fût-ce sous une autre forme, partagent les mêmes inquiétudes, les mêmes angoisses, les mêmes interrogations ?*

*Je ne le crois pas, et cet appel à des voix jusqu'alors étrangères à la revue doit être pris comme un désir de procéder — à une aération diront les perfides — plus sérieusement à une ouverture, fût-elle encore modeste, sur nos contemporains.*

*Du rapprochement, combien hasardeux et circonstancié de trois poètes et de trois romanciers à qui nous laisserons la parole dans notre prochain numéro, on ne devra donc pas attendre autre chose qu'un plaisir immédiat de lecture, donc de découverte.*

*A ce choix, nécessairement arbitraire, ne se mêle aucun filigrane d'intentions, nulle provocation, encore moins de manifeste. Simple-ment le souci — légitime — de donner à lire et, je l'espère, d'intéresser.*

*Des trois premiers — JEAN BRETON, GUY CHAMBELLAND, YVES MARTIN, collaborateurs assidus du Pont de l'Épée (1), de l'Épée (1), on peut retenir un goût certain pour le réalisme, voire pour la « description », ce qui, chacun en conviendra, ne suffit pas à les distinguer ni bien sûr les définir.*

*Dans leurs meilleurs poèmes ils ont aussi le don, un ton juste et personnel qui ne provient pas de l'assimilation adroite d'œuvres d'aînés mais bien et seulement du regard qu'ils portent sur le monde et autrui. Pas de « littérature » donc mais, je l'ai dit, un regard souvent neuf, une angoisse préexistante à toute lecture, un souci d'observation du réel que des blessures, voire des faiblesses, en tout cas de l'inquiétude viennent compléter. Chez eux, à leur meilleur moment, le poème devient bien ce lieu privilégié, ce point de rencontre d'émotions, de contradictions, nées de la fréquentation du quotidien, un témoignage irréversible bâti sur l'observation du concret.*

1. ● Jean Breton. Né en 1930. Notamment : Visage Aveugle (Seghers) — Les Poèmes Interdits (Pont de l'Épée) — Dire Non (Chambelland) — Chair et Soleil (La Table Ronde). En collaboration avec Serge Brindeau : Poésie pour vivre (La Table Ronde).

● Guy Chambelland. Né en 1927. Notamment : La claire campagne — Pays (Henneuse) — L'Œil du cyclone (Millas Martin) — La Mort La Mer (Pont de l'Épée).

● Yves Martin. Né en 1937. Le Partisan (Chambelland) — Biographies (Chambelland).



*Des seconds (RENÉ BALLEZ, YVES BUIN, CLAUDE DELMAS), que dire dès maintenant, sinon que chacun à sa manière s'attache à contrôler un monde où cohabitent là encore quotidien et phantasmes, et qu'entre la description des choses (qui, nous le savons bien, n'existent que par le regard que l'homme porte sur elles) et la béatitude d'un réalisme simpliste, ils s'emploient à chercher le point à partir duquel le créateur — quel qu'il soit — ne s'efface pas plus devant les objets que devant les langueurs d'une psychologie éthérée.*

*Mais n'anticipons pas sur ce que ces romanciers ont à nous apprendre, donnons à lire et, ainsi, contre le terrifiant esprit de chapelle avançons modestement nos cartes.*

**30 minutes de conscience**

**jean breton**

*ON DIRAIT que les clous sont des têtes d'épingles  
retenant Paris sur un triple fond de rumeurs :  
l'Histoire qu'on écrase, le passé pressé, les fleuves ensevelis.*

*On m'arrête près de l'Opéra  
(où de l'air prélevé par l'Hygiène à 18 h. 30  
asphyxiera des souris de laboratoire)  
— la police ne trouve pas d'armes dans mon coffre.*

*Avenue Foch, ma portière résiste  
à un Peynet de bonne famille, seize ans,  
des nattes, un œil de raisin cuit,  
jolies cuisses de lévrier à vendre sous le blue-jean.*

*J'embraye. Evocation de la tendresse qui attend  
sans reproche, Maria, le sommeil en dogue à ses pieds.  
Je l'ai bafouée suffisamment autrefois,  
rentrant le col parfumé par une autre  
ou effaçant, avant de glisser la clé, des traces  
de rouge sur mes joues  
au cœur bleu poivre de la nuit.*

*Ma vie, mon mariage, mon métier, mes aventures,  
ça n'a rien à voir avec toi, petite,  
qui m'abandonnas près d'un piano  
et je t'appelle encore du fond de ma banalité  
je rampe vers toi sous les lampadaires qui t'éclaboussent*

*je perds ton rire blotti à mon oreille  
je n'ose décrocher l'appareil  
Je n'ose, comme autrefois, me poster  
à la sortie de la gare Saint-Lazare  
pour t'épier dans la traction conduite par le Maître.  
Nulle part je n'ai rencontré semblable blondeur naturelle  
faite de miel et d'urine, je crois.  
Notre seule caresse profonde fut (tu ne t'en souviens plus)  
dans l'escalier vide comme une bouteille.  
Ensuite, il y avait l'étoile blanche sur mes doigts.  
Je ne comprenais pas. J'étais jeune.  
Les voisins dénoncèrent le chahut de nos cœurs.*

*Chaque fois que je dévisage une belle petite  
qui marche de biais comme toi  
elle s'offusque de mon regard myope qui pèse pour saisir,  
elle ramène ses mains contre son ventre  
ignorant qu'elle te ressemble si fort...*

*Depuis vingt ans, je rêve vers toi, mon guide et ma disgrâce.  
Sur les affiches, tu joues les hôtesse  
Personne ne porte le pantalon rose comme toi  
— ni Rita, ni Brigitte !  
Tu es l'héroïne à perpétuité  
la kidnappée de mon remords  
la toise de mes gourmandises  
tu n'exiges pas que je reste fidèle.*

*Depuis vingt ans, je crie vers toi dans mon malaise  
Tu m'envahis quand je savoure d'autre baisers,  
quand deux genoux, en plein métro,  
tordent une jupe, mâchoire ouverte,  
quand je me sens bête roulée par le désir.  
Toi seule avais l'humour qui apaise et guérit.*

*Tu es là quand l'été me secoue  
quand le whisky vient à son heure  
quand l'ami va trahir le pacte.*

*O voitures, la nuit je compte vos rafales de lumières  
qui font la poussière des carrefours  
et je me penche parfois sur le pont Alexandre III  
imaginant la prude baigneuse de Budapest  
qui mordit cruellement la main de son sauveur  
coupable de la recueillir, nue, dans sa barque.*

*Il y a la Seine qui chante à voix sale ma peine, ma patience,  
d'une mélodie lourde comme une monnaie de collection.*

*Devant moi, tes yeux embrassaient Pierre  
(élégant, riche, au-dessus de la mêlée mesquine)  
je n'ai pas protesté  
Pour lui, tu faisais l'amour  
avec le téléphone (sa matraque noire, ta peau de craie).  
Tu t'es bien amusée de moi :  
tu me plaisais, tu incarnais la Poursuivie,  
je n'arrive pas à t'en vouloir.*

*Evoquons les soucis des autres : à Toulouse,  
le surveillant arpente le dortoir, lève  
le drap et lèche avec délice des orteils enfantins :  
une soutane qui a le diable dans la bouche.*

*Allô, Rome ? On prononce ce code :  
— J'ai besoin d'un mètre soixante-dix de soie noire  
et l'on vous fournira pour vos loisirs  
une brune effilée de 17 ans.  
Refuser d'acheter la beauté  
qui devrait se livrer à tous.*

*Maintenant, tu fais un bout de conduite au métro.  
Tu lui fais visiter la ville du dessous :  
il est dingue, il a bu du bourbon  
(une femme qui n'a pas eu ses règles  
te contemple avec un désespoir de film muet).  
Fausse-lui compagnie à Saint-Placide.  
Henri Rode te montre les moustaches de Brigitte Bardot  
effacées par un commando de mercenaires  
de même que les graffiti menaçants du syndicat RATP  
6.000 francs par mois, et vite, Charlie.*

*Grève ou pas grève, tu descends en smoking rouge  
du porte-avions « Forrester »  
Les starlettes de Cannes sont soulevées d'excitation  
Leur parfum glisse en fouet agile sur ta nuque  
Dilapide l'or américain dans les bouges du Guide Bleu.*

*Allô, Londres ? Une étudiante a consacré quatre années  
de sa vie à étudier le comportement sexuel des cafards*

*pour réfuter les opinions admises.  
1460 jours à quatre pattes...  
La pauvrete finira peut-être lesbienne ?*

*Inutile de tenir en place. La culture en pilules  
guette les avachis. Tu es toi de la race  
des gitans qui font les gabiers sur la lune.*

*Sur la Dvina, au bord de la Mer Blanche, fonctionne  
une usine — non pas à l'énergie solaire, je le jure —  
mais avec l'électricité de tes cheveux,  
femme-été, ma jamais enfouie, greffe-moi un cœur d'acier,  
épile mes yeux, prête-moi la fusée de tes seins pour mes rêves  
car je faiblis, j'ai mal, je flanche  
— j'ai travaillé trop dur, depuis l'âge —  
je t'aime et je n'ai pas le droit  
d'emporter ton soulier d'osier !*

*Le « Jigouli », la bière russe, coule à flots.  
Les rythmes yé-yé plaisent aux fils des moujiks  
Demain, chaque danseur sera muni d'un écouteur portatif  
et la musique devenue affaire personnelle  
ils formeront un immense bal silencieux, ciao Carco !*

*Aussi, il n'y en a que pour Gagarine, ce cow-boy de la stratos-  
Je me plaindrai au petit-père des Russies. phère.  
Mais déjà s'entraîne le successeur de Gagarine :  
en fusée photonique, il courra du 290.000 km-seconde  
et franchira, couché sur un sofa, champs électro-magnétiques,  
pluies de météorites, épouvantables tempêtes cosmiques.  
Il appuiera sur des manettes pour éviter les vents solaires  
et ces trains de rochers qui sont les loups-bolides du Cosmos.*

*Poètes bourgeois, vous bavez devant les bibliothèques.  
Je vous méprise un peu, mes frères.*

*Ah, Paris, émeraude fanée à la boutonnière du monde,  
descendre dans tes rues en érection :  
spectacle gratuit, en vedette américaine  
une charge de CRS sélectionnés pour la chasse aux syndicalistes  
J'ai les yeux pleins de larmes devant leur courage.  
Tout à l'heure, la Télévision maquillera la vérité.  
Je dois prendre mes jambes à mon cou.*

*D'un hélicoptère qui survole l'Aurès,  
on balance un fellagha vivant  
pour « mettre en condition » son camarade.  
— C'est marrant, un corps de salaud qui gigote...  
— Tu parleras ?  
Il n'y a pas d'oasis au pays de Souffrance.*

*Allô, Marseille ? Vous allez fabriquer du bifteck synthétique  
à partir du gas-oil ? Minute : pour réduire  
la famine du globe ou enrichir un trust ?  
Deux unités, trois unités.  
Marseille ne répond plus au téléphone.*

*Encore au bar ? Va te faire désintoxiquer.  
Quand les parents boivent, les enfants trinquent.  
Tu voudrais être à la place  
de cette gorgée que l'inconnue avale  
séparée de toi par des étuis de lingerie.*

*Sans t'en douter, mauvaise tête,  
danger public, termite de la Culture,  
tu oses aller de ta vie au poème.  
Quand le monde hurle son abandon  
tu ne songes plus à choisir tes mots avec des pincettes.  
Tu as perdu le goût des alchimies au service des illusions.  
Il s'agit d'arracher les bâillons du Réel.  
La poésie bouge, cadre large, s'insurge  
et ne fait patte de velours à aucune injustice.  
Elle rompt avec les distances.  
Un jour la terre, la fortune et le ciel seront partagés.  
Brillera pour patrie l'égalité des chances.*

*Cuivre splendide des paumes de vous qui travaillez  
— ô gars en bleus dont le cœur fut toujours sans azur —  
nulle bouche ne sera trop belle pour vous baiser.  
La femme s'abandonne à ceux qu'elle a dans la peau.  
Leur morale est une baudruche !  
Il y aura des temples pour les amants de rencontre  
— ils n'auront plus le regard trouble —  
des lits courbés et propres.  
Pas à pas, les maladies seront vaincues.  
Nos enfants n'auront plus la hantise  
de plaire à un patron.  
Hermine, armée, clergé, businessmen du vingtième siècle,  
que vous êtes vulgaires et que vous sentez fort.*

*Allô, La Gorgue (Nord) ? Ivre, Hector brise la vitrine  
d'un bottier. Vole neuf brodequins. Les brûle après avoir  
récupéré tous les lacets. Collectionneur !*

*Allô, les oiseaux ? Méfiez-vous, fauvette à tête noire de Nice,  
et vous, pinson russe exporté à Oxford. Si on vous laisse en liberté  
vous empruntez l'accent de votre pays d'adoption.*

*Qui niera que les pauvres vieillissent plus vite ?  
Personne ne rit dans les rues.*

*Hargne, bousculades, porte-monnaie rapiécés,  
l'ivrogne qui t'achète Le Figaro avec des romans tendres,  
casquettes au liséré de crasse sur des nuques  
brisées comme des cannes à sucre,  
gestes grêles pour mettre la Peur entre parenthèses,  
complaisance aux slogans des patrons de la Loi,  
paupières en folie devant les banques  
tandis qu'éclatent les clameurs surcompressées  
des vedettes écarlates des pompiers,  
le cri de hibou des ambulances,  
le grognement rageur du Métropolitain :  
des âmes en charpie rêvent (ce n'est pas  
leur faute) de machines à laver  
et d'allocations familiales.*

*Regarde les condamnés à vie de l'autobus,  
les retraités au jardin en mouchoir de poche  
et les drogués de la douleur, à l'hôpital,  
les 500.000 enfants handicapés de France  
ou l'infirmes enchaîné dans une ferme du Pas-de-Calais.  
Parce qu'il cassait tout.  
Il grogne, se salit et aboie depuis dix ans  
— à la honte de ses six frères et sœurs —  
attaché à sa guérite animale.*

*Radio Vatican exige un exemple  
Radio Vatican réclame le châtement pour un couple  
qui tua par pitié son bébé-monstre  
— pattes coupées, ô l'horreur des prothèses griffues !  
Avez-vous souvent été pères, Messieurs en robes ?  
Vous préférez (je vous ai vus) éjaculer  
dans le dos des petits garçons - vous  
goulus de la confession, vous proxénètes des ténèbres.  
Toute femme avortera librement en clinique,  
soignée, respectée, heureuse, la tête haute.*

Lyon. 16 avril 65. Grand poste, place Bellecour.  
Souple Suzanne, fleur sans halo. On rêve des baisers  
qui t'ont manqué. Trop tard.  
Tu t'enfermes dans la cage à miroirs du Téléphone.  
Tu casses deux bouteilles d'essence térébenthine.  
Les têtes idiotes te supplient,  
des mots sans pouvoir en bulles au coin des lèvres.  
Tu craques une allumette, Jeanne d'Arc sans Dieu,  
sans Dauphin. La flamme te mord  
partout où l'exil te blessait : immense  
et tortueuse langue qui compense.  
Jolie Suzanne, pardonne-nous ta mort  
et va en paix, dissoute, dispersée.

Tant de destins à vau-l'eau parce que sans espérance  
pratique. Là-bas  
les Chinois tirent les Indous comme des marionnettes.  
Vivants, les seconds sont bons à crever,  
léchés par leurs vaches sacrées.  
Ici, cadavres, ils ont une valeur au change occidental.  
A gros jets d'eau bouillante  
des Belphégoris bottés les arrachent à leurs cercueils de glace.  
L'institut médico-légal paye cash la vivisection :  
mille francs le macchabée.  
En Sorbonne, les enseignants piétinent l'étudiant  
pour atteindre leur chaire, les piles de Marcoule  
vampirisant les finances publiques.

Allons, durs faux-cols ! Rien ne fuit le poète.  
Il peut crotter ses doigts,  
dénoncer les cahots  
aussi bien que bercer le clair de lune.  
Dans notre société truquée  
l'Argent a tout loué - sauf son regard.

Le mien galope. Cuisses rouges. Cuisses en délire.  
Caresses-continents, nouez les rives !  
Puanteur pour vous avilir. Même l'eau de Cologne,  
l'eau de Lourdes, l'eau lourde.  
Les égouts conspirent sous les paupières  
des flics et des vieillards.  
Chez les moins agressifs  
les dents sont des couteaux à sexes.  
— Le Palais de Justice ? Je ne sais pas.  
Je suis nouveau dans le quartier.  
Dans le Bottin, peut-être, la Justice ?

*Beauté des femmes à en mourir  
— de la saignée des jambes au doux coussin des fesses —  
O jupes qui moulez le muscle et la tiédeur,  
le fin duvet, le bocal d'une taille.  
Pitié : ne stationnez plus sur ma route.  
Quand vous cinglez par tous les temps  
— talon : autorité, sein : nourriture —  
le décor secoué de fracas  
râcle la source d'origine.  
Je suis tendu vers vos cibles solaires.*

*Journal, bistrot, bureau, tiercé, table, télé,  
disputes avec la concierge, plumard,  
et tout ça pour mourir sans avoir tâté l'Espérance :  
je refuse.  
Désormais mon poème appartient au grand Ecran  
comme le cinéma qui, malgré ses bassesses publicitaires,  
dévoile souvent par virtuosité de hasard  
un bout de culotte de la Réalité.*

*A la Réalité, Messieurs. Un peu d'attention :  
ouvrez l'œil, allumez votre conscience.  
A moi de jouer les cerveaux instructeurs.  
Je demande simplement un rapport correct :  
dites-moi ce qui vous gratte  
et je vous dirai votre note.*

*Serge rit, me trouve excessif,  
et fait un cours très doux sur le bonheur,  
agitant ses mains en battements d'algues.  
Henri termine son Journal impubliable tome 10  
et rêve de gibier dans les bars poissonniers de Versailles.  
Ton frère d'Arles sort de Fresnes (deux jules par cellule,  
latrines à domicile, on s'accroupit, caché par un journal)  
où une dénonciation l'avait conduit.  
Le voici la tête bourdonnante des impostures qu'il dénonce,  
je lui offre la Ballade de la Geôle de Reading  
et il écrit, entre les demis et le jazz... il écrit.  
Guy-le-Pieux change de vierge à chaque saison  
et recommande à ses amies d'éviter mon « libertinage » !  
Pierre veut quatre enfants de Marie-Faïence, Marie-Transes.  
Hubert supervise les impôts des planteurs  
poujadistes de Marrakech.  
Je cherche ceux que j'ai déçus,  
que ma violence a repoussés,*



*qui ne m'ont jamais cru poète  
parce que je volais mes images  
aux étalages bon marché du printemps  
(Les livres que je n'avais pas lus  
venaient toujours à mon secours).*

*Très droits, cheveux sans maître,  
des hommes rudes et maladroits se rassemblent.  
Ils énumèrent avec nous ce qui doit être vu,  
dit, touché, préservé, lancé à l'assaut.*

*J'annonce le règne des corps,  
la mise hors la loi du malheur.*

*Et de quel droit ?  
On m'a tout pris, même mon nom  
— la femme aimée geint sous un autre —  
Seuls mes sens me chuchotent l'issue...*

*Mon père m'a peut-être bâclé  
mais j'ai du sperme plein les veines.*

Paris, 1961-1966.

poèmes

guy chambelland

Tous les jours il lui fout des coups. Elle ne dit rien, pleure en silence et quand il rentre, toujours une table mise et une ébauche d'espoir s'allume dans ses yeux à elle, un sourire comme un chien s'essaie aux bords de sa bouche.

Mais lui jadis trousseur ne jouit plus qu'à l'alcool. Aux hommes qu'il chercha tant, préfère sa solitude d'ivrogne — araignées et anges. Il s'endort tout de suite et elle se retourne longtemps.

Un matin de temps en temps, à la voir seule dans la cuisine où l'attend la vaisselle, assise dans un coin boire son café, les yeux fixés au pavé, quelque chose bouge encore en lui. Il se penche,

il l'embrasse avec la douceur extrême de l'enfant qui dort dans les brutes.

Elle reprend espoir.

Il oubliera vite.

---

## **hystérie**

« *Si elle aimait ça ? Des litres qu'il lui fallait* » A son ventre, doux et terrible, où l'âme se secrète, se forge et seule exalte l'être contre la merde qui nous guette. Paysage de phallus dressés sur un ciel grec. Sans le mâle elle n'est rien que l'absence du dieu sans lequel on est né pour rien. Elle le boit, elle le pompe, son spasme est un mouvement de gorge. Oui, elle aime ça, braves gens, et votre phrase répétée se tourne contre vous : où vous vouliez baver fleurit la litanie du *blues*.

*Mais trop*, colportaient les crétins. Alors parurent les gendarmes. On la coince sous un pont (la nuit autour continue son miel — qui l'empêcherait ?) et on l'interne. « *On la soigne* ».

Maintenant, deux ans après, « *ça va* », « *elle sautait sur les hommes* », elle cueille les haricots.

Je la regarde, les bras dorés, les cuisses pleines. Le regard fuit un peu, la bouche tremble parfois. Bonnes femmes, tremblez aussi : le visage à peine a vieilli.

---

## **jules laforgue**

Une dernière feuille une branche nue  
et la pluie la pluie ah Laforgue  
La mort tourne derrière les murs  
Ce pourrait être cette femme aux bas noirs  
qui feint d'être rien qu'une femme  
(son sexe dans l'odeur circulaire de la jupe)  
éclate comme la figue la plus haute  
en septembre à midi perdu  
sur un azur trop bleu qui serait l'œil d'un rêve)

Misère à peine misère  
descente sans déchirure  
le cœur bat encor le sang veille

Quelle musique silencieuse dirait  
l'irréversible avancée immobile  
vers le plus pauvre de nous-mêmes ?

Passante qui croupes devant moi  
laisse-moi mourir dans ton mou  
laisse-moi sirène laisse-moi  
m'endormir au chant de tes reins  
Une sainte t'habite à hauteur du visage  
dont la fière putain qui suinte entre tes cuisses  
est le poids de merveille où l'ange se fait homme

Ainsi s'en va un jour de plus de moins  
où un ciel bas me fait chercher ma nuit  
Un roi de pique y pourrit dans sa barbe  
J'y suis poète béquille d'un dieu mort  
avant d'avoir éparpillé mon nom.

---

On bâfre.

Après, le regard prend les choses de biais, se fait comme tiède.  
Par la vitre l'arbre habite le soleil comme j'aimerais faire de ma  
propre vie.

Elle vient s'asseoir sur la chaise vide en face de moi. Mes  
yeux glissent sur ses tempes, je ne peux plus fixer les siens.

Mais je sais qu'elle me sonde, qu'elle sent la cassure, qu'on  
approche ensemble la misère.

A quoi bon s'attarder à la petite boule qui se forme alors,  
aux tripes ou à la gorge, dans le crâne même ou à la place du  
cœur ? A quoi bon ?

L'arbre est toujours là. Bistrot. Baby-foot. Je lis LEWIS sur  
la poche revolver d'un blue-jean.

---

*à Jean Rousselot.*

L'air fraîchit, le soleil boude, se lève un petit vent aigre. Les  
billes d'acier du crâne, à droite à gauche ; une poigne aux tripes,  
le cœur irrégulier, les nerfs. A quoi bon ?...

Bouger. Que ça. On fait le tour des vignes. Quelle femme comprendrait, apaiserait ? Le chien dans les buissons ne livre pas le secret des odeurs, la terre où il se roule n'est pas faite pour l'échine de l'homme. Vallée heureuse que pour elle-même. Marre.

Mais un type taille la vigne, où il fume. Le vent m'enveloppe d'une minuscule houffée tiède de caporal ordinaire.

On remet ça.

---

## feu de bois

Après le petit serrement de cœur du soir qui tombe  
e'est comme l'âme même  
dieu ou diable bons chiens  
une femme statue  
un vin de grande année  
soi-même enfin  
éparpillé d'étoiles glacées

Pourquoi faut-il alors qu'il me souvienne d'un ruisseau d'enfance,  
eau d'encre entre les saules franchissable d'un pas, mais de quelle  
profondeur ? d'une eau d'après-midi de rendez-vous manqué, eau  
obstinément sans poissons ?

---

à *Maryse*

Si je n'écris me perds et mes mots me dispersent  
je me jette en cailloux et je retombe en mousse  
je crève de beauté et vis parmi les pauvres  
toute femme que j'ai est moins belle et moins douce

Ma femme qui balaies la pièce où je m'accorde  
au grand feu de bois clair es-tu l'ancre ou la mer  
mes nerfs sont un violon qui va casser ses cordes  
la mort sait tant ma vie que je la dis ma mère

Un rêve ou un oiseau déplace le feuillage  
sur un ciel dont le bleu est moins bleu que les roses  
et l'âge me déchire entre les plaies, les plages  
d'une morale d'homme et ses métamorphoses

## bistrot

Les tables en gros bois, la bouteille fraîche dans la pénombre pareille à la lumière du cœur, une odeur d'hommes. Dure ici quelque chose du temps où l'homme ne pensait sans ses mains, ne rêvait sans ses yeux.

Dehors les femmes balancent leurs culs entre les rideaux, et l'on se laisse aller à croire qu'elles ne sont que ce qu'elles devraient : tendresse, beauté ; tandis que les hommes dans la fumée accusent des traits, affirment des gueules qui leur manquent dans la rue.

On pourrait croire encore — quel buveur ne le fait ? — qu'il suffit d'y entrer pour que cesse la solitude. Mais l'inquiétude qu'on lit dans le regard de l'habitué si la salle est vide dit assez quel pari se joue, dans ce lieu d'hommes comme au désert. Non, ce n'est pas alors le vent qui souffle sous la porte, et le bruit qui vient de l'office, c'est la mort qui y lave les verres, la mort qui donne son ombre à la servante quand le soleil tombe au bout de la rue.

---

## l'imprimeur

Ça commence par un cri de chouette. Ce n'est pas une chouette.

C'est la nuit, pas celle des étoiles, de l'amour : la nuit des boyaux, des yeux gonflés, de l'âge ; la mort y pose ses larves.

C'est le diable, c'est dieu, c'est les autres.

Ils l'empoignent, lui coupent les mains à son massicot. Il hurle si fort, comme la femme fidèle violée, que le silence reste le silence. Les arbres dans l'air du jardin remuent leurs branches, leurs feuilles.

Après, quand il approche les filles, il se frotte à leurs joues, comme la vache, l'été, aux troncs.

La plus laide seule ne s'enfuit.

---

On n'en finira donc jamais  
d'aimer cette clarté cette douceur du ciel  
où la mer se replie comme un rêve en lui-même  
On va on va

entre les arbres entre les fleurs  
entre les femmes qu'on voudrait  
elles-mêmes et miroirs.  
Mais Dieu Pan fatigué pourrit dans la forêt  
qui ondoie bleue aux crêtes des collines  
nous laisse l'inventer le nier le médire  
le nommer champignon ou lavoir oublié  
femme, damier de pies ou shampooing d'oliviers  
nous perdre en la forêt de nos vocabulaires  
où soleil et dédain sont plus pauvres nos armes  
que le mendiant le soir qui ne paye son verre  
et qu'on jette dehors du petit bistrot tiède  
dont nous rêvons sans fin comme l'enfant sa mère

La Bastide d'Orniol, 1964-1966.

(Extraits de « La Mort La Mer », Guy Chambelland éditeur).

cassis



yves martin

La pluie, le vent, une dernière fois cassent comme des branchages  
Au détour, la halte, le masque de la mer  
Pauvre type, il est en moi une force  
Que nul ne pourra étreindre.

Les voiliers frisent, une ombre mousse  
Pirogues longues, étroites, translucides  
Des femmes abordent entre les pins  
Broussailles, braises.

Immobile, non, au trot  
La mort, le cœur, les cèdres  
Sur les collines s'ennuagent.  
Une villa tinte. Midi.

Sur la caillasse, les filles fleurs sortent le jambon  
Affûtent, tranchent, admirent

Un beau garçon chanter la houle  
Un chapeau explose sous le mistral.

Les tout petits, dans le bleu tonnante  
Jouent au ballon. Ils font  
Un léger panache comme certaines couleurs  
Dans les toiles de Dufy.

Ce soir, je mange de la soupe au pistou  
Les pêcheurs blondissent. Le restaurant Pizzeria  
Est rempli de servantes en pull  
Le pageot pète de fenouil.

J'écoute les gosses  
Rompre le linge, couper les stores  
Les vieilles assoient leurs chaises  
Cuisent sous les tilleuls.

Le vin de cassis me fend l'œil  
Ah ! l'entrecôte aux ondées de romarin.

Je suis mi-heureux, mi-penaud  
Jamais à pente dans la passion.  
Une silhouette, un essor de chair  
Comme un fruit entre deux dents.

Dix chats au moins s'allument sur le balcon de mer  
Les plus jeunes en lucioles, les autres en soleils.  
Une fillette dit qu'ils l'énervent  
Ses parents ils doivent être sales.

Des heatniks lèvent leur barda  
D'une épaule ardente, chiqués  
Remués, frileux. Ils rient  
Quand je changeai de fourchettes.

C'est l'heure où les filles se blotissent  
Contre le phare. Cris. Froissements.  
Le même sexe franc tel l'azur  
Courts écheveaux, limpides orages.

Je regarde longuement leurs fesses  
De qui la fine étrave palpète,  
Leurs seins, encore simples, craquent  
Sous les tricots aux vivants sillages.

Bonheur d'être seul, moite, perdu  
Nul ne me connaît, ni ne veut me connaître.  
Loin, les bistrots où trop vivre le chirouble  
Tous les poètes sont morts.

Devant le casino, une vieille dame  
Discute une nouvelle passe. Le gardien jure.  
Des crépuscules, de vertes aurores filent,  
Des plantes passent. Averses.

Un jeune chanteur sourit de biais  
Un corps prompt, battant,  
Il fume vite. Au passage  
Une pucelle lui pince le regard.

Je rentre. Dors mal. Un coq pointe.  
Je rouspète. Me calme. Plonge.  
Une femme me fonce dessus.  
Un loup-garou se bute contre un pommier.

Quelle heure ? Acheter une montre  
Je m'en fous. Le vent. Sévère.  
Le jour. Bleu. J'ouvre à peine  
Ma fenêtre à cause des mouches.

Dimanche de Cassis. Poivrons  
Tomates, viandes, formidable !  
Les pains font les fous aux bras des gamines  
Cuisiner la pipe sur la huche.

Qu'importe s'il existe d'autres rives, d'autres mers  
Des hommes, des siècles plus chaleureux,  
J'en suis sûr, jamais, je ne serai aussi immense,  
Il a fallu une minute à mon cœur pour ne pas mourir.

Je monte par l'Eglise, m'arrête devant l'Eden-Ciné  
Un perroquet crépite, une bonne le rabroue



Entre les graviers, un liseron bleu, des géraniums.  
J'admire sur les bancs la truffe des anciens.

Parc municipal. Palmiers. Vasques  
Où nul crocodile d'un zicutelement se poudre.  
Postiers, postières brunes aux drames transparents,  
Le brouhaha des gosses, l'or du Casanis.

Une cigale. Moins de douceur.  
Quelqu'un veille là-bas.  
Les cyprès se sont appesantis contre les morts  
Je voudrais fuir.

A nouveau le chemin de la plage.  
Les gens reconnus. Certains me sourient.  
J'aime cette maison aux arcades d'abbaye  
Salles fraîches, chansons.

Je m'arrondis contre la roche. Une femme se suspend  
Une autre bourdonne  
Un voilier rouge. Une coulée habile.  
Une grosse méduse crachote.

Tenue de tennis. Hanches  
Amplés, osseuses, féroces  
Je tremble. Je ne lirai pas ce matin.

L'horizon envolé. Vivre,  
Rêver. Je m'y refuse. Sourdre.  
Les vagues fument des filets de brumes,  
Des taillis de laurier.

Promeneurs, enfants, chut.  
La beauté immobile, je lui donne ma demeure.  
Je la vois. Elle me regarde  
Nous filons des jours heureux.

Femmes gris-bleues. Ce matin, c'est l'automne.  
La méditerranée plie, les perdrix pétillent.  
Premières capuches. Galops des écoliers.  
Dans les musettes, le pain saigne de confiture.

Fleurs. Je suis inquiet. Vents, je lève le nez  
Une feuille de platane glisse sur mon épaule.  
Avant de partir, sous la treille de ma logeuse  
Je caresse une grappe de raisin. Du côté de Cap Canaille  
Entre deux lisières de grives, brûle un paquebot.

Si j'avais du courage, j'irais courir le champignon de Pins  
Un cru, une viande, saisis. Un cabas.  
Je dormirais une bonne heure dans une clairière,  
Un battant, un toit de houx.

Je me ferme. Me vide. Luis.  
Des joueurs de belote cherchent de l'ombre,  
Jurent droit, mouillent leur pouce,  
Revers de chapeau, frisent leur crâne.

A la terrasse de la buvette, un arabe place les chaises,  
Chipe un verre, suit une guêpe, parlotte.  
Devant un miroir, une jeune femme se froisse les oreilles,  
D'un trait, attrape l'escalier de bois.

Sur le port, tous les chiens dorment.  
Des myriades de poissons craquent comme des allumettes.  
Les filets de roses, bleus, mauves étincèlent au noir.  
Un pêcheur engueule le mistral.

Aujourd'hui, pleine bagarre,  
Fagots, griffes, tailles.  
Cris coupés de sel, un collègue,  
Seul trempe ses fossettes.

Je file à Port Miou  
Journaux. Conserves  
Je me cache sous une coque  
Sur le gravier, les crabes sonnent l'heure.

Fausses avoines. Pissenlits étranges.  
Frisson. Les pinèdes essaient leurs ailes.  
Un goéland des prairies de la mer  
Tranche une fleur éternelle.

La même cassure, partout.

1

*PRELUDE*

Oui je suis un nègre-tempête  
Un nègre racine-d'arc-en-ciel  
Mon cœur se serre comme un poing  
Pour frapper au visage les faux-dieux  
Au bout de ma tristesse  
Il y a des griffes qui poussent  
Je fais sauter mes ténèbres  
En mille matins de lions.  
La foudre sur vos toits, c'est moi !  
Le vent qui brise tout, c'est moi !  
Le virus qui ne pardonne pas, c'est moi !  
Les désastres à la Bourse, c'est moi !  
De bon cœur mon soleil signe tous vos fléaux !  
Je suis une petite fille  
Qui traverse un torrent de fiel  
Chaque matin pour se rendre à l'école !  
Et tel le pasteur noir qui remue  
Les cendres encore vives de son église  
Je remue les légendes de ma vie  
Je ne bâtirai pas de nouveau temple  
Je fais sauter ma peur  
Je fais exploser ma biologie  
En pluie d'étoiles sur vos têtes  
Vos chiens je suis venu les empailler  
Je suis venu empailler vos lois féroces  
Je vais garder dans l'alcool vos prières  
Vos ruses vos tabous vos histoires de blancs !  
Et la couronne d'épines dont vous êtes si fiers  
Je la pose sur la tête de mon ours savant  
Tous les deux nous monterons  
Dans le prochain avion pour Londres  
Paris Rome Madrid Lisbonne Bruxelles  
Toronto Los Angeles Miami Le Cap Sydney  
Le monde verra ce que vous avez fait  
De l'homme qui pleurait sous les oliviers !

---

1. Extraits. L'ouvrage est annoncé aux Editions Présence Africaine.

Je ne reste plus assis sous un arbre  
 Dans l'attente de vos miracles  
 Le petit Christ qui souriait en moi  
 Hier soit je l'ai noyé dans l'alcool  
 De même j'ai noyé les Tables de la Loi  
 De même j'ai noyé tous vos saints sacrements  
 Ma collection de papillons ce sont les monstres  
 Que vous avez lâchés sur mes rêves d'homme noir  
 Monstres de Birmingham monstres de Prétoria  
 Je collectionne vos hystéries  
 Je collectionne vos tréponèmes pâles  
 Je m'adonne à la philatélie de vos lâchetés  
 Me voici un nègre tout neuf  
 Je me sens enfin moi-même  
 Dans ma nouvelle géographie solaire  
 Moi-même dans la grande joie de dire adieu  
 A vos dix commandements de Dieu  
 A vos hypocrisies à vos rites sanglants  
 Aux fermentations de vos scandales !  
 Moi-même dans ce feu de mes veines  
 Qui n'a jamais prié  
 Moi-même dans ce radium de ma couleur  
 Qui n'a jamais plié le genou  
 Moi-même dans cet arbre royal de mon sang  
 Qui n'a jamais tourné vers l'Occident  
 Des feuilles de soumission  
 Moi-même dans la géométrie de mes lions  
 Moi-même dans la violence de mon diamant  
 Moi-même dans la pureté de mon cristal  
 Moi-même dans l'allégresse de ranimer  
 Pour vous le volcan de ma nègrerie !

J'avance les pieds nus  
 Dans l'herbe de ma négritude  
 O douce fraîcheur sous ma foulée de sauvage !  
 Je sais désormais tout ce qui est mort en moi  
 Je suis collectionneur de monstres  
 Je sais aussi le nom du blé qui monte en moi  
 Et le nom du vodou qui agite en mon corps

De grandes ailes d'innocence !  
Et j'aime ces flammes miennes  
Leur musique scande tous mes élans  
J'avance tout nu dans le tunnel de ma joie  
De brûler tout ce qui me tombe sous la main  
Je suis de la grande race des volcans  
Lorsque Memphis brûlera ce sera moi !  
Lorsque Johannesburg brûlera ce sera moi !  
Je suis un grand jeteur d'huile sur le feu  
Incendies d'églises incendies de familles  
Incendies de palais incendies de banques  
Je dirai vos fêtes à l'orée de mes nuits !

C'était un soir d'été dans une ville de l'Alabama. J'avancais tout nu dans la prairie de mes malheurs. Des bateaux négriers sillonnaient en tous sens mon ciel. Quelque part en moi un haut-parleur racontait l'enfance de ma race. Les mots tombaient en flammes. Les mots crépitaient, se cognaient les uns aux autres comme des éperviers aveugles. Ils levaient cependant en moi un espoir intolérable. Ils ouvraient devant moi un vaste terrain d'aventures. J'avais la sensation de marcher vers une révélation appelée à changer ma vie. C'est ce soir ou jamais, me dis-je. Et à pas de braise noire je m'engageai dans l'allée qui menait chez les Blancs. Ils étaient en train de dîner, la tribu au complet. Tout dans la maison respirait l'aisance, le charme, la santé, la paix, la lumière. La respectabilité rayonnait. Je me frottai les yeux pour mieux y croire. C'était vraiment la famille dans toutes ses féeries blanches. Le capitaine de ce bord lumineux était juge de son métier. Il fut le premier à s'apercevoir de mon arrivée. Une vague géante de bile se mit aussitôt en mouvement dans la vie de ce Juste d'Alabama. Et la table entière commença à tanguer vers moi. Mais pas un seul globule rouge ne vacilla dans mon corps. J'étais un rocher dominant de très haut ce tumulte blanc.

Ils étaient tous là :

Le-fils-cadet-de-West-Point

Le-fils-qui-broutait-les-mirages-de-Yale-University

Le-fils-futur-sénateur-républicain-de-l'Alabama

Le-fils-futur-ambassadeur-à-Panama

Le-fils-qui-restera-à-la-maison-pour-veiller-sur-les-meubles  
de-l'idiotie-familiale

Il y avait aussi le côté femelle, le toujours bouleversant côté féminin de la famille blanche du Sud !

La-fille-jeune-veuve-d'un-colonel-tué-quelque-part-en-Corée-où-  
il-défendait-contre-les-rouges-l'Occident-chrétien  
La-fille-élevée-dans-le-meilleur-collège-du-pays-etcœtera  
La-fille-déesse-de-tous-les-stades-y-compris-le-lit-avec-le-  
bas-ventre-le-plus-étonnement-lyrique-de-la-crédation  
La-fille-à-papa-avec-une-goutte-tenace-d'inceste-dans-le-regard-  
à-part-cela-d'un-vert-sans-reproche  
La-fille-assez-mal-vue-dans-la-sainte-famille-pour-avoir-dit  
un-jour-que-la-couleur-noire-lui-jette-des-diamants-dans-les-rues-  
et-que-si-on-n'y-prenait-garde-elle-était-bien-capable-d'en-  
rapporter-un-à-la-maison-pour-fêter-la-neuve-aurore-de-ses-règles !

Il y avait aussi la mère de ce parterre violemment sudiste :  
la mère, grande arborescence qui couvait dix créatures tombées  
de la main droite de Dieu !

Et le Juge maintenant tout à la cadence bilieuse de son  
indignation !

Une belle famille debout dans son écume !  
Une noble famille qui sait faire famille  
Pour en imposer au nègre ennemi de la famille  
Une famille bien américaine  
Participant à fond à tout ce qui  
Mène l'Amérique à la catastrophe  
Une famille debout dans sa chaux vive !  
Une famille appelant à la rescousse  
A la fois Jésus et le Ku-klux-klan  
La Bombe H et la Chaise Electrique  
Et la Statue de la Liberté !

Et ce soir mien voici que tout reste sourd à son appel  
Et ce soir mien où est passé le tendre Jésus des Blancs ?  
Où le Ku-klux-klan a-t-il planté la croix jaune de ses lubricités ?  
Et la Chaise Electrique qui se souvient justement ce soir mien  
qu'elle a passé son enfance dans une forêt du Mississipi et qui  
rêve de doux chants d'oiseaux dans les ténèbres !  
Et la Statue de la Liberté qui ne se souvient plus de rien pas  
même de ses beaux jours dans les bras d'un nommé Abraham  
Et Abraham ce soir c'est moi !

Abraham c'est la joie d'étaler sous vos yeux le faux trésor  
de vos délires !

Abraham c'est la merveille de désintégrer l'atome de la famille !

Abraham ce soir c'est l'ivresse de brûler des stères de respectabilité blanche !

Sa hache de bûcheron c'est mon bras d'homme noir !  
Tremblez dans vos fruits et dans vos branches  
Famille blanche de l'Alabama !

4

Ce soir toutes vos idoles sont vouées au silence. Il y aura seulement ce bruit de hache dans la forêt primitive de vos hypocrisies. Le bois que j'ai choisi pour mon orgie de lumière, c'est vous, belle famille du Sud ! Je vais dresser un bûcher avec vos mensonges, vos avidités, vos ganglions moraux, vos sanies à fleur d'âme, vos bassesses jamais lasses de faire la planche sur les eaux de mon innocence ! Ce soir toute la magie de ma race rôde dans mes mains ! Tous ses loas sont descendus dans ma tête et dans mes gestes d'Abraham inassouvi ! Tout ce qu'il y a de vodouisant dans le cœur de mon peuple tient dans l'allongée de mon bras et de mon sexe ! Je possède une pierre rose qui indique le lieu où vous avez enfoui les faux trésors de votre race ! Je choisis ce soir pour cheval celle de vos filles qui se montre la plus rebelle à mon diamant. Ma vie va voyager à dos de jeune veuve d'Alabama ! Son alcool et sa poudre à canon conviennent à mon tempérament. J'avance à cheval dans la savane de vos mystères ! J'habille de rouge vif vos autres filles ! Ce sont mes bossales ! Et vous Juge d'Alabama je fais de votre orgueil mon bagui ! Je trace mon vêvé au beau milieu de votre salon. Je recouvre d'un drap rouge la grande table familiale où j'allonge la belle musculature de ma hache. Et vos cinq fils sont les cinq cierges de mes libations ! Et votre noble épouse est le zin où je fais flamber de l'huile en hommage aux dieux de mon village natal ! Et vos récipients d'or je les remplis de rhum et de café noir ! Et votre somptueuse demeure je la remplis de bruits et de fureur !

O douce famille écoutez d'abord l'histoire de quelques-unes de mes métamorphoses ! Au temps où j'étais chien dans une ville sans miséricorde je passais mes nuits à courir les rues. Je portais alors de grosses lunettes en écailles. Chien à lunette je lisais les

journaux du soir. A la page des petites annonces je cherchais mon os quotidien. Il n'y en avait jamais. Même les os avaient fui ce pays-là. Les os étaient en exil tandis que moi j'usais mes yeux de chien à les chercher dans la presse du soir. Je finis de guerre lasse par me changer en chat. J'étais un chat tout ce qu'il y a de plus socratique. De mon pas de philosophe grec je parcourais la ville. Il m'arrivait parfois de croiser la solitude humaine qui longeait les murs dans ses vêtements du soir. C'était une négresse ravissante la solitude ! Je me demande encore pourquoi elle m'appelait : général Baltazar !

— Viens ici, général Baltazar, imagine-toi que je suis en train de faire un reportage sur l'homme haïtien. Il faut bien que je parle de son emploi du temps. Qui va me croire de l'autre côté des mers si j'écris qu'ici le temps n'est pas arrivé jusqu'à la peau noire. En Haïti le temps par peur qu'on le jette en prison ou tout bonnement qu'on lui plante un couteau dans le foie se tient au large des côtes. Dis-moi, général Baltazar, toi qui as tant marché, as-tu vu jamais un nègre de ce pays étreindre à plein bras la femme-temps ? As-tu vu un de nos mâles couvrir son corps de baisers et comme un dieu entrer en elle pour la changer en Vénus de la mer ?

De mémoire de chat, de mémoire de chien, de mémoire d'arbre, de mémoire d'oursin, de mémoire de topaze et de fourmi rouge je n'avais vu un nègre haïtien quitter un à un les vêtements de la femme-temps. La solitude suivait alors son chemin de croix. Je suivais le mien. Chaque fois que le hasard des soirées nous jetait l'un contre l'autre elle me posait la même question troublante. C'est pourquoi je devins une tortue. Je m'achetai un grand cheval alezan. Une tortue à cheval ? Cela vous fait rire, fille de Juge d'Alabama ? Je change votre rire en une brindille que je jette au feu. Du temps donc que j'étais tortue j'assistais chaque matin à la messe sans descendre de mon cheval. Les fidèles trouvaient cela très édifiant. Voilà un nègre qui a au moins le sens du divin. Les naïfs. Si j'avais à cette époque-là le sens de quelque chose c'était seulement celui de la musique. J'étais une tortue musicienne. J'aimais surtout entendre les chants grégoriens. Mon cheval également : c'était son herbe la plus verte ! On cessa de mettre sabots et carapace à l'église le jour où l'on découvrit le jazz. On s'empressa d'imposer ses sortilèges aux papillons, aux ortolans, aux crapauds, aux cabris, aux cocotiers, aux rivières, et aux grands dieux du vodou. On monta avec eux un orchestre fameux que vous aurez l'occasion d'entendre ce soir

.. .. ..  
.. .. ..



**ode à malcom x**  
**grande brigitte**

Il était une fois un nègre de Harlem  
Il haïssait l'alcool et les cigarettes  
Il haïssait le mensonge et le vol et les blancs  
Sa sagesse venait de la chaux vive  
Sa vérité brillait comme un rasoir  
Né pour la douceur et la bonté il  
Prêchait que l'enfer c'était l'homme blanc  
Et un soir le voici tout seul avec sa haine  
Avec ses prophéties et sa grande tristesse  
Il pense que peut-être tous les blancs  
Ne sont pas des loups et des serpents  
Et il pleure Malcom X l'agneau de Harlem  
Il remonte en pleurant les rues de son enfance  
Et il remonte encor plus loin dans le passé  
Ses larmes traversent le temps et les pays  
Elles coulent avec les fleuves les plus vieux  
Elles coulent sur les murs de Jérusalem  
Et se mêlent aux légendes les plus vieilles  
Elles font le tour de la Bible et du Coran  
Qui deviennent des îles au fond de sa douleur  
Se lève le soleil sur Harlem et Malcom  
Suit encore l'aventure de ses larmes  
Ensuite il s'habille, prend un verre de lait  
Et sort dans la rue conter l'histoire du monde :  
J'accuse l'homme blanc d'être un semeur de haine  
Et six balles aussitôt se jettent sur sa vie...  
Il était Malcom X un nègre-rayon qui  
Haïssait les larmes les chaînes et la haine !

**ode à charlemagne péralte**  
**guédé mazaka l'orage**

Il était une fois un nègre sans rivages  
Nul ne savait où commençait son météore  
Ni où finissait sa racine d'haïtien  
Quand le cœur d'Haïti s'ouvrit en forme de croix  
Et qu'il n'y eût plus d'azur dans ses paroles  
Quand le sel s'enfuit de son pain en poussant  
des cris d'enfant blessé

Quand apparut sur nos côtes la loi yankee  
Avec ses tibias et ses têtes de mort  
Et qu'il n'y eut plus d'oiseaux ni de papillons  
sur nos collines  
Et qu'il n'y eut plus dans le langage créole  
Des mots pour dire qu'on a faim et qu'on a sommeil  
Qu'on a mal aux poumons et qu'on est sans travail  
Les mots aussi ayant reçu des coups au ventre  
Alors on vit qu'il venait tout droit du soleil  
On put nommer le feu qui brillait dans ses yeux  
On sut qu'il était Charlemagne Péralte !

Lui seul savait des mots qui respiraient encore  
Des mots qui pouvaient encore se tenir debout  
Bien droits avec des grenades dans les mains  
Des mots qui pouvaient imiter le vent marin  
Et emporter nos jours dans leurs courants sonores !

O frères pétris de ténèbres  
Le dos au mur de la douleur  
Faisons face à nos ennemis  
Accueillons comme des frères  
Les chiens sauvages qui hurlent en nous  
Laissons gaiement leur rage déferler dans nos veines  
Portons la haine en nous comme l'océan  
Porte ses poissons les plus féroces  
A la place du cœur ayons un fer rouge  
Déjà nous n'avons plus de mains sinon des serres  
Nous n'avons plus de lèvres sinon des becs  
d'oiseaux de proie  
Nous sommes couverts de plumes d'aigles  
Nous pouvons voler, ramper, feuler  
Grimper sur les arbres de la révolte  
Nous voici changés en tigres Oh regardez  
La merveille ; nous avons la peau rayée  
Nous avons des zébrures splendides  
Nous sommes des nègres-tigres  
Nous sommes des mangeurs de yankees  
Soyons fous de rage et de liberté  
Faisons de nos dieux une seule patte  
Pour broyer leurs dogmes cruels  
Battons-nous jusqu'à notre dernière  
Griffe haïtienne battons-nous jusqu'au  
Dernier brin d'herbe jusqu'à  
La dernière goutte de pluie jusqu'à

La dernière feuille de nos forêts  
Battons-nous pour perdre à jamais  
Ce pelage rayé, ces crocs et cet enfer  
Et cette fureur en nous de bêtes fauves  
Battons-nous jusqu'au dernier grain de maïs  
Jusqu'aux confins des fourmis et des étoiles !

---

Revista Internacional de poesía

cormoran  
y delfin

La vanguardia poética de hoy en el mundo  
en una revista-libro sin fronteras

Director : Ariel CANZANI D.

*Suscripción para el exterior (4 números) : 3 Dólares*

F.F. Amador 1805 (1ro. 5to.)  
OLIVOS  
Pvcia. de Buenos Aires  
ARGENTINA

Teléfono : 797-4591

Amitié des trottoirs quand les lumières s'agenouillent

Si la mémoire pouvait se tordre comme le linge des laveuses  
Il y a des murs où la raison perdrait ses ongles  
D'où l'échappée serait possible

Tu te retournes de dix ans vers moi  
Tu as bougé il fait très sombre il fait  
Toujours gâchés les négatifs de nos rencontres avec le monde

Tu me disais une colline m'attend là-bas criblée d'oiseaux où le  
préau sent la châtaigne où des élèves sont en classe qu'on  
environne de doux poèmes sur le printemps les hannetons le  
muguet le lilas

Tu me disais plus hautes que les échasses des H.L.M. les yeuses  
grises de ton enfance

Je ne t'écoutais pas

Il y a des jours capables et des jours incapables

Il y a la guerre qui rote au loin

Il y a la mer qui bat les cartes

Tous ces matins troués de la terrible coqueluche des coqs

Il y a l'impensable colloque des chaises face à face quand tu es  
seul devant ta table

Il y a des lits fous et flous le tranchant d'une gorge des rêves  
accrochés aux ronces des cheveux

Il y a l'amour si vous voulez  
Le point aveugle où la folie fait parler d'elle

Et des écarts de langage plus tristes que les marées

Alors on passe

On mâche et on remâche les braises rauques de vingt ans d'écriture  
bâton

Petit Chose d'une histoire qui finit bien

On prend à pleines mains les rides de son front

On se prosterne comme les autres devant le bleu des billes d'agate  
et la tendresse des putains.

à Danièle

pourquoi comment à quelle profondeur  
indistincte j'existe  
il pleut  
à deux mètres je ne connaîtrais pas ma lignée  
je pourrais presque m'en aller  
sur un refroidissement  
te planter là t'oublier ma troupe mal régentée  
sans refuge ni réfringence  
qui cherche une auberge pour combler tes paniers  
pour réparer tes vans  
recoudre tes vareuses  
et te vanter  
loisiblement de tes venelles  
livrées aux ligaments liges de l'enfance  
Ici aussi le temps a pris le vomito  
à quelle traverse désormais se liguer.

---

O toi sans qui nul paysage n'existe  
toi qui me rends la mer  
ou cette terre parmi ses arbres

qui fais de moi un habitant  
et non à la dérive  
le sans-famille le révulsé

je marche avec ton nom  
avec tes lèvres  
j'avance dans ton eau

en réalité je marche dans ton ombre  
si peu dans ta lumière  
je m'attarde à trouver  
chacun de tes visages  
poisson de tes herbes leurs yeux  
et je me laisse distancer  
par l'avant-garde

pluie d'automne sur mon visage  
sur la mer  
pêcheurs s'en retournant les filets vides  
tristesse peinte tristesse carnivore  
mon chant pour engranger l'angoisse  
comme il est monotone le marteau

demain dans mon assiette  
demain est une arête  
au beau milieu d'un œil  
immensément blanchi  
demain le cercle qui m'étrangle  
et disperse les miens  
dans mon écuelle vide

je mange tous mes doigts  
j'ingurgite mes joues  
je tire sur mes lèvres

la mer a beau multiplier son éloquence  
je reste là dans la matrice  
planté comme une épine.

—

Tu parles dans la craie tendre  
lentement tu t'enfonces  
et la terre relance  
l'acier du printemps

tu trembles dans le fourreau  
le cri sa chair sa cathédrale avance  
ne te retourne pas

la barque qui chavire  
emportée par tes seins d'innocence  
où la carène encore craque par le milieu  
je bois toujours dans tes genoux

tu es ma chienne comme un clocher  
mon pelage comme les clous  
caresse comme la viande à l'os  
montrant les crocs de l'amour fou

rebondissante et mûre  
au secret pour personne  
tu parles dans la craie friable  
la terre écarte ses blindages

je te trouve  
étendue sur un banc  
jouant de tes dix doigts  
sous ton nombril

puis je t'entoure  
prêtant serment

passant d'un champ à l'étendue  
de la chaleur à l'orgue  
d'un seul à la totalité  
dans l'orge de l'orage.

Honfleur, Pâques 1966.

---

Nous vous signalons par un papillon jaune que  
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois  
**réabonnez-vous aussitôt !**

---

sur une jeune fille qui campait

A moitié nue, elle allait à travers la prairie sous le pilon du solcil, et les herbes piquaient ses cuisses.

Elle était bronzée, pleine, et déjà lourde.

Que deviendras-tu plus tard ? Que seras-tu bientôt ? Avec la fatigue de la vie, le froissement de tes rêves et les enfants issus de tes hanches ?

Ton corps se boursoufflera. Ton sourire se durcira et la joie inquiète et nécessaire de sentir les hommes te regarder n'apparaîtra plus.

Tu vivras dans un désert d'aigre vertu, dans la solitude dorée de réussite ménagère.

Et nul ne se souviendra de ton corps à son juste point de beauté.

veille

Dans le vide du rectangle noir, la lampe bleue attend. Elle prépare le désespoir du jour sale et faux, griffé d'une pluie indifférente et inhabitable. Comme ces femmes enceintes attendant au vertige des nuits blanches une délivrance menteuse, toute délavée des eaux quotidiennes et jamais plus leurs doigts ne seront frais et doux.

Plus loin, dans les ténèbres, les pieds terrifiés se prennent dans les chevelures de rivières en mues.

Les mains secondent les yeux pour mendier une lueur diptérique où l'esprit reconnaîtrait les espaces parcourus.

Bien peu ont la force orgueilleuse et la confiance oiselière de demeurer seul et calme dans la nuit où les horloges sonnent ensemble des heures différentes.



Calme en sa vaste tempête  
Voyez comme un nuage carrossable l'humain  
comme une fenêtre ouverte  
C'est quand de toi je voulais dire le poème  
et l'amour  
femme et lendemain de femme  
C'était la douceur grave de ma rêverie  
J'avais pour mes frères des demeures  
des sommeils  
lorsque j'appris un jour que l'enfance était tuée  
for boys of black America land.

---

### de quelque importance

Regardons-nous le monde  
et la couleur des yeux ?  
Si la lumière se fend c'est un foyer d'entrailles

Contre elle je suis né très lent dans les bois  
à peine plus âgé que les feuilles.

Mais, longtemps je me suis couché de bonne heure  
à cause du flou de l'angoisse.

---

Soulevée de terre la liberté  
Sommet d'incertitude légère vivacité  
Nos petits yeux s'en mêlent  
Et c'est un jardinier au milieu de nous tous.

---

(1) Ces poèmes sont extraits du recueil récemment paru dans la Collection « Action Poétique » sous le titre « Le jeune homme interpellé ».

Un petit peuple les yeux bandés  
peint encore peint toujours  
la fin de la forêt  
la clairière cet œil qui devine  
l'œil roux infini du petit peuple au sourire dévoré

Planteur le jour guerrier la nuit  
archer des justes Croisades  
un petit peuple les yeux bandés  
travaille encore travaille toujours  
puisque tombent sur Hanoï les bombes de l'Occident

Avec la mort avec son sang brûlé  
un petit peuple fier et digne  
navire dans la nuit  
fouille le silence  
pour enfouir davantage notre grêle semence de liberté.

---

Dans les maisons de fous  
autrefois bateaux  
quelques ruisseaux  
la verdure âpre des animaux  
Ce sont des chants d'arrière-oiseaux

---

**en clair**

Que guettent les oiseaux ?  
Le visage se retire pour son investiture  
et c'est son achèvement  
la liberté démente  
dans l'herbe à peine mouillée

La légèreté s'enfuit la raisonnable prend peur

il reste les yeux  
les yeux scrutateurs  
du vertige insurgé

Les oiseaux ont deviné  
On ne leur avait pas dit que nous étions détenus.

**saint-domingue où je meurs** | **robert mallat**  
(extraits)

Robert Mallat a publié en 1965 chez Pierre Jean Oswald, dans la Collection « L'aube dissout les monstres », un important recueil : « Poèmes de la mort juive ». Les pièces qui suivent sont extraites de « Saint-Domingue où je meurs », à paraître chez le même éditeur.

Il est tant de blessés qu'on les confond avec les morts  
ce sont les mêmes gestes  
ce sont les mêmes cris  
la tête soulevée pour boire encore  
ce miel fait de sang et de pus  
que des abeilles emportent  
vers leurs ruches cachées au creux d'un mur blanchi par l'incendie

---

J'ai soif oh j'ai soif sur cette terre où tout ment  
j'ai soif oh j'ai soif et j'ai faim peut-être aussi  
j'ai appris beaucoup de choses en ce pays où le soleil  
creuse les plaies sans les sécher  
j'ai appris ce que valait une guerre à laquelle nul ne donne un nom  
j'ai appris ce que valait la fièvre des hommes à l'heure où toutes  
les vagues battent le rivage  
j'ai appris qu'il n'y avait plus rien à l'intérieur de l'espoir  
que le noyau d'un fruit amer

J'ai soif oh j'ai soif et la faim vient dévorer ma soif  
l'eau ne coulera plus jamais  
des fontaines ternies par la bouche des soldats en armes  
j'ai soif oh j'ai soif et je voudrais hurler ma faim  
les gerbes ont pris feu sous les pas des conquérants vêtus de lin  
sur tous les champs de l'île on a construit des pistes d'atterrissage  
j'ai soif oh j'ai soif et je suis encore en vie

---

Sur chaque toit un guetteur veille  
il est des morts qu'on doit tuer sans cesse  
pour qu'ils ne renaissent pas de leurs cendres

j'ai vu des hommes sans bras et sans jambes se lever  
pour implorer qu'on les achève  
il est des morts qu'on doit tuer sans cesse  
il est des voix que l'on doit étouffer  
si d'autres voix ne hurlent à leur tour

---

Christ Christ roi de ce gouffre de soleil  
homme brandi comme une faux sur les blés en haillons  
le savais-tu après deux mille ans de passion  
qu'à Saint-Domingue un jour les granges seraient vides  
Christ Christ roi de ce royaume de poussière  
homme chassé des tombes en exil  
le savais-tu qu'à Saint-Domingue un jour  
les nuages eux-mêmes te renieraient

---

Qui a tué l'enfant des basses rives  
qui a tué l'enfant des terres essentielles  
qui a tué l'enfant aux yeux de plomb  
l'enfant qui s'endormait sur le pas des martyrs  
qui a tué l'enfant dont je cherchais le nom  
qui a tué l'enfant des étoiles bergères

L'enfant — qui l'a tué — je n'étais là que de passage  
nous sommes nés ensemble pour mourir chacun de notre côté  
nous sommes nés ensemble et nous ne savons rien de notre passé  
l'enfant — qui l'a tué — n'avait de secret que pour lui-même

*Un jour je te tuerai et ce sera la fin de l'été.  
Les branches seront lourdes de tous les fruits portés  
et le soleil éclatera comme un regard.*

*Il y aura cette fausse joie dorée au fronton des arbres  
et la douceur des fleuves en mémoire du printemps,  
au bout de la fatigue et de sa vérité.*

*Tu auras épuisé la sève des saisons et tes branches  
brilleront d'un sel de statue.  
Tu te seras vêtu de ton manteau d'orgueil  
tout tissé de mon désespoir et je ne pourrai plus te reconnaître.*

*Je frapperai aveugle comme un taureau des premiers âges  
comme un taureau longtemps muré hors du soleil hors de la dou-  
ceur de l'herbe.*

*Toi tu seras soigneusement vêtu  
pour un hiver de raisons et de graines.  
Tu auras construit ta maison sur les ruines mêmes de l'amour  
à l'abri de la pluie vainement à l'abri des larmes.  
Mon amour tu ne chanteras plus  
tu ne courras plus vers d'autres matinées  
Tu auras oublié jusqu'au son de ma voix jusqu'aux mots les plus  
quotidiens  
que tu choisissais un à un comme des galets sur la plage.*

*Un jour le sang s'arrêtera de battre le rivage  
et la mer n'en sera même pas émue  
elle qui pourtant au plus fort de l'amour  
— quand tes yeux me clouaient à l'incendie des nuits —  
avait les mêmes pulsations*

*Mon amour tu ne te déferas pas lentement de ta jeunesse  
comme d'une peau morte  
à l'abri de la pluie vainement à l'abri des larmes*

*Tu n'auras jamais la beauté troublante d'un marécage  
mais celle, sculptée, de l'arbre  
qui a connu la foudre.  
Un jour je te tuerai mon amour et ce sera la fin de l'été.*

## **galerie visconti**

*Banlieue rafistolages  
et lent cheminement des jours de la semaine  
A l'horizon une femme promène  
son enfant dans une voiture noire  
ou dans un train, toujours le même malgré les gares.*

*Le hasard donnait ses rendez-vous Boulevard Bonne-Nouvelle  
Mais personne ne revint jamais  
traverser la chaussée en courant, mon amour,  
depuis ce jour que tu sais.  
Il paraît que ça n'a pas tellement d'importance  
dans la chaîne des désespoirs  
depuis longtemps murés  
qu'une aube achève de ranger  
sur le rayon d'un antiquaire  
(c'était une petite statue de terre cuite ; j'avais trois ans.  
Quel mot avait donc prononcé ma mère pour que  
la statue se figeât tout à coup dans mon sang ?)  
Mais le soleil d'automne  
ravive la mémoire des amours qui s'endorment.*

*Rue que j'aime à cause de ses printemps tardifs  
et de ses arcades  
Est-il trop tard ?  
Itinéraires, villes plurielles,  
Noces, temps qu'elles tissent avec une lenteur exquise  
quand les hangars de la mémoire s'illuminent  
de façon plus précise  
Je vous perds et je vous retrouve  
itinéraires, à la tache de sang près,  
Murs de pluie, murs de faïence bleue  
du plus beau des regards  
Itinéraires, villes plurielles  
Villes souterraines aux fêtes ralenties.  
A l'intérieur des mots c'est toi qui te promènes ;  
enchaînée à tes yeux je te suis sans raison.  
Ce n'est pas une rue je le sais  
c'est un escalier de soleil,  
feuillages découpés oiseaux perles de verre  
Que de trésors communs ont les plus beaux sommeils !  
et comme je te vois te démultiplier  
Faces de mon amour  
Architecture secrète  
Ce n'est pas une rue pour que je m'y arrête  
que j'y flâne un instant à cueillir des reflets.*

*J'ai répété les mots  
utiles à conjurer  
exigeants et vainqueurs  
J'ai prononcé des noms uniques dans l'instant,  
Mais devant le bonheur  
je redeviens muette  
Et toi tu te retires sur la pointe des pieds.  
Toi, l'autre, le moi-même,  
le jamais retrouvé,  
l'inatteint, le fuyant,  
Tandis que les images  
se figent en poème.*

*Banlieue rafistolages  
une femme promène  
son enfant dans un train  
malgré l'heure tardive  
et le jeu du hasard.  
Mais l'enfant en moto  
s'enfuit par la fenêtre  
pour quérir le soleil  
et s'en fait une fête*

*Non personne ne me croirait  
si j'allais racontant ce qui m'est arrivé  
un lundi galerie Visconti.*

---

LES MANUSCRITS NON RETENUS NE SONT PAS RENVOYÉS.

POUR TOUTE CORRESPONDANCE,  
JOINDRE UN TIMBRE POUR LA REPONSE.

---

*Aussi dans ton journal, sous la clarté du cône,  
 Me reste-t-il trop peu de temps,  
 Trop peu de force, à répéter que pour l'espoir,  
 Au pays noir, au pays blanc, au pays jaune,  
 L'unique échec est le silence !*

*Toi qui veilles de cœur, toi dont la vie écoute,  
 Je n'ai que toi plus l'heure est froide,  
 Plus ma voix manque et plus en toi, témoin et juge,  
 Crieur que dans la nuit la mort s'est mise en route,  
 En toi je crois sans qui tout meurt !*

—

Loute aux grands yeux, Billy, Minnie,  
 Eloigne-les,  
 Mon quel Billy, ma trop Minnie  
 Qui rit la tête inclinée  
 Et tend les mains,  
 Eloigne vite, éloigne-les !

Tout ce qui vit paisible et simple,  
 Tout ce qui pur,  
 Le pain, les fruits, les fleurs, la haute  
 Fidélité des soleils,  
 Eloigne, éloigne  
 Cette musicouleur future !

Et toi, ton bleu, ton blond glaneuse,  
 Eloigne-le,  
 Toi sur la joie, ô cover-âme,  
 O ma Miss Monde accalmeuse,  
 Eloigne-toi,  
 Eloignez-vous, ma multicolore !

Le cœur d'un bloc à la colère,  
 Que je sois seul,



Seul à hurler, seul à hurire,  
Seul, cette rage aux canines,  
Seul, seul avec,  
Bave à la gueule, échine à sec,

Et seul à cause, à cause, à cause !

---

Ouvrez l'ombre toute,  
Avalez, brûlez le vent,  
Crevez les murs, éventrez l'espace,  
O vromburleurs, vacarmeurs, vibroyeurs, vite,

Ile, golfe, fleuve,  
Triple chemin noir de guerre,  
Triple, une et triple menace au monde,  
O vromburleurs, vacarmeurs, vibroyeurs, vite,

Ouvrez, ouvrez toute,  
Aile à aile et hurle à hurle,  
Vivre est en jeu, vivre est en jeu, vivre,  
O vromburleurs, vacarmeurs, vibroyeurs, vivre !

---

Couvrez de cris les cibles,  
A travers leur sommeil,  
Couvrez de cris d'éveil,  
Couvrez de cris visibles,

Coquillages de gammes,  
Couvrez les pierres sœurs,  
Couvrez de cris les fleurs  
Et leurs rêves de femmes,

Couvrez sous les paupières,  
Aubes qui seront vraies,  
Couvrez les coupleraies,  
Couvrez les oiseaux-lierres,

Couvrez le déiforme,  
Le désirant forum

Des bêtes et des hommes,  
Couvrez l'espoir énorme,

Couvrez du fond des mers  
Jusqu'aux ponts fous du vent,  
Couvrez minuit vivant  
D'étoiles qui soient claires !

---

A la verticale de Port-aux-Pleurs,  
Parachutez-les,

A la verticale de Tour-Terreur,  
Parachutez-les,

Vertige-le-Val, à la verticale,  
Parachutez-les,

A Château-la-Chute, à Cri-en-Cruelle,  
A Nuit-sans-Nouvelle,

Parachutez-les, le cœur grand ouvert,  
Parachutez-les,

Maubourg-les-Oubli, Fontaine-Folie,  
Le plus pauvre abri,

Sainte-Terre au bord du Silence-Eclair,

Parachutez, parachutez les commandos de la colère !

---

S'il était, s'il était, s'il était, s'il était,

S'il était Jupiter Bonté,  
S'il était Jupiter Colère,  
Ordre à la Terre, ordre sur l'heure, ordre à jamais,

Bombes, canons, roquettes, tanks,  
Ordre déjà serait lancé,  
Autour de Mars inhabité, inhabitable,

Que tout ça tourne, écorce opaque,  
Et tourne et tourne et tourne et tourne,  
Bombes, roquettes, tanks, canons, bazookas, balles,

S'il était, s'il était, s'il était, s'il était !

---

poète appelle

poète appelle

seul avec corps espoir  
seul pur pouvoir  
seul quatre coins nuit noire

poète appelle

joie impossible cible  
sans homme règne  
joie impossible cible

poète appelle

seul avec corps espoir  
seul pur pouvoir  
seul quatre coins nuit noire

poète appelle

solitude impossible  
contre mort règne  
solitude impossible

poète appelle

au nom roi avenir  
au nom navire  
roi mer roi vent roi lyre

poète appelle

poète appelle

---

*A plein ciel, par le bleu, par l'étoilé, par l'invisible,  
Cœur à l'écoute et sans écart aucun, tenons l'espace,  
Même nom, même vol, même mission pour notre Terre,  
Pacific Air Command, Pacific Air Command !*

*Au-dessus des déserts, des monts, des forêts et des fleuves,  
Des villes de blancheur sur le damier orange et vert,  
Soyons au moindre appel prompts à répondre en grand dévers,  
Pacific Air Command, Pacific Air Command !*

*Sur la mort, feu, feu sur la haine et sur sa métropole,  
Feu d'un seul souffle et par milliers, feu par millions de bouches,  
Tout-puissant vent couleur colère et vitesse espérance,  
Pacific Air Command, Pacific Air Command !*

*Oui, par la nuit, paix sans faiblir, amis, paix absolue,  
Que vienne enfin pour tous, sans qu'une vague ouvre sa gueule,  
Ce meeting monstre et triomphal du matin sur la mer,  
Pacific Air Command, Pacific Air Solaire !*

Août 1964.

---

**recueils publiés hors collection par « action poétique » :**

« *Cet oblique rayon* », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 20 F.

« *Un poète dans la ville* », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 3 F.

« *On n'en finit jamais* », poèmes de Pierre Guéry, illustrations d'Odile Savajols-Carle : 10 F.

« *For intérieur* », poèmes d'Henri Deluy, couverture de Michel Raffaelli : 5 francs.

« *L'amour privé* », poèmes d'Henri Deluy : 5 F.

Nous disposons encore de quelques exemplaires. Utilisez pour nous les commander le bulletin d'abonnement à la revue contenu dans les dernières pages de ce numéro.

---

Paysage d'automne  
je vais vers toi  
Tapis de fleurs et de gravier

Tendre ciel  
Je suis la courbe matinale  
je recherche parmi la terre  
les pierres qui borderont cet horizon de cuir

Silence d'escargot le long des murs  
quand je reviens boueux d'une intime passion  
la tête lourde de poursuites imaginaires  
les courbatures secrètes du poème

Que dire de l'automne à part les feuilles mortes  
pour moi c'est encore l'été  
Chandail bleu à l'ombre des chênes  
le soleil au coin de l'œil  
les mois n'ont pas d'importance  
les dimanches se ressemblent  
l'odeur de pluie l'herbe mouillée  
le vin servi les poings serrés

Ma nostalgie gourmande de fruits volés  
toute une grappe d'aventures  
d'assiettes ébréchées de verres brisés  
ma mémoire ressemble à un grenier  
mais cela n'a pas d'importance  
Reviennent les cartes postales les albums de famille  
gris de souvenirs les cheveux blonds filasse  
qui me tombaient jusqu'aux épaules  
assis sur les genoux de mon père  
je m'en souviens nous en faisons des batailles

Mon père ressemble à l'automne  
les mêmes yeux de ciel bas  
les tempes grises comme les herbes  
qui poussent au ras des arbres morts

Mon père a la taille lourde des chênes de Provence  
tout d'un tronc et quand il parle  
ou qu'il avance on dirait une forêt

Je vais vers toi  
père ce n'est qu'un été de plus ce jour d'automne  
aujourd'hui encore nous portons le même insigne au cœur  
nous n'avons rien à cacher  
je veux tout dire  
parler pour toi

Mon père je me retrouve à tes côtés  
je ne sais plus distinguer le vrai parti des choses  
je m'égare  
je m'habille d'un silence de plomb  
craignant la foule qui m'entoure  
je mâchonne une herbe amère  
celle qui sèche dans ta mémoire  
nos deux vies se rejoindront  
si je continue la tienne

Mon père je parle avec tes mots  
je colore mon audace d'un grain de poivre  
j'en oublie les rancunes  
Bien sûr trompés nous étions responsables  
et puis derrière les prisons brillait le sable  
bien sûr les larmes et les grincements de dents  
fragile fil des ménages  
ô père je parle de tes maux

C'est toujours l'automne  
au clair de nos visages  
la terre lourde à nos chaussures  
sur ce semblant de route  
il s'en passe des exodes dans mon crâne  
cela n'a pas d'importance  
les draps blonds de confidences  
passée la nuit comme un matin de petit lait  
nos membres engourdis de cendre et de velours

Paysage de rouille  
je vais vers toi

nos liens se resserrent  
comme une allée de chrysanthèmes  
nous avons le même mouchoir de douleur  
ce cimetière dans la poche  
qui rend la vie si vulnérable

Mon père la ville allume ses fleurs de néon  
le ciel crache son mâchefer  
nous restons coude à coude  
nous ne cachons pas notre faiblesse  
nous parlons pour nous seuls  
chaque parole est un écho

# aletheia

---

Rédacteur en chef : Serge Thion

Directeur-Gérant : Paul Cahen

N° 1-2.— HEIDEGGER, BEAUFRET, RESNAIS.

N° 3. — J. Mettas : LA GUERRE DE GUINEE.

A. Métraux : L'ANTHROPOPHAGIE RITUELLE DES  
TUPINAMBA.

N° 4. — LE STRUCTURALISME, textes de Lévi-Strauss,  
R. Barthes, K. Axelos, M. Godelier, G. Lapassade,  
etc...

N° 5. — QU'EN EST-IL DU NIHILISME ? textes de  
K. Axelos, F. Châtelet, G. Sebbag, J.-C. Quirin,  
etc...

**En vente dans les grandes librairies.**

Dépôt et permanence :

Librairie : 5, rue de l'Odéon, PARIS (6<sup>me</sup>) - Dan. 49-03

*Si Gongora D'Aubigné et Shakespeare  
Et si Victor Hugo Browning et Manzoni...*

*Mais notre Manzoni à nous, gens du XX<sup>e</sup> siècle, était-il à Budapest ?  
Et notre Gongora ? Et quand l'un et l'autre s'y seraient trouvés, la face  
de la poésie moderne en eût-elle été changée ? A quoi servent les  
rencontres — fussent-elles internationales — entre poètes ?*

*Les organisateurs des « Journées » avaient prévu les sarcasmes.  
GEORGES SOMLYO s'expliqua là-dessus, dès la séance d'ouverture des  
travaux :*

*« Est-ce que la poésie y gagne quelque chose aujourd'hui?... est-ce  
que le monde d'aujourd'hui, qui semble avoir plus que jamais besoin,  
non de la consolation, mais de la force active de la poésie... y gagne  
quelque chose?... la réponse... est à faire par nous tous qui sommes  
réunis ici. »*

∴

*Le thème de la rencontre était directement inspiré des doutes et  
espoirs ainsi formulés : peut-on parler d'une « universalité » de la  
poésie ? en quoi la poésie est-elle, et peut-elle devenir, la meilleure  
garantie d'un monde dont l'humanité (la beauté) serait symbolisée par  
la fin du divorce entre le poète et la société ?*

*On voit l'inconvénient de ce genre de débats. De très belles et  
émouvantes interventions posent et reposent une question démesurée,  
à laquelle on a envie de répondre, pour finir, comme Gribouille et La  
Palice réunis : « Eh bien oui donc ! vive la poésie ! » Mais cet incon-  
vénient a été partiellement évité par les organisateurs grâce à une  
division du travail qui, pour manquer de souplesse (il n'y a guère de  
« dialogue » véritable entre les différents orateurs), a du moins le  
mérite de poser des problèmes concrets. On installe donc le sphinx :  
Qu'est-ce que l'universalité pour la poésie ? Est-ce la possibilité pour  
elle de tout comprendre des hommes et d'être comprise de tous et  
partout ? (GYULA ILLYES) — puis on dispose l'équipe chargée de le  
cerner et de le harceler de toutes parts : Comment assurer cette double  
communication ? (M. R. PARASCHIVESCU) — Comment forcer la barrière  
des langues (JEAN ROUSSELOT) — Celle du régionalisme ? (ARTHUR  
LUNDKVIST) — Quelles sont les responsabilités et les difficultés du  
poète devant les autres hommes ? (GUILLEVIC - PAUL WIBNS) — Etc., etc.*

∴

*Ces etc. prouvent seulement que la mise à mort nous échappa,  
occupés que nous fîmes bientôt à visiter et revisiter Budapest, à parler  
et essayer de parler avec nos nouveaux amis (ou souvent amis anciens,*

---

(1) 18 au 24 octobre 1966.



que nous avons lus ou traduits sans avoir la chance de les connaître), à préparer les interviews, lectures et visites qui nous furent constamment proposées au cours de la semaine : il faudrait parler beaucoup du bon accueil qui nous fut fait, de notre participation pendant plusieurs jours à la vie culturelle sous tous ses aspects, journaux, télévision, maisons de la culture, théâtre, cinéma, folklore, opéra. L'essentiel peut-être se passa hors de la salle de réunion, au cours de ces discussions modestes et visites improvisées que les organisateurs, et les amis de leurs amis, s'ingénierent à nous faciliter avec un dévouement vraiment merveilleux. Cet « échange culturel » au vrai sens du terme était visiblement souhaité par tous, et c'était là, sans doute, la bonne réponse à une grande question impossible.

**DDB**

BIBLIOTHÈQUE EUROPÉENNE

## LES TROUBADOURS

Vol. 1 L'œuvre épique Jaufré  
- Flamenca - Barlaam et Jo-  
saphat.

Vol. 2 Le trésor poétique de  
l'Occitanie.

*Texte original et traduction  
en regard par René Lavaud  
et René Nelli.*

« Tout y est de ce que la terre occitane apporta  
dans sa langue à la civilisation européenne...  
Un livre qui dessine toute l'aventure de notre  
culture. »

ROBERT LAFONT (Viure).

DESCLEE DE BROUWER

# opinions - polémiques - échanges

---

dire l'ome, lo sègle :  
à propos de trois poètes d'oc.

alban bertero

*Cet article n'a d'autre but qu'ESSAYER d'en finir avec une confusion séculaire à l'endroit de la culture occitane ; d'en finir une fois pour toutes, avec certaines notions périmées de cultures et de littératures « marginales » qui seraient le produit de peuples ne secrétant que du « marginal » spiritualité, idiome, arts... et jusqu'à leur propre destin. Parce qu'il y a là, d'abord la graine empoisonnée de tous les apartheids présents, passés et à venir, le noyau de toute forme de racisme.*

*Rien dans l'homme, en vérité, n'est marginal. La honte est à ceux qui ont osé inventer un tel vocable de caste, une telle sous-catégorie de littérature.*

*Tout ceci, bien sûr, n'engage que moi et appelle le dialogue, mieux : la polémique. Mais il importe qu'une revue comme la nôtre se prononce sans équivoque sur une affaire d'aussi brûlante actualité que la renaissance des lettres occitanes. Quand je lis qu'au Colloque franco-belge Pierre de Boisdeffre a rendu hommage à « nos amis de Belgique qui écrivent en deux langues (et) sont riches de deux cultures », je me dis qu'il y a bien longtemps qu'ici nous aurions dû liquider les derniers dynosaures qui s'opposent à la reconnaissance pleine et entière de la littérature d'oc contemporaine. Que notre revue aurait dû se placer résolument au point de confluence des deux poésies françaises : celle d'oc et celle d'oïl. Et n'en plus bouger. Question d'honneur. Question de lucidité.*

Parler de poésie occitane ne va jamais sans parti pris ni ambiguïté. L'ignorance des Français, vertigineuse lorsqu'il s'agit des autres (1), atteint son comble dès qu'on aborde le domaine occitan. L'honnête homme a de la culture française une connaissance toute dichotomique et considère les langues ethniques avec l'esprit de l'Abbé Grégoire.

Cette ignorance scandaleuse, il la partage d'ailleurs avec bon nombre d'universitaires et de critiques littéraires, à tout le moins pour ce qui est de la poésie occitane contemporaine. Car si, depuis peu, le public lettré a découvert le siècle d'or occitan (je pense, entre autres, à *l'Erotique des Troubadours*, aux *Cathares* et surtout aux deux beaux volumes des *Troubadours* dus à René Nelli et René

---

(1) voir à ce sujet l'article de G. Mounin dans ACTION POETIQUE n° 31, octobre 66.

Lavaud) n'est-ce le plus souvent qu'à la faveur de travaux où le philologue se doublait d'un poète d'oc (il faudrait écrire : était d'abord un poète d'oc). Ce qui est encore le cas pour l'édition critique des Poèmes de Gaucelm Faidit menée à bien par le poète limousin Jean Mouzat.

L'Université française, qui s'est toujours avancée avec une extrême circonspection dans le domaine occitan, accuse un sensible retard en matière d'édition d'œuvres troubadouresques ; à telle enseigne qu'il faut lire dans leur traduction allemande les vers de Bernat de Ventadour, Pierre d'Auvergne ou Raimbaut d'Orange. Mieux : Il aura fallu attendre 1957 pour trouver une édition critique digne de l'œuvre de Pèire Cardenal, poète satirique et politique, contemporain de la Croisade, moraliste dans un siècle de fer qui vit s'écrouler les valeurs de Paratge et du Joi d'Amor.



Il y a aussi les Cathares, dont la télévision a fait un thème de grand public dans le cadre d'une série d'émissions qui finirent, elles aussi, sur les fagots. On sait ouel intérêt Simone Weil portait à la pensée cathare ; cet intérêt, affirmait-elle, ne procède pas seulement d'une simple curiosité intellectuelle ou historique, mais d'une *adhésion*. Pour elle, connaissance et adhésion ne devaient être qu'une seule opération de l'esprit lorsqu'on abordait la pensée cathare. Simone Weil estimait nécessaire, et salutaire, pour l'équilibre spirituel de notre temps de RESSUSCITER les valeurs morales du catharisme (Cf. LES CATHARES, Lettre liminaire à Déodat Roché - Ed. de Delphes). (2)

On connaît également cette curieuse et tardive conversion à la langue et à l'esprit des Albigeois d'un universitaire français aussi brillant que Denis Saurat dont l'ENCAMINAMENT CATAR possède un envoûtement indéniable. C'est à l'âge de 62 ans que le Directeur du Centre International d'Etudes Françaises redécouvrit la langue de son enfance et écrivit, sous la « dictée » d'une voix ou d'une mémoire venue du plus profond du temps, cette œuvre en partie inédite dont le peu que nous connaissons ne cesse de nous étonner et nous ravir. Enfin c'est Delteil, qui choisit de devenir écrivain français sans cesser jamais de se sentir Occitan, Delteil qui écrivait récemment encore dans *Les Cahiers du Sud* : « On m'a souvent demandé si je suis cathare. Que je le sois en droit, je ne sais pas ; mais je sais que je me *sens* et me *veux* cathare, passionnément. Nous, Cathares... »



En parlant, plus haut, d'ambiguïté à propos de poésie occitane, ce n'est pas tant la lyrique des troubadours que la poésie contemporaine que je visais. Sur la première, tout le monde semble presque

---

(2) v. également dans VIURE (n° 4) l'opinion de René Nelli sur l'actualité du catharisme : « Il me plaît aussi que l'esprit du Catharisme renaisse et porte l'inquiétude du Mal au cœur de ceux qui dormaient déjà dans « la béatitude » (l'auto, la radio, et la femme) qu'ils soient catholiques, protestants ou matérialistes. C'est la reconquête dont il faut rêver pour le génie d'oc, la reconquête de l'empire qu'il n'aurait jamais dû perdre sur les âmes. » (traduction A.B.)

être d'accord pour célébrer à l'envi son importance, le rôle capital de l'Occitanie dans la civilisation médiévale, et le degré de perfection atteint par la langue d'oc qui fut langue du droit, de la philosophie, tout autant que celle de la médecine et des mathématiques. Il y a bien encore de ci de là un historien qui ergote sur une date, une coutume, un fait ; ou un philologue, de ceux qui ont merveilleusement déssé toute la métrique des troubadours sans pouvoir jamais en pénétrer le génie poétique, qui ratiocine sur tel texte ou tel auteur ; peu de choses, on le voit. On goûte en lettré à une civilisation *morte*, on la survole en méditant sur ce temps étrange et lointain. Et on met, bonhomme, un mot sur le Livre d'Or qui se trouve à droite en sortant du musée. C'est à l'occasion une tribune dans un journal bien. Alors on s'extasie car, étant lettré, on a du savoir-vivre. C'est un fait que la poésie occitane et l'Occitanie sont toujours traitées dans un style de nécrologie.

Si nous examinons les réactions de la critique à propos de la sortie des TROUBADOURS de R. Nelli et R. Lavaud, nous retrouvons donc les *hourrah!* du monsieur qui voit dans cet ouvrage l'occasion de combler un rayon de sa bibliothèque et de cultiver la fleur fragile de l'esprit. C'est un *vient-de-paraitre* agrémenté de quelques belles périodes admiratives : Ces troubadours qui... que... ce culte de l'amour... caractère véritablement unique... érotisme provençal... Sur cette étagère, nous trouvons l'EXPRESS et LE FIGARO, critique inoffensive et bien-pensante. Avec LES CAHIERS DU SUD le ton change. On y parle de résurgence, de voix que les massacres n'ont pu éteindre (à l'EXPRESS, où on sait se tenir à table, on a plus de pudeur : la croisade est définie comme le moment « où la morale chrétienne orthodoxe raffermirait son autorité sur les esprits ». Les corps, eux, n'ont pas même été égratignés. C'est l'esprit de Trencavel qui est mort dans les cachots de Montfort, l'esprit du Roi d'Aragon qui est mort à Muret, l'esprit des habitants de Béziers qu'on a massacré. Mais les corps, non ! Jamais de la vie.)

Le critique de L'ARC est le plus insidieux. Il se permet d'espérer que ce monument consacré au *trésor poétique de l'Occitanie* (qui est le sous-titre du deuxième volume) fera sortir « la première des poésies nationales de l'Europe » de « l'étrange clandestinité dans laquelle, depuis plus d'un siècle qu'on en parle, elle se trouve maintenue et oubliée. » Car le véritable problème est là ! NON, la langue d'oc n'est pas cette langue qu'on parlait *autrefois* au sud de la Loire (Larousse de poche 1963), ni une langue dérivée du latin et parlée *au Moyen Age* au sud de la Loire (Quillet-Flammarion 1956... qui inclut d'ailleurs dans les dialectes d'oc le romanche, ce qui en dit long sur le sérieux avec lequel on traite de ce domaine chez cet éditeur). La langue d'oc est une langue que parlent AUJOURD'HUI, au sud de la Loire, quelque DOUZE MILLIONS DE FRANÇAIS (il faudrait l'écrire en lettres d'affiche !). J'ajoute que ce chiffre n'est pas cité par les activistes du Mouvement Nationaliste Occitan, mais par un spécialiste allemand, dans sa préface au tome I des *Euvres complètes* de Théodore Aubanel : Wilhelm Kleinschmit von Lengefeld (3).



---

(3) Die Langue d'Oc wird zwar immer noch von über zwölf Millionen Menschen verstanden und gebraucht...

La vérité est que la langue occitane n'a jamais cessé de se parler et de s'écrire depuis mille ans ; elle ne s'est donc pas évaporée brutalement comme l'oued dans le désert quand tinta le dernier coup de minuit annonçant la fin du Moyen Age. Entre Guiraut Riquier et Mistral ce n'est pas un profond silence minéral mais un bouillonnement d'œuvres avec leurs faiblesses et leur fraîcheur, leur génie et leur sagesse, leur diversité dialectale ; mais aussi l'idée que tous les poètes d'oc sont de la même patrie et fils des Troubadours (référence constante des rimailleurs les plus obscurs... qui les citent souvent dans la vieille langue). Un simple coup d'œil sur l'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE OCCITANE de Camproux (dont l'éditeur me dit, signe des temps, que la vente longtemps stagnante de cet ouvrage a démarré brusquement depuis un an ou deux et que ce livre sera rapidement épuisé !) nous livre quelques centaines de noms d'auteurs non seulement Provençaux, mais Gascons, Niçards, Languedociens, Limousins, Auvergnats, Alpains, etc. Les anthologies de la poésie occitane (celle de Berry et celle de Madame A.-P. Lafont qui la complète) nous apportent la preuve que le trésor poétique de l'Occitanie n'a cessé de croître et que le temps n'a pu en venir à bout. On notera que ces deux anthologies étaient loin d'épuiser la liste des poètes d'oc. Chaque année, d'ailleurs, révèle de nouveaux talents : toute une partie de la jeunesse occitane fait de la reconquête de sa langue le signe de son engagement. Le dernier stage de l'Institut d'Etudes Occitanes à Thuir a souligné de façon saisissante cette « montée » de la jeune génération et l'intérêt qu'elle porte à la langue d'oc.

C'est à cette jeunesse, plus précisément à la génération qui fonda cette revue, que s'adressait déjà Charles Camproux lorsqu'il écrivait dans ACTION POÉTIQUE (n° 3/4) :

« Si Marseille, capable de jouer un rôle humain digne de ses forces et de ses possibilités, ne l'a point encore joué, ne serait-ce pas parce qu'elle demeure à la remorque de Paris sur le plan de l'intellect ? Et s'il en est ainsi, ne serait-ce pas parce qu'elle a renoncé à sa langue propre ? qu'elle essaie d'exprimer le monde avec une autre voix qui serait véritablement la sienne ? »

C'était il y a huit ans. Depuis, les idées ont pris chair, les principes d'une véritable renaissance occitane ont passé du domaine de la théorie à celui d'une action organisée, d'une prise de conscience élargie. Les termes *occitan* et *Occitanie* ont maintenant droit de cité : on les trouve couramment sous la plume des écrivains, des critiques, des hommes politiques. Préconiser l'autonomie de l'Occitanie n'est plus passible de la douche froide ou du sarcasme. De nombreuses formations ou partis ont pris position sur ce problème. Il n'est pas jusqu'au secrétaire général de l'U.N.R., Jacques Baumel, qui ne se fasse l'apologiste de l'idée d'une France des régions : « L'évolution moderne conduit incontestablement à la région », déclarait-il à Grenoble le 26 novembre dernier. Il ne faut sans doute pas attacher trop d'importance à des paroles prononcées sous l'empire de l'ivresse pré-électorale... mais enfin, cela prouve au moins que personne n'ose plus s'avouer ouvertement partisan de cette « métropolicratie » capétienne qui nous a légué des structures politiques et économiques périmées. Cela prouve qu'il devient de plus en plus difficile de gouverner la province avec l'esprit de Richelieu.

∴

Cette petite digression, sans laquelle il serait difficile de comprendre certains aspects des lettres occitanes contemporaines, nous a un peu éloigné du sujet de cet article qui veut en finir avec la politique de l'autruche en matière de poésie française. En fait, il n'y a pas de poésie française tout court ; il y a DES poésies françaises, c'est-à-dire au moins deux grands courants :

- l'un en langue d'oïl, bénéficiant de tout le prestige de la langue d'Etat, aussi langue de grande culture et de communication internationale (enseignement, presse, radio, etc., etc.)
- l'autre en langue d'oc, langue pourchassée et traquée presque jusqu'à nos jours (la loi Deixonne date de 1951, et encore n'est-elle qu'une goutte d'eau dans la soif immense du désert!), enterrée sans interruption depuis des générations par tous les politiciens, les philologues et les statisticiens appointés, non reconnue d'utilité publique, ravalée au rang infamant de patois, couverte de crachats par les salauds qui la reniaient et s'en allaient gober à Paris les lauriers et les prébendes qu'elle n'aurait pu leur assurer, veuve sans pension ni prétention, se résignant à voir ses fils payer des impôts dont ne lui revenait pas le moindre centime, et avec lesquels on formait des maîtres d'école-argousins chargés de faire passer sur les lèvres des écoliers occitans le goût de la langue maternelle.

Tout homme qui parle aujourd'hui de poésie française, sans préciser de *quelle* poésie française il s'agit, commet une imposture. Imposture toute anthologie de la poésie française où l'on ne trouve pas un seul poème en oc ; imposteurs les critiques qui, se limitant volontairement au domaine de la poésie d'oïl, feignent de n'en pas connaître d'autre ; imposture ces livres scolaires dans lesquels les écoliers occitans se dégoûtent à jamais de la poésie en ingurgitant du Coppée (de l'Académie-française s'il vous plaît!) et du Sully-Prudhomme là où, de toute évidence, on attendrait Mistral, Aubanel, Camelat, Perbosc, Grenier ou Max Rouquette (entre bien d'autres).



Il me reste à parler de l'attitude d'ACTION POÉTIQUE en face de la poésie occitane d'aujourd'hui. Revue occitane à ses débuts, ACTION POÉTIQUE a compté et compte encore parmi ses collaborateurs un certain nombre d'écrivains ou critiques occitans et catalans : Serge Bec, Lafont, Reboul, Pessemesse, Cerdà, Camproux. On se souvient peut-être d'un vieux numéro consacré au poète marseillais Victor Gélou qui attend lui aussi son heure de gloire derrière la porte de la postérité, ayant commis l'imprudencence et l'impudence d'écrire en provençal. C'est assez dire que la vocation de notre revue fut au départ essentiellement occitane, Reboul ou Lafont côtoyant Todrani ou Malrieu et Bec, Gérard Neveu. Avec l'élargissement d'une tête de pont parisienne, se sont trouvés remis en question les liens unissant certains collaborateurs au monde littéraire d'oc, s'est trouvé posé le problème de la légitimité de cette poésie.

Pour Paris, la province est toujours un je-ne-sais-quoi d'éloigné et de brumeux, vaguement coupable de quelque chose. La province, quoi. Tout écrivain qui n'a pas son siège social dans le sixième arrondissement finit, un jour ou l'autre, par être flairé avec suspicion, porteur

qui s'ignore du germe du régionalisme (4). A plus forte raison s'il s'avise de désertier la langue de Racine et de Robbe-Grillet sans donner de raison valable (il ne saurait, d'ailleurs, y avoir de raison valable !). Son cas dégénère alors en régionalisme patoisant, ce patois fût-il celui distingué jadis par le jury du Prix Nobel de littérature lorsqu'il échut à un nommé Mistral (comme le train, non un seul l et pas d'e à la fin). Pour résumer, la poésie occitane a donc été élevée au rang de « (petite) pomme de discorde » entre les collaborateurs de notre revue. J'emprunte cette terminologie à la présentation, faite par Henri Deluy dans le n° 27 de juin 1965, de « Cinq nouveaux poètes occitans ». J'y emprunterai encore d'autres choses, Deluy ayant énuméré quelques-uns des griefs formulés par ceux que je définis volontiers comme des extrémistes d'un impérialisme linguistique chancelant dont le slogan est : une seule France, une seule culture, une seule langue !

Je dirai tout de suite qu'il n'y avait rien de bien original dans cette condamnation de la poésie d'oc ni dans la réfutation de sa prétention à l'existence. Il y avait, par contre, beaucoup d'ignorance et de sottise. En voici les « manchettes » :

- goût du terroir sympathique mais bien vieillot et quelque peu ridicule (cet épithète étant appliqué aux partisans de la poésie d'oc).
- mouvement privé de motivations réelles.
- régionalisme d'intellectuels, sans public, même potentiel (écalons tout de suite ce machin-là pour éviter d'y revenir. Je ne sache pas que la poésie d'oïl grouille de magasiniers et de femmes de ménage Claudel n'était pas watmann et Aragon n'est pas plombier. Etonnons-nous aussi qu'*intellectuel* soit devenu l'insulte la plus crasse, notamment quand elle est décochée par des intellectuels à d'autres intellectuels. On traîne comme ça des haillons de lexique brun... Quant au public des poètes, de tous les poètes, si j'ai bien lu mon Mounin — Poésie et société, pp. 6 à 9 — si j'ai bien lu Georges Jean — La Poésie, pp. 8 à 13 — Le Seuil 1966 —, si j'ai bien lu Etiemble lorsqu'il s'indignait de ce que trois ans aient été nécessaires pour liquider trois cents exemplaires *fort bien imprimés* d'EXIL, si j'ai bien lu tout ce que j'ai lu sur cette question et si l'on ne m'a pas abusé sur le tirage des œuvres de poésie, la misère du poète d'oc, à tout prendre, ressemble assez à celle de tous ses frères).
- arrière-garde idéaliste coupée des bouleversements, mutations et grands désordres qui refondent le monde et que les hommes con-

---

(4) Cette indifférence de la critique parisienne s'étend aussi à d'autres domaines que celui qui nous occupe ici, si j'en crois ce qu'écrit René Lacôte dans LES LETTRES FRANÇAISES du 22 décembre : « Quoi qu'il en soit, et n'en déplaise à M. Yves Gandon qui prétendit m'interdire d'incriminer la critique parisienne dans la méconnaissance où l'on est encore en France des lettres belges, nous finirons maintenant très rapidement par faire éclater le ghetto où s'enferment ceux qui ne veulent connaître de littérature française que si elle est parisienne » (c'est moi qui souligne). Il s'agissait ici du colloque franco-belge de Menton. Mais je me demande s'il est bien nécessaire de faire éclater le ghetto où tous ces gens-là se fossilisent dans leur culture définitive ? Ne vaudrait-il pas mieux laisser les morts enterrer les morts et s'atteler à dégager une critique qui ait les yeux en face des hublots du siècle ?

dulsent avec d'autres idées en tête que la survie d'une langue éliminée par l'Histoire. (j'avais pourtant l'impression que JAURÈS, qui s'adressait aux mineurs de Carmaux en occitan, et qui défendit avec fougue la langue d'oc, n'était pas tellement un idéaliste-coupé-des-mutations-et-grands-désordres, ni avant lui Clovis Hugues, député radical-socialiste de Marseille, ni Auguste Marin et tous ces « rouges du midi » groupés autour de lui dans l'ARMANA MARSIHES... ni... ni tous ces écrivains et poètes occitans qui arrivent fort bien à concilier aujourd'hui l'amour de leur langue et l'engagement sur le plan des idées). Il me semble aussi que le poète Robert Lafont (avez-vous lu Robert Lafont ?) lorsqu'il partage son recueil *DIRE* en *Dire l'amor, li causas* (dire l'amour, les choses) et *Dire l'òme, lo sègle* (dire l'homme, le siècle) est assez explicite, ce que corrobore aussi toute une partie de la poésie occitane contemporaine jusqu'à Suberròcas y compris. Et je crois assez pour en finir sur ce chapitre que ce n'est pas tant l'Histoire (5) qui a éliminé, ou tenté de le faire, la langue d'oc, mais les gens qui se sont succédés au pouvoir et dont il serait facile de dresser la liste avec noms, prénoms et dates de naissance.

Mais fermons le ban. Et comme aurait dit ce régionaliste de Saint-Pol Roux, Occitan embretonné ayant tout de même écrit en français : Allez bien doucement, Messieurs les Fossoyeurs ! C'est tout ce que j'emprunterai au Magnifique pour aujourd'hui. Son autorité suffira (6).

∴

J'en reviens donc aux objections et arguties des pourfendeurs de la poésie d'oc. Tout d'abord que faut-il comprendre par « goût » du terroir sympathique etc... » (notons au passage la condescendance : sympathique) ? Présenter les caractères de sa région ? Avoir les qualités et les défauts de sa région ? Toute poésie est alors justiciable de ce goût-là, de Virgile à Supervielle, en passant par Claudel, le Saint-John Perse d'ELOGÈS, René Char ou Jammes. Et sur ce thème-là, il me paraît que les poètes sis à Paris (Hugo comme Villon) n'ont pas été les moins prolifiques. Ou bien alors, on déclare péremptoirement que seul Paris n'est pas assujéti à cette dime d'infamie et qu'il ne secrète que de l'universalisable payable à vue sur titre. Car plus je regarde autour de moi et plus je vois de ces poètes dévorés par cette affreuse

---

(5) De toute façon l'Histoire a bon dos dans cette affaire pour une autre raison ; simple exemple : On sait que la bataille de Mohács, en Hongrie (1526), sonna le glas de la patrie magyare, qui fut, à la suite de cette défaite dépecée proprement pour quelques siècles. Y périt un roi, Louis II, comme trois siècles auparavant un roi, Pierre II d'Aragon, périt à la bataille de Muret et emporta dans sa tombe la dernière chance de l'Occitanie. Le pays des Magyars se trouva donc sans « motivations réelles » étant « éliminé par l'Histoire » dans toutes les règles de l'art. La langue magyare n'avait pas droit de cité, la langue officielle étant... le latin (ce qu'il resta jusqu'en... 1848 !) Mais les Hongrois surent tenter ce viol de l'Histoire dont chacun s'accommode lorsqu'il est réussi, et chacun vilipende lorsqu'il échoue. Ils firent renaitre leur patrie effacée pendant 300 ans de la carte de l'Europe, ils firent renaitre leur langue et donnèrent tort à ceux qui leur donnaient tort. Cela se passait du temps de mon arrière-grand-père...

(6) Saluons bien bas au passage la sortie, au Mercure de France, du SAINT-POL ROUX d'Alain Jouffroy. N'arrêtera-t-on jamais d'oublier et de redécouvrir ce poète magnifique ?



petite-vérole du terroir, ou du régionalisme, comme on dit aussi plus loin. Et plus je crois aussi qu'un grand poète est précisément celui qui en chantant son terroir ou sa femme réussit à chanter toute la terre des hommes et tous les types de l'amoureuse, passant du particulier à l'universel, du momentané à l'éternel.

Mouvement privé de motivations réelles : outre que, comme dit Etienne, pour qu'une langue soit justifiée, il suffit qu'elle serve à deux personnes sur la terre, qui ici-bas tranche de la réalité des « motivations » ? Qui s'arroge le droit de déclarer « réelles » ou « irréelles » les motivations de l'Histoire ? Scrutons plutôt les mots pour en tirer l'étincelle :

**MOTIVATION** : action de motiver.

**MOTIVER** : justifier par des motifs. Servir de motif à.

**MOTIF** : tiré d'un ancien adj. *motif* « qui met en mouvement », empr. du lat. de basse époque *motivus* « mobile » (de *movere* « mouvoir »).

Un mouvement privé de motivation, c'est, par définition, un mouvement immobile, et, nous dit-on, irréel par-dessus le marché. Quelque chose d'irréel et d'immobile me semble être voisin du néant. Mais nier le mouvement ne suffit à le réfuter. Tout au plus prouve-t-on ainsi sa... propre immobilité. Finissons-en avec les sophismes.

Ce que réclament les écrivains d'oc, et avec eux toutes les tendances de l'opinion publique (unanimité qui contredit je ne sais quel désintéressement des meneurs de foules à l'égard des problèmes de la langue. Ce que me dit encore mon journal à la date du 10 décembre 1966 lorsqu'il fait état du « brusque rebondissement de la tension linguistique » en Belgique « où l'on a vu, comme jamais auparavant, les Flamands s'opposer aux Wallons, sans DISTINCTION DE FORMATION POLITIQUE. » Ce qui signifie que les hommes, divisés sur les grands problèmes de leur temps, retrouvent leur unité dès qu'on touche à leur langue commune). Ce que réclament donc les écrivains d'oc c'est que la langue et la culture occitanes sortent du boisseau, de la clandestinité où on les maintient depuis des siècles ainsi que l'écrivait le critique de L'ARC. Ce que demandent les hommes que préoccupe l'avenir du « Midi », qui est LEUR avenir, c'est une véritable autonomie de la région en tant qu'entité géographique et économique, en tant qu'émanation des intérêts d'un groupe humain. Ce n'est pas là un manifeste d'anarchistes, la rêverie d'un groupuscule de séparatistes francophobes, c'est la vivante réalité dans bon nombre de pays moins pompiers sur le chapitre « grandeur nationale » mais plus progressistes dans les faits, à commencer tout bonnement par nos voisins d'Outre-Rhin. Car, ainsi que le disait un dirigeant canadien du Québec à propos du droit des nations à assumer la direction de leur destin : « ...et nous disons que si les textes juridiques contredisent ce droit naturel, d'ailleurs reconnu par la Charte des Nations Unies, ce sont les textes qu'il faut refaire, et non pas les communautés humaines. » (7).

---

(7) Interview de M. Daniel Johnson — LE MONDE du 26-11-66 — Il y a d'ailleurs d'autres similitudes entre la situation au Québec et le problème occitan. Le poète Robert MARTEAU — dont j'avais aimé les TRAVAUX DE LA TERRE parus au Seuil — nous le rappelle à propos des poètes canadiens de langue française, qui écrit dans ESPRIT de décembre : « On a pu espérer, en haut lieu, à l'échelon supérieur [comme on dit] que le temps,

Cela signifie, à notre échelle, que, si la forme de l'Etat français contredit les aspirations des diverses ethnies qui composent la France et concourent, par leur dynamisme et leur génie propres, à faire sa richesse économique et spirituelle, ce n'est pas les ethnies qu'il faut refaire, mais la forme actuelle de l'Etat. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la Motion d'Ardouane (juillet 1966) lancée par un groupe de militants occitanistes, d'écrivains et la revue VIURE (Vivre) et particulièrement le passage suivant : « il ne peut y avoir d'opposition (au gaulisme) efficace qui ne remette en cause les structures économiques, sociales et politiques de la France, et LA FORME MÊME DU DESTIN FRANÇAIS (c'est moi qui souligne). On y trouve encore ceci : « (ils) convient les Occitans à penser comme eux tous ces problèmes ; et à dénoncer la situation historique d'injustice qui leur est faite et que permet, seule, l'inconscience entretenue. »



Et nous voici encore devant l'Histoire. Car en abordant le domaine occitan, on se trouve toujours devant l'Histoire. Pourquoi, en effet, dernier pékin ou presque en Europe, l'Occitan (le Basque, le Breton, le Catalan) interdit de séjour dans sa propre langue, en est-il réduit à se « mettre en mouvement » pour récupérer ses droits et sa dignité d'homme, toutes choses qui lui sont niées en dépit des recommandations de l'UNESCO ou, à défaut, des célèbres Droits de l'Homme (archétype d'un eudémonisme civique encore à naître) ? D'où provient donc cette « situation historique d'injustice » qui lui est faite ? Elle renvoie, tout simplement, à une... situation historique donnée. Rien que de simple, sans doute, mais tout le monde n'aime pas à y penser. L'Histoire, pour certains, c'est un peu le sein que Tartuffe n'aurait su voir. Surtout quand, l'ayant examinée de près, on arrive à des conclusions qui bouleversent le confort intellectuel de gens poliment conviés à retaper la façade de leur culture en recto seul ?

On sait donc que 1539 (Edit de Villers-Cotterêts) marque la déchéance officielle de l'occitan comme langue d'Etat. Peu importe si cette date est un peu symbolique, la noblesse s'étant déjà détournée de la langue d'oc pour apprendre celle du Roi dont elle dépend directement, et si les écrivains, qui reçoivent pension de Paris, l'ont imitée. C'est qu'à l'assimilation politique, conséquence des désastres militaires du XIII<sup>e</sup> siècle, succède logiquement l'assimilation par la culture et la langue. Démantèlement économique et démantèlement linguistique vont aller de pair jusqu'à nos jours. Un pays qui a perdu sa langue a perdu toute chance de récupérer son passé, devenu pour lui un grimoire illisible.

Tous les pays qui n'ont plus de légendes  
Seront condamnés à mourir de froid.

(Patrice de la Tour du Pin).

---

la reproduction en circuit fermé, le catholicisme romain, les travaux de la terre, le folklore, le manque d'hygiène, le paysannisme annihileraient peu à peu ce peuple, dont il suffisait de ne pas se soucier pour qu'il achevât de se détruire lui-même physiologiquement, linguistiquement et intellectuellement... il n'est pas de plus sûre manière d'abolir un peuple. » Là aussi la langue a dégénéré en patois (le « joual ») et là aussi les poètes se sont portés sur la brèche. J'ignore si on leur a répliqué que leur mouvement était privé de motivations réelles...)

C'est presque toujours son passé qu'un peuple projette dans l'avenir. C'est là qu'il puise sa force, sa foi, et son éternelle jeunesse. Un peuple sans passé, c'est un homme qu'on empêcherait de rêver. Au bout, l'aliénation : la raison, ou la vie, ou les deux qui se délabrent. La langue : le miroir et la sagesse d'un peuple. Mistral disait bien : quau tèn la lenga, tèn la clau que di cadenas lo deliura (qui tient la langue tient la clé de ses chaînes).

D'où les remous qui se sont produits à chaque fois qu'il a été question d'en finir avec un état de guerre imposé depuis sept siècles aux Français du sud de la Loire. D'où tant de violence aussi. En déplaçant l'ordre sacré des choses (l'ordre sacré tout court!), on touchait à quelque chose de FONDAMENTAL dans la vie politique française. Fondamental : il n'est que de voir comment royautes, empires et républiques se sont donné la main pour maintenir ce cadre de fer qui comprimait la vie de la région et la livrait pieds et poings liés à la discrétion du pouvoir central. Il fallait coûte que coûte niveler la France, saigner la province pour asseoir Paris. Richelieu et Louis XIV ont porté à son point de perfection la machine répressive de l'Etat. Le déracinement des provinces françaises et la destruction de la vie locale avaient atteint sous ce monarque un degré incroyable. (Cf. encore Simone WEIL : *L'enracinement* où elle nous dit aussi : Presque nulle part il n'y avait de pulsation de vie, excepté à Paris ; dès la banlieue qui entourait la ville, la mort morale commençait à peser.) Ceci s'applique non seulement au « grand siècle », mais aux suivants).

La « métropolitatie » apparaît ainsi, comme en d'autres temps le péage et l'octroi, l'obstacle majeur au développement d'une France moderne. Mais, par ailleurs, cette promotion de la région ne peut s'accomplir sans déchirements et sans une rupture hardie avec l'état d'esprit et l'optique qui ont prévalu jusqu'à nos jours. Cela impose du même coup une révision de notre conception de l'histoire française et du rôle de l'Etat. C'est toute une mentalité, un fatras d'habitudes et une forme de culture à jeter par-dessus bord. On comprend que certains reculent effrayés. Ce ne sont plus seulement les anthologies de poésie ou de littérature qu'il faut refondre, ce sont les manuels d'histoire et de géographie, l'économie politique et toutes les histoires de l'art où la manie d'annexion rétroactive des spécialistes baptise « art français » la Pietà d'Avignon ou les fresques de Fenollar en Catalogne.

Ballottée entre la linguistique, la psychanalyse et la philosophie, la critique moderne cherche une méthode tenant compte de l'évolution de la pensée scientifique de notre temps. Le peut-elle valablement sans avoir au préalable récupéré l'intégrité des littératures françaises, de Pey de Garros à Jasmin, de Mistral à Sully-André Peyre (8) ? Et le peut-elle sans se tourner aussi vers ces disciplines qui s'appellent philologie romane, ethnologie et sociologie des religions (pour

---

(8) A propos de S.-A. Peyre, qui fut l'ennemi juré de bon nombre d'occitanistes, signalons l'article qui lui est consacré par Robert Lafont dans *Lètras d'òc* d'avril-mai-juin 1966, où celui-ci s'efforce de dégager l'apport de Peyre dans la poésie occitane d'aujourd'hui. Signalons encore à propos de Jasmin, qui connut une popularité extraordinaire au siècle dernier dans le peuple et l'aristocratie, le « Jasmin vivant » de Charles Pujos paru chez Couderc à Nérac (1965).

démêler, par exemple, l'influence cathare chez certains troubadours, ou les traces de manichéisme dans Barlaam et Josaphat)? La question reste posée. Il serait en tout cas intéressant d'y revenir.

..

Cet article n'aurait aucun sens s'il ne débouchait sur un appel à la lecture des poètes d'expression occitane. Car il existe, en dehors des revues occitanes où il est possible de trouver des poèmes en oc (9), un certain nombre d'éditeurs publiant des poètes contemporains : l'Institut d'Etudes Occitanes (qui imprime la majeure partie des poètes occitans contemporains), le Mouvement de la Jeunesse Occitane, l'Ecole Gaston Fébus, le Groupement d'Etudes Provençales... et toute la variété du « compte d'auteur » bien connu des jeunes poètes français, d'oc ou non. Vouloir faire une recension des plaquettes publiées ces temps derniers serait trop fastidieux ; cela aurait, au moins, l'avantage de montrer la quantité respectable d'ouvrages poétiques imprimés en langue d'oc, aussi bien en France qu'à l'étranger (10). Je n'ai pas, d'autre part, la prétention de lire tout ce qui s'écrit dans cette langue, en dépit de la meilleure des volontés et force m'est de constater que toute la poésie occitane n'aboutit pas, malheureusement, sur ma table. Ceci dit, je m'étais proposé si la place et le comité de rédaction m'en laissait le loisir, d'indiquer quelques titres de plaquettes méritant, à mon humble avis, quelque attention. C'est un choix arbitraire, doublement arbitraire même, puisqu'un certain nombre d'ouvrages m'ont probablement échappé.

J'ai donc prélevé, dans la plus récente production, trois recueils intitulés respectivement : CHAUSIDA (Choix) de Jôrgi Reboul, I A PAS D'ENDRECH (Il n'y a pas de lieu) de Joan-Loïs Guin et PAROULAS MAUVOLIENTAS (Paroles malveillantes) de Suberrôcas. Rien de plus dissemblable, au demeurant, que la poésie de ces trois hommes. Reboul, Marseillais venu à la parole d'oc en 1932, militant occitaniste de longue date, est un homme qui s'est jeté dans la mêlée pour défendre tout à la fois une civilisation et une langue (ce qui lui valut, il y a 30 ans, d'être déferé en compagnie de Paul Ricard au tribunal de Sant-Maximin pour propagande fédéraliste). Animateur du centre culturel marseillais « LO CALEN » il a voulu retremper la littérature occitane aux sources populaires, suivant en cela l'exemple de son maître spirituel Gêlu et de l'école réaliste marseillaise depuis cent ans. Il est l'un de ceux qui ont, entre les deux guerres, définitivement sorti la poésie d'oc des *thèmes mistraliens dégradés en thèmes félibréens*, selon le mot de Camproux. Comme la plupart des poètes occitans, il a peu publié (voir au sujet du « grand silence blanc » des poètes d'oc l'article de

---

(9) Entre autres : Letras d'òc, Vlure, Lemouzi, Actualitat Occitana...

(10) Parmi bien d'autres choses parues et à paraître Robert Lafont me signale : Vzdáleny slavikuv zpěv, vybor z poezie Trobadorv, anthologie des troubadours, Prague 1963, publiée par le Professeur Václav Cerny, traduction par cinq jeunes poètes tchèques. Epuisé en quelques semaines!

— A Bucarest, pour parution en 1967, une anthologie de la poésie occitane contemporaine.

— Aux éditions d'Etat japonaises vient de paraître une édition critique de la Chanson de Sainte-Foi (dont le manuscrit remonte au XI<sup>e</sup> siècle : l'un des monuments de la vieille littérature occitane).

Joan Larzac dans « Les Cahiers du sud » n° 386, article repris en partie dans VIURE du printemps 1966 sous le titre « Literatura — santat o fin dels temps ? ». CHAUSIDA constitue son troisième recueil en trente-quatre ans. Né en 1901 à Marseille, il partage sa retraite entre ses activités d'animateur du CALEN (traditions et théâtre d'oc) et la douceur de ce coin privilégié de Provence situé face à la Montagne Ste-Victoire dont il hante les cimes depuis un demi-siècle. Qu'il soit, aux côtés d'un René Char, l'un de ceux qui ont promis aux missiles de Mon-Général « des éboulements sans remède » n'a rien qui puisse surprendre.

Dans une langue dépouillée, qui se déleste sans cesse pour aller à l'essentiel, Reboul nous donne quatorze poèmes qui sont peu de choses pour notre soit ancienne, quatorze poèmes qu'on lit et qu'on relit pour tenter de trouver une raison raisonnante à leur charme et à cet équilibre qu'ils laissent en nous. Poésie du regard, a dit Andrée-Paule Lafont (11) en parlant des poètes occitans : cette assertion, il n'est pas de poème de Reboul qui la démente, même dans ce « Capitot de la mort » (Chapitre de la mort) par quoi s'achève cette plaquette et où le paysage vient proposer sa médiation fraternelle et rendre la mort plus visible, plus humaine, dépouillée de tout mystère et de toute angoisse.

On remarquera que chez Reboul le regard est celui d'un homme qui marche. « Sa phrase est gravissement » dit encore de lui M<sup>me</sup> Lafont. Car Reboul est un marcheur incorrigible, un grimpeur. Beauté et solitude, entre Arc et Huveaune, à l'intérieur de cette Provence qui n'a cessé de le hanter comme il n'a cessé de la hanter, ne se laissent apercevoir et surprendre sans participation. Des chemins de la ville aux drailles millénaires c'est toujours une même quête de l'homme et de son paysage, une même recherche où la beauté et l'amour ne cessent d'obséder le poète. D'où peut-être tous ces chemins qui traversent la poésie de Reboul. Chemins des hommes, chemins du siècle, chemins qui mènent sur l'autre versant, vers l'aventure, vers la vie sans limites.

*Mai vaici per totei dos  
lo liure camin deis enfòras*

*Ma Febre partirem devèrs l'adrech d'un lamp  
qu'es aquí coma aquò que si fau enanar*

mais voici pour tous deux  
le libre chemin des espaces

Ma Fièvre nous partirons vers le sud comme l'éclair  
car c'est là et ainsi qu'il faut s'en aller.

∴

Comparée à celle de Reboul, la poésie de Guin pourrait être définie comme une poésie de plaine où le mouvement est celui, lent, des sèves ou de la poussière sur les marais, paysages de dunes et d'attente, paysages de silence et d'immobilité.

(11) Anthologie de la poésie occitane — EFR, 1962.

Le poète est au lieu d'ont li causas se sònan (d'où l'on appelle les choses) : son regard se laisse envahir par la profusion du monde végétal ; il n'est plus qu'une mémoire, mémoire des arbres, de l'eau, du temps. On ne s'étonnera pas de trouver chez J.-L. Guin tant d'appels à l'enfance (celle du poète... ou celle du cyprès), au souvenir, et, bien sûr, tant d'espèra (d'attente).

*Aclatat dins l'espèra agermida  
demorèrè  
sus lo relarg de mi bregas  
li sègles èran pausadis*

*E puèi l'aiganha de ton espelida dins li tieras  
s'amocèt sota lo pes dau vèspre*

(Tapi dans l'attente herbeuse  
je demeurai  
sur l'espace de mes lèvres  
les siècles s'étaient arrêtés.

Et puis la rosée de ta naissance dans les rangées  
s'éteignit sous le poids du soir.)

Avec ce premier recueil J.-L. Guin s'affirme comme un poète dont il faut espérer beaucoup ; souhaitons-lui un plus vaste public que le cercle trop étroit des occitanisants et autres amateurs de littératures rares. Notre public, par exemple... (12).

∴

Avec Suberròcas (Gilbert Suberroques), nous changeons encore de registre et de dialecte. Le dialecte, c'est le gascon, le plus âpre des parlars occitans, et le plus « estranh » par sa phonétique et son lexique. Le registre, le *ton*, est celui d'une certaine véhémence qui n'est pas seulement le fait de la jeunesse. C'est une véhémence politique et c'est dire que cette poésie risque d'abord d'être appréciée ou condamnée sur ce seul critère. Ce qui serait injuste, mais aussi absurde. En vérité, la poésie de Suberròcas ne s'enferme pas toute dans le sirventès, et ce serait vouloir la réduire à trop de pauvreté que la lire sous ce seul angle. Si elle témoigne, de façon aiguë, contre l'aliénation occitane, si elle s'inscrit dans le procès en cours contre une certaine conception officielle de l'histoire française qui coïnciderait avec l'histoire du Pouvoir et de l'Etat, et se veut en ce sens démythifiante, ce serait la caricaturer que d'en faire une poésie de pamphlet et de circonstance. Les poèmes de Suberròcas parus dans la défunte revue littéraire OC ainsi que dans VIURE, comme d'ailleurs un certain nombre de textes insérés parmi ces *paroles malveillantes*, prouvent au contraire qu'il y a beaucoup plus, dans ce cri, qu'un « coup de gueule » en faveur d'une autonomie occitane réclamée sans ambage et sans effet de style. Le poète trouve que DIRE ne suffit plus : il faut gueuler. QU'EM LOS POETAS D'OCCITANIA, B AC GOLAM ! Nous sommes les poètes de l'Occitanie, et nous le gueulons ! Il est clair que tous

---

(12) I a pas d'endrech, poèmes avec traduction française en regard —  
Section du Gard de l'I.E.O., 67, rue de Barcelone, 30 - Nîmes — 6 F.

les poètes d'Occitanie ne sauraient souscrire à la pétition suberroquienne ; car il existe une infinie variété de types d'engagement occitaniste depuis la revendication timide en faveur de la « lenga nôstra » jusqu'au fameux *droit latent à l'insurrection* dont Whitman parfumait son hymne à la nationalité.

Ceci dit, il est incontestable qu'après Manciet, Xavier Ravier, et Crestian Rapin (CANTS ARBITRARIS, Prix Jaufre Rudel 1959, Bordeaux) Suberròcas nous apporte une voix nouvelle et forte dans le concert des poètes gascons d'expression occitane. Il y a d'ailleurs plus d'une similitude entre lui et Rapin : des chants arbitraires aux paroles malveillantes court en filigrane une même volonté de *libération*, fût-ce par le scandale. Cette libération est d'abord récupération d'une intégrité que l'homme d'oc a perdue en acceptant de se *déhistoriciser* ; ce contre quoi, à sa façon, se dressait Philadelphie de Gerde dont on s'est gaussé un peu trop à la légère à mon avis, aussi déplaisante et déplacée que pût être son apologie du temps des sabots. Intégrité de l'homme d'oc ayant retrouvé les chemins et les pouvoirs de sa langue. « lengua d'intimitat que-m calleva » dit X. Ravier (13) qui peut « diser tot çò que j'a diguens l'anma d'un òme, pensadas e sentiments. » (langue d'intimité qu'il me fallait... qui peut dire tout ce que contient l'âme d'un homme, pensées et sentiments).

Ce qu'explicitent, chacun à sa façon, Rapin et Suberròcas. Soit, respectivement :

*Contra la paret de la classa  
i a un image d'ausèth  
una carta de geografia  
e un papèr estampat :  
« Es dehenut parlar gascon. »  
Escòla d'aqueths que'ns an oprimits  
escòla d'una vertat ferotja  
escòla de la nòsta des.hèita  
.....*

*Ostau  
ont se fargan las cadenas  
deu nòste pòble esclau.*

(Contre le mur de la classe il y a une image d'oiseau, une carte de géographie et un papier imprimé : il est défendu de parler gascon. École de ceux qui nous ont opprimés, école d'une vérité féroce, école de notre défaite... Maison où se forgent les chaînes de notre peuple esclave.)

*per que a l'escòla digans aus dròlles que i a sèt  
despartiments en occitania :  
lemosin auvernha daufinat provença lengadòc guiana e  
gasconha  
per qu'a l'escòla aprengan a traçar los limits deu  
son país  
.....  
per que non los tarabusten pas mei tanlèu que s'esca-  
pan de diser : me'n vau pishar au lòc de... »*

(13) Paraulas entà troç de prima (I.E.O., coll. Messatges 1954).

(pour qu'à l'école ils disent aux enfants qu'il y a sept provinces en occitanie : limousin auvergne dauphiné provence languedoc guyenne et gascogne, pour qu'à l'école ils apprennent à tracer les limites de leur pays... pour qu'ils ne les rouent pas de coups dès qu'il leur échappe de dire : je m'en pisser au lieu de...)

Mais il faut conclure. Si j'ai démontré qu'il y avait une poésie occitane contemporaine et qu'il fallait la lire ; des jeunes poètes d'oc qui devraient avoir leur place ici, c'en est assez pour aujourd'hui. Le débat est ouvert...

---

Chaque mois dans

## **ACTUALITAT OCCITANA**

---

Directeur : Claude Barsotti  
6, Traverse Cas, Marseille 4<sup>e</sup>.

tout ce qu'il faut savoir sur l'actualité  
politique, économique et culturelle occitane.

- éditorial et chroniques politiques
- études économiques
- nouveautés livres et disques en langue d'oc
- chronique culturelle catalane

Le numéro : 1 F.

Abonnement France : 10 F.  
                  • Etranger : 13 F.

---

C.C.P. 1 900.03 Marseille.

---



Aboutissement d'une « campagne de réhabilitation » menée depuis quelques années par plusieurs jeunes poètes et des critiques aussi rares que perspicaces, la sortie en France et dans les pays de langue française du « Sentiment lui-même » de Pierre Morhange met fin à une trop longue période de silence et situe définitivement son auteur à sa vraie place : une des toutes premières dans le maigre peloton des poètes essentiels de ce temps.

A l'image de celle d'un Saba qui connut difficilement en Italie la consécration qu'il était en droit d'attendre, la poésie de Morhange — marquée par l'échec, la douleur, la gravité, poésie de l'inspiration et de l'instinct, fraternelle et présente — fut le plus souvent en marge des mouvements poétiques de son temps et cette singularité, dont on aurait pu attendre qu'elle attirât l'attention sur son auteur et qu'elle le consacraît, le rejeta dans un purgatoire littéraire scandaleux certes mais pourtant prévisible.

Opposée en effet aux éclairs, à la quincaillerie prodigieuse, vibrante et magique des surréalistes, différente de la poésie souvent laborieuse née de la résistance française, éloignée — mais faut-il même l'écrire — des gadgets formalistes contemporains, l'œuvre de Morhange a souffert et finalement été victime de ses immenses qualités, de son humble (mais savante) mélodie, de ses racines les plus profondes comme de sa spontanéité, de sa vérité sans fard et d'une tendresse bien inhabituelle dans le monde des lettres françaises.

Pas de chant, peu de chant plutôt dans cette poésie heurtée, brisée, parfois déroutante, à la mélodie aigre-douce et comme désaccordée. Pas d'enflure ni de haussement de ton, simplement le constat d'une douleur pratiquement originelle exacerbée par les affrontements quotidiens, la guerre, le bonheur menacé, la maladie, l'angoisse. Pas d'hermétisme non plus dans ce témoignage loyal sur la condition humaine, rien de sentencieux, simplement, enrobée d'un brin d'archaïsme, la vérité cruelle.

Ainsi, aux amateurs de Bel Canto, aux trop savants, aux trop malins faiseurs, Morhange oppose sa voix unique et l'on conçoit que, paresse aidant, trop de critiques se soient détournés d'une œuvre difficilement étiquetable mais proche d'un « ton » pourtant familier dans l'histoire de notre poésie.

D'évidence, Morhange, qui n'oublie pas ce qu'il doit à Rimbaud — « Les Gars ! des temples ! » — se place dans une famille spirituelle qu'un Verlaine, un Nouveau, un Corbière, et un Jules Laforgue, plus près de nous Max Jacob illustrèrent, tous membres d'une famille quelque peu visionnaire qui connut une consécration difficile dans un pays où la poésie se doit de répondre à des critères dans lesquels l'emphase et le lyrisme, la fabrication adroite, subtile mais finalement vaine se côtoient.

---

1. Précédé d'une étude de Valentin Nikiprowetzky. Collection « P.J.O. - Poche », P.J. Oswald, Editeur.

Comme ses prédécesseurs donc Morhange a souffert du quiproquo tragique qui marque fondamentalement notre poésie même si son acuité varie selon les époques.

Aux lecteurs avides de poésie, la plupart des poètes français ont offert depuis des lustres une dissertation adroite sur la poésie, à la place de sentiments et d'émotions des comptes rendus de sentiments et d'émotions, à la place du témoignage et du cri, un chant hautain, baroque, souvent magistral mais qui délaie au lieu de resserrer, enrobe et dilue au lieu de concentrer. L'art de Morhange c'est aussi, à cet égard, d'allier la plus scintillante beauté formelle à l'authenticité du témoignage, un « vibrato » interne quasiment unique à son irremplaçable voix d'homme.

On réduit parfois certains écrivains aux seuls mérites du style. D'autres à ceux d'une pensée cohérente. D'autres encore — que sais-je — à leur connaissance de l'irrationnel, des phantasmes, de la magie ou du quotidien absolu. On peut voir aussi, avec certes quelque bonne volonté, un partage, une ligne de démarcation dans l'histoire littéraire française qui feraient qu'à Zola, Balzac, Sartre et Voltaire, à Flaubert, répondraient Barbey d'Aureville et Breton, Gracq et Gérard de Nerval, peut-être Vailland, je crois que Morhange, parce qu'il est un écrivain de la vie intérieure la plus complète, est un des rares à bouleverser ces échafaudages et à offrir une œuvre qui réponde — pratiquement — à toutes les interrogations de l'homme (la vie, la mort), à tous ses problèmes : l'amitié, l'amour, la haine et la douleur, à toutes ses faiblesses, à toutes ses folies, sans sectarisme politique ni pointe mystique.

Poète matérialiste, Morhange n'ignore pourtant pas « cette chiennerie » (2) ; l'âme. Non pour se donner bonne conscience sous le regard complaisant de quelque dieu et prendre ses distances vis-à-vis d'une condition humaine à la précarité maintes fois dénoncée, mais parce qu'habité par le sentiment du scandale de la mort, la misère et le malheur, il sait aussi, d'instinct et de tradition que se côtoient là l'ineffable et l'indicible.

Par instinct car les qualités de Morhange sont liées à la prémonition.

Par tradition car il y a du Gogol et du Heine, du Kafka surtout chez l'auteur de « La vie est unique ».

Ainsi, selon la belle formule de Mounin cette poésie *n'est pas épuisable* et il serait vain je crois de tenter de la définir une fois pour toutes, fût-ce sous le vocable de « pessimiste ».

Lu sérieusement, « Le sentiment lui-même » fait litière, du moins atténue cette réputation de pessimisme qui entoure l'œuvre de Morhange. Certes « La vie est unique » fondamentalement, l'était. Mais « La robe » ? Mais « Autocritique » ? Et même « Le blessé » qui montre clairement les causes d'un désespoir qui n'a rien d'abstrait. Homme de toutes les inquiétudes, Morhange est aussi le poète de tous les pauvres bonheur quotidiens. Vraiment désespéré, il se tairait. Déchiré, sans cesse malade d'autrui, inquiet, sensibilisé à l'extrême à l'horreur

---

(2) Sartre.

du monde, il témoigne encore et c'est à ce seul prix que sa voix parvient jusqu'à nous qui l'écoutons et l'aimons.

Si chaque génération écrit sans se lasser son « Education sentimentale », chacune aussi vénère, écoute, consulte un, deux, quelques rares écrivains en qui elle se reconnaît et qui joignent à leurs prestiges littéraires une personnalité sans faille et exaltante d'initiateur.

Ce n'est pas un hasard si la sensibilité d'une grande partie de notre génération et celle de Morhange ont rejoint des points d'impact similaires. Au nazisme, à l'étoile jaune, répondirent la guerre d'Algérie, les ratonnades, à la douleur d'être homme en 1933 (3), celle de l'être aujourd'hui. Avec Sartre et Nizan, Morhange enseigna à sa façon que vingt ans n'était pas le plus bel âge de la vie. Ni trente.

Il me plaît enfin, devant le spectacle ubuesque fourni par tant de nos littérateurs, maîtres en compromissions, en ronds de jambes, perpétuellement grimés pour le spectacle que dès le matin ces cabotins se donnent, de savoir Morhange solitaire, en retrait, mais détenteur comme Gracq, comme Becker, d'une vérité qu'aucun cocktail parisien, aucune foire littéraire, aucune exhibition ne permettra jamais d'acquiescer. Celle, inaliénable, née du « sentiment lui-même ».

---

(3) La bande entourant, cette année-là, la première édition de « La vie est unique » portait, avec quelque emphase : « L'horreur de vivre en monde capitaliste ».

---

## Si cette revue vous paraît utile :

- faites-la connaître autour de vous.
  - communiquez-nous des adresses de lecteurs éventuels : nous leur enverrons un spécimen.
  - faites-nous part de vos suggestions, adressez-nous vos critiques.
-

*Je désespère de parler assez bien de ce livre que j'aime. Je voudrais du moins trouver la formule pour signaler qu'ici il y a du nouveau, du brûlant, qu'il faut absolument faire halte.*

« Ayant perdu (dit l'enterreur) trente millions de membres de ma famille des suites d'une méchante piqure d'insecte, je me mis en devoir de leur assurer une sépulture honorable en un lieu qui rendit aisés le dépôt de gerbes et les commémorations. »

*Voici donc l'argument, ou, comme dit l'enterreur, le « projet » kafkaïen qui sous-tend ce long poème. Enterrer, ou plutôt DETERRER ce qu'« ils », la société, tolèrent et laissent pourrir pêle-mêle, à savoir toutes les manifestations de l'injustice fondamentale qui condamne les uns aux dépens des autres, en raison inverse, peut-être bien, de leur véritable valeur humaine.*

*Les souvenirs de la guerre, de la déportation, des ghettos, forment la trame de ce poème de l'injustice. Mais ce serait le dénaturer que de ne pas y voir d'abord le symbole de « la condition humaine », l'illustration, en tout cas, de l'aliénation de l'homme soumis à des forces insurmontées — forces extérieures d'une société injuste, forces intimes, presque inconnues, encore incontrôlables — qui, conjuguées, le détournent de son accomplissement :*

« Il y a une fêlure et l'homme est incomplet. Il lui manque la bonté ou il lui manque l'aisance, il lui manque le courage ou il lui manque la santé, il est incomplet, claudicant, borgne, diminué, en souffrance... »

∴

*A la quête d'un terrain pour ses morts, l'enterreur va donc soulever sur son passage toutes les questions tragiques, toutes les questions gênantes que le poète pose à soi-même et aux autres : concrètement, le bilan d'une société s'établit sous nos yeux, bilan de confusion, de laideur, de bêtise, d'injustice. Bilan d'apocalypse, qui pourrait se résumer ainsi :*

« Votre niaiserie m'écoeure, je voudrais à mon tour élever un monument à votre laideur, un Sacré-Cœur renversé, un gobelet de dérision, une grosse garnelle ouverte vers le ciel, où, pêle-mêle, d'un geste de ma baguette magique, je jetterais vos garden-parties, vos allées de gravier, vos lignes de démarcation... »

---

1. Collection « P.J.O. - Poche », P.J. Oswald, Editeur.

*Marmite diabolique : car « L'enterreur » est le poème, aussi, d'un exorcisme.*



*Cette sévérité, cette désolation, ne sont pas nouvelles dans la poésie d'Oliven Sten. Mais, dans « L'enterreur », un pas décisif est fait, qui tire le poème dans l'univers du désespoir total, (désespoir qui, d'autre part, pourra avoir une vertu tonique, mais c'est là une autre question). Ce changement de signe, donc, est marqué par l'apparition, et presque la dominance, dans ce poème, d'un ton nouveau, je dirais « d'une technique nouvelle » si le mot de technique pouvait s'appliquer à un accent de la voix humaine portée à ce degré de passion. Au-dessus du tragique, il y a encore une voix avant le silence, une voix qui brusquement quitte le registre du cœur impuissant pour dénoncer le déséquilibre des forces en présence, le règne de la dérision et de l'absurde :*

*« O Cœur ! c'est ton message qu'il faut transmettre.  
Ami, entends-tu le chant, dans la nuit silencieuse, le chant  
et les pas de l'enterreur ?*

*Et leur blabla et leur cuisine et leurs dadas et leur bobine  
et leur tapis et leur ciré et leur lessive et leur vaisselle... »*



*Ici, au point où le grand lyrisme d'Oliven Sten se trouve renversé dans l'humour et le persiflage, il faut bien se poser la question : que s'est-il passé depuis « Le sentiment latéral » (2) ?*

*Il y avait, dans « Le sentiment latéral », parallèlement à l'intuition « du malfondé de l'espérance », une espérance certaine, un contre-poids au désespoir : il y avait le souci positif d'un monde à la naissance duquel il fallait participer, il y avait encore DEUX sociétés face à face : l'une mortelle ; l'autre, celle dont rêvait « le voyageur plein d'espoir avide de bonté » dans « Une pensée pour Rosa Luxembourg », certainement vivable.*

*Or, s'il est évident que l'enterreur est le parent des personnages de Kafka, il n'est pas moins évident qu'il est le frère des héros de « Fahrenheit » et d'« Alphaville », ces deux hymnes (d'ailleurs discutables) à la vigilance poétique face à l'équivoque du progrès. Ce rapprochement éclaire la nature du tragique nouveau de « L'Enterreur », et met en évidence sa leçon : car ici le monde a trouvé une sorte d'unité, mais une unité monstrueuse, basée sur le règne incontestable de l'injustice et de l'inhumanité, une unité au sein de laquelle l'homme n'a plus aucun recours :*

*« Ecrire à Dieu ? au Père Noël ? aux milliardaires philanthropes ? où poster la lettre ? quel timbre mettre ? »*

---

(2) Voir : « Le sentiment latéral », précédé de « Les andabates », avec l'à propos de Pierre Morhange, collection « L'aube dissout les monstres », P.J. Oswald, Editeur.

Usé, solitaire, et quelque peu anachronique, un vieux Narcisse nous a livré, il y a quelques mois, les pages attristantes de son *Journal*.

A l'image de ses premiers *Carnets* et de son œuvre, il y parle de soi et ses récents triomphes qui ne firent trembler, il est vrai, que les colonnes du *Figaro Littéraire*.

Académicien comme Duhamel, Mauriac et Jules Romains qui tous, un temps, passèrent avec plus ou moins de succès pour des poètes (la poésie apparaissant plus, me semble-t-il, pour le second dans le *Mystère Frontenac* que dans les *Mains jointes*, le « souci des choses sociales » du dernier dépassant rarement le prosaïsme) celui-là le fut vraiment il y a environ trente ans et son œuvre poétique, pourtant ridée, mérite d'être redécouverte, comprise, appréciée des nouvelles générations.

Je parle sans provocation aucune d'Henry de Montherlant.

#### UN CERTAIN AIR DU TEMPS.

1<sup>er</sup> mars 1934. Traversée des témoignages de Drieu la Rochelle, Georges Altman, Pierre Abraham et Julien Benda, la *N.R.F.* vit à l'heure des événements de février. Rêveur, Drieu y revoit communistes et « patriotes » mêlant l'*Internationale* et la *Marseillaise* partir à l'assaut des flics, « j'aurais voulu que cet instant durât toujours » écrit l'auteur de « Mesure de l'Allemagne » tandis que, il faut bien que littérature se fasse, Alain poursuit, inébranlable, ses « Propos ».

Une voix, celle de Raymond Schwab, y salue un auteur, « un ton, dès son début remarquablement sûr et fidèle à soi-même, et qui, en français, n'avait pas encore si persuasivement résonné ». Il ne s'agit pas — encore — de Montherlant mais de Patrice de la Tour du Pin qui vient de publier l'admirable « Quête de Joie ».

La voix du poète Montherlant, elle, s'élève et éclate à travers douze poèmes — inégaux — qui, dans la réussite, atteignent le niveau de ces deux « Poèmes sans titre » :

*Toi avec ta douceur confuse, et moi engourdi par ma force,  
nous avons dormi côte à côte comme deux serpents sous la même*  
[écorce ;

*mon âme a dormi avec toi et t'a aimée sans un mot.  
Toi, si petite, toi, l'amie de toutes les choses petites de la terre,  
et moi qui, si j'étais monté dans la plus haute des plus hautes sphères,  
m'y sentirais encore captif et voudrais monter plus haut,  
nous avons été mêlés comme la rive et la rivière,  
nous avons été mêlés comme le cygne et l'eau.  
Et maintenant, d'autres que moi pourront boire à cette tête chère,  
D'autres hommes feront, tels les vents constellés,*

leurs souffles sur ton corps dormant comme sur une campagne  
[tranquille.  
D'autres hommes entrèrent en toi, avec leurs faces de damnés :  
Je te garderai dans mes bras, et tu y seras éternellement immobile.

---

La douceur de sa poitrine, son cou noir, ses bras purs. Tout ce qu'il y  
[a de nocturne dans son corps et dans son obscurité éclairée.  
Le repos du Dieu créateur dans le creux de son jarret replié.  
Son grain de beauté qui a nom, comme une étoile.  
Les feuilles portées en ceinture, sur la peau, pour se faire froid.  
Le duvet dans le creux de ses reins et sur ses avant-bras.  
Sa vie s'est posée sur moi, comme un oiseau sur une branche. Et depuis  
[je frissonne.  
Sa jambe pensive, pareille à une personne.  
Ses pieds larges et prenants, habiles à toutes les caresses.  
Ses genoux lustrés comme d'un vernis.

Dieu a baisé ma main quand j'ai eu fini d'écrire ceci.

Cette poésie qu'on vient de lire, que j'aime, et dont j'ai voulu simplement rappeler l'existence, il serait inexact et incomplet d'en dire seulement qu'elle est encore contemporaine et sensible, trente ans après, aux lecteurs d'aujourd'hui grâce à ses thèmes, son souci inouï et inhabituel de la vérité, la hardiesse de ses images nées du quotidien.

La sucrerie, la mièvrerie, le « géraldysme » n'en sont pas absents et viennent à point nous rappeler que si les années 1933-1934 virent naître « Sueur de sang » (Pierre Jean Jouve), « Les amis inconnus » (Supervielle), « De derrière les fagots » (Benjamin Péret), et « La vie est unique » (Morhange), un certain « modern-style » y fleurissait, Morand, René Boylesve et Jean-Louis Vaudoyer en fixant les normes.

Première certitude donc, la poésie de Montherlant était neuve et virile en face de l'affadissement bourgeois du temps. « En lui, écrit Pierre-Henri Simon (1), plaisait quelque chose de carré et de robuste, une image de santé brutale et d'intelligence tournée vers l'acte, qui nous reposait et nous vivifiait, en ces années où les surréalistes faisaient de l'hypnotisme et de l'hystérie, où Corydon entraînait un cortège de malingres génies aux épaules trop étroites et aux mouchoirs trop soyeux ».

Que cette citation n'effraie pas les dénonciateurs vigilants de toute thématique pro-faciste que « l'image de santé brutale » et « l'intelligence tournée vers l'acte » généraient. Nous savons à quel point nous en tenons avec l'auteur des « Célibataires » qui a pourtant écrit avec *Encore un instant de bonheur*, et fût-ce contre les surréalistes, un des livres les plus vivants et parfois, c'est vrai, les plus tragiquement maniérés que je connaisse, mais un livre aussi dans lequel s'impose une certaine

---

(1) Procès du Héros.

vision du monde et de l'homme, passée la déification formelle du corps, de l'action, de la recherche absolutiste d'un bonheur qui se gagnerait à n'importe quel prix (2), un livre dans lequel le lyrisme formel n'écrase pas la vérité profonde des sentiments.

## UNE SENSIBILITE CONTEMPORAINE.

A tous ceux qui cherchent avec raison dans la poésie le reflet, le plus souvent tragique, de notre condition, il va donc sembler étrange, voire provocateur, que je puisse proposer ce livre d'un auteur qui a assez montré le peu de cas qu'il se faisait de ses semblables.

Pourtant, et ce n'est pas là le moindre de ces paradoxes dont la littérature est coutumière, ces poèmes d'un homme profondément réactionnaire donnent une image finalement chaleureuse de la vie et d'autrui, confirmant ce qui n'est pas encore toujours assez présent à l'esprit de certains, que l'œuvre littéraire ne peut se juger à partir des mêmes critères et selon les mêmes concepts que la politique, de la façon qu'un écrivain, militant de gauche, ne crée pas nécessairement et comme par osmose, une œuvre répondant aux soucis de sa pensée politique.

Ayant déjà évoqué les limites de cette poésie, son maniérisme pompier et fade qui la date, je voudrais insister sur ce qui me paraît essentiel, cette franchise sensuelle qui ne doit rien à personne, la perception inouïe de sensations fugaces dont bien peu de poètes surent se faire l'écho et qui toutes, me semblent écrites pour les lecteurs de maintenant.

Pour en rester aux poètes que j'aime, il y a du Becker mais sans pessimisme, dans cette œuvre qui « nomme », une franchise forte et drue, une connaissance des rapports du couple qui nous bouleverse et qu'en son temps « L'ordinaire Amour » de Gabriel Cousin sut retrouver.

A cet égard, les « Poèmes d'inspiration française » contiennent un certain nombre de notations, d'images éclatantes et trop rarement écrites, dont on aimerait trouver plus souvent l'équivalence chez nos contemporains. Cette « Maison menacée » par exemple que, directeur de revue, je n'aurais eu de cesse d'imposer, dont j'aimerais tant retrouver la vérité, l'audace tranquille, la beauté, dans ce qui s'écrit actuellement.

### LA MAISON MENACEE

*Qu'elle vienne, qu'elle vienne, cette bien-aimée, dans la maison menacée,  
où le revolver a tapé, où le sang de l'homme a giclé.  
Mes yeux, comme ceux des chevaux, regardent encore sur les côtés.*

---

(2) Ce qui conduisait déjà son auteur à écrire, dans « La Petite Infante de Castille » ces phrases annonciatrices d'un état d'esprit « collabo » : Il n'y a qu'un but qui est d'être heureux. Noblement ou pas noblement. Avec ou sans l'admiration des hommes. Avec ou sans l'assentiment des hommes.



*Mes yeux brillent comme brillent les choses qui brillent pour la der-  
[nière fois.  
Asseyez-vous, bien-aimée, en bas, dans la salle à manger,  
que je tiens entre mes doigts le lacet de votre soulier.  
Que je glisse un doigt entre votre soulier et votre bas et le tiens là.  
La bien-aimée est cela auprès de quoi l'on ne meurt pas.  
Et si l'on y meurt, qu'on y meure, puisque c'est à son côté.  
Qu'on y meure, avec les grands yeux fixes de sa joie.*

Voilà, je crois, une voix qui valait la peine d'être entendue, mieux, qui pourrait être un exemple pour beaucoup de poètes qui se refusent encore à aborder les thèmes contenus dans la vie quotidienne la plus proche.

Puisqu'on s'est plaint, ici, d'une certaine timidité qui paralysait notre génération, je crois que ces poèmes pourraient être compris comme une leçon, finalement fraternelle, venant d'un homme qui a su, durant quelques années, apercevoir ce qu'était la poésie authentique :

.....

*Mâche ton mors, Péri ; l'amble sera ta nourriture.  
Toi, tu veux un bon cavalier, une bonne selle et une bonne pâture.  
Elle, elle veut une ceinture d'argent. Moi, je veux ce qu'elle a sous sa  
[ceinture,  
la fille au ventre plat et au tatouage indigo,  
vermeille dans le creux de son corps comme toi vermeille dans tes  
[naseaux,  
celle qui saigne comme dans sa prise saigne la gueule du lévrier  
Tes pas autour de sa tente avaient tracé des sentiers  
J'ai levé les yeux. Hélas, l'horizon était vide comme son cœur  
J'ai baissé mes paupières ; mes yeux se sont remplis de pleurs.  
J'ai passé ma colère sur ma chevale, que j'ai blessée.*

Je n'insisterai pas sur le portrait moral et littéraire d'un homme dont Pierre-Henri Simon, Georges Mounin et Simone de Beauvoir notamment ont fixé définitivement les bassesses, la fatuité, voire l'ignominie.

Il m'a semblé pourtant qu'il était utile d'éclairer — fût-ce brièvement — une poésie méconnue, chaleureuse je l'ai dit, qui eut toujours le mérite de ne pas expurger l'homme de ses passions.

le "knack" !  
mais comment l'avoir ?

franck venaille

*Prenez Michaux. Ajoutez René Char. Saupoudrez de Guy Bellay. Mélangez. Si la chance est avec vous vous obtiendrez un prosateur honnête, sans génie certes, talentueux peut-être. En tout cas nullement essentiel : un habile fabricant d'objets dont chaque élément porte encore en évidence le sigle des trois fournisseurs. Un sous-produit donc.*

*Prenez le don. Ajoutez la fantaisie et son frère aîné l'humour noir. Saupoudrez de phantasmes, d'allégories, d'onirisme (beaucoup d'onirisme). Un brin de fantastique. Un soupçon de réalisme. De l'érotisme évidemment. Du don encore. Mélangez. Mélangez toujours. La silhouette se précise. Ajoutez-y seulement maintenant de vagues et très lointaines réminiscences de Char, de Michaux, de Guy Bellay. J'ai bien dit vagues et lointaines. Un air de famille pratiquement imperceptible. Un lointain cousinage. Vous y êtes. Non il y manque le « knack », cet indéfinissable ton qui est la marque des écrivains de race. Dans ce cas précis ajoutez-le. Vous obtenez Pierre Della Faille, jeune poète dynamiteur proche de la soixantaine qui vient de faire exploser sa dernière charge Le Grand Alleluia dans la collection La Fenêtre Ardente de l'artificier Gaston Puel, Veilhes, Lavour, Tarn.*

*Le « knack ». Tout est affaire de « knack » chez Pierre Della Faille qui nous raconte ici un certain nombre d'histoires déplaisantes, saugrenues, bizarres, inquiétantes, envoûtantes, elliptiques, hermétiques souvent, ésotériques parfois, cocasses, tragiques, dérisoires, avec pour toile de fond BELLE et ses appâts, la Bombe et ses cadavres. Nos, vos, leurs cadavres. Réjouissons-nous maintenant car tout sera moins drôle... plus tard.*

*Et Della Faille, lui, nous parle d'aujourd'hui. Il y a mille et une façons de parler d'aujourd'hui. En gémissant, en se moquant, en se révoltant, des larmes dans la voix et la main sur le cœur.*

*« Nous sommes quelques-uns à penser » dit la belle âme, « les masses n'accepteront pas » dit l'autre. Et Della Faille, ce sacré vieil anar de Pierre Della Faille choisit alors ce moment pour parler des oiseaux, des ânes, des filles, des « voyous d'équinoxe ». Quel scandale ! Quel mépris d'autrui ! Quel abandon des sacro-saints principes ! Non. Non. Lisez ce livre envoûtant qui dénonce, qui prévient, qui témoigne et qui tombe, sans crier gare, dans l'évanescence production nationale.*

*Pierre Della Faille ou le « knack ». Eh oui bonnes gens, mais comment l'avoir ?*

---

Notre amie Denise Miège vient d'obtenir  
le "Prix François Villon" 1967.

---

J'ai eu l'heureuse idée d'emporter sur l'île d'Yeu les derniers livres de Jean Pérol : « Le Point Vélique » (1) et « D'un pays lointain » (2). Ce qui me permet pour la première fois de rêver de sa poésie, dans cette île au ciel doux et mouvant, peuplée de cerisier en fleurs, de pins maritimes, de narcisses et de capillaires. Car, mécréant que je suis, je n'avais jamais pris le temps de le lire. Certes, tout le monde sait très bien qu'il est un des meilleurs poètes de sa génération, mais j'ai la possibilité, pour la première fois, de ne pas me fier aux causes entendues, et de sucer chaque texte ainsi qu'un bonbon — comme disait Cendrars à la fin de sa vie.

A lire ces poèmes, une sensation domine, celle d'une poésie lisse. où la violence paraît contenue, où le sens aigu de l'image ne s'affiche pas — prises dans le discours elles ne paraissent qu'à la seconde lecture — où l'audace même ne se montre jamais comme à la parade... Il y a des textes qui me contrediront. C'est ceux que j'aime le moins, comme « Le voyage », où l'expression tend à la forfanterie. Les textes que je préfère, ceux de « La Démence et les Mouches », ceux du « Cœur des Heures », sont fermés sur eux-mêmes, l'émotion tremble et s'y dissimule, un peu comme chez Reverdy, mais avec plus de sang, plus de feu, avec des violences et une sorte de colère froide qui se laisse deviner.

Je ne doute pas que Jean Pérol soit averti des techniques du Nô. Dans les poèmes en prose de « D'un pays lointain », il nous montre des paysages où la modernité entre de plain-pied, avec ses néons et ses goudrons, avec des personnages dont les actes ne sont visibles qu'à travers des paraboles nouvelles, des personnages nus sous le masque. Ainsi cette poésie ressemble à un visage lisse, derrière lequel un homme flambe de tous ses feux intérieurs, de toutes ses colères, ses désirs et ses passions...

---

1. Ed. Guy Chambelland.

2. P.E.N. Club du Japon, U.N.E.S.C.O.

---

**Le "PRIX RENÉ LAPORTE" 1967 a été décerné par un jury présidé par Jean Cassou et comprenant André Beucler, Claude Roy, René Bertelé, Henri Sauguet, Georges Ribemont-Dessaignes, Georges Neveux et Claude-André Puget au livre de Pierre Morhange : LE SENTIMENT LUI-MÊME.**

---

## notes et informations :

● **Les Cahiers du Jazz** (8, rue Marbeuf, Paris 8<sup>e</sup>) publient dans leurs numéros 10 et 11 une intéressante étude de Paul-Louis Rossi sur les rapports entre le jazz et la poésie. Etablissant l'historicité, les correspondances entre ces deux arts, Rossi aborde le domaine du jazz et du surréalisme, du jazz et de la poésie américaine, des identités entre certaines œuvres de poètes et de musiciens. Nous relèverons les parallèles ainsi soulignés entre John Coltrane et Antonin Artaud, Charlie Parker et Mallarmé, les études précises et souvent convaincantes sur Tzara, Artaud et Césaire dans l'œuvre desquels Rossi met à jour « certaines correspondances, certaines affinités profondes » avec le jazz.

L'influence de cette musique sur la littérature étant très justement soulignée, l'auteur, après avoir salué l'œuvre de Robert Goffin dont les poèmes illustrent la vie des « héros de l'histoire du jazz » avance une thèse selon laquelle les poètes ne devraient pas se contenter de retenir la « part d'exotisme » existant « dans le monde du jazz », mais chercher à en rendre la « pulsation profonde », opposant à la poésie exprimant le climat et l'ambiance extérieure de cette musique, celle visant à la reconstitution poétique d'une certaine essence musicale, de sa pulsation intérieure la plus profonde, opinion discutable dans la mesure où elle tend à ne faire du poème qu'un matériau rythmique. Cette critique faite, je ne peux que conseiller la lecture de cet essai qui ouvre la porte à ce que Rossi nomme justement « un mariage d'amour entre la poésie et la musique ».

● **Chemlin** (Michel Flayeux, Parc Saint-Maur, B 4, avenue Général-Gouraud, Toulon). Dernière née des revues uniquement consacrées à la poésie. Donne à lire, « n'engage aucune polémique, ne s'essaie dans aucun manifeste ». On le regrettera parfois car si une esthétique se dégage des quatre numéros parus, il sera bientôt nécessaire de l'affirmer par des notes critiques et autres prises de position. Dans l'immédiat l'essentiel est d'y lire de bons textes de Michel Flayeux, Marcel Migozzi, André Portal et Pierre Tilman. Deux « invités » dans les numéros 3 et 4 : G.L. Godeau souvent au mieux de sa forme et Andrée Barret. Revue attachante, marquée par un souci apparent de « coller » à la réalité contemporaine dont elle souligne, magnifie ou dénonce les mythes.

● **Le Pont de l'Épée** (Guy Chambelland, La Bastide de Goudargues, Gard). Avec une périodicité sensiblement identique à la nôtre, publie, depuis bientôt dix ans, poèmes, critiques, lettres ouvertes. Aucun numéro n'est indifférent. A révélé notamment Yves Martin et François Bourgeat et possède un « fonds d'auteurs » particulièrement riche.

27-28 : Ilarie Voronca, compte rendu du procès Brodsky et Gaston Puel notamment, journal critique (Marcelin Pleynet, crétin ou faiseur ?).

29 : Alain Borne et cinq autres poètes dont Jean Pérol. Je regretterai, avec Paul Vincensini que Chambelland n'ait pas retenu dans son anthologie de Borne des textes de « Poèmes à Lislei » qui contient, pour moi, le meilleur de ce poète.

30 : Jeune Poésie IV. Onze poètes qui font suite aux 62 publiés dans trois autres numéros anthologiques. François Bourgeat excellent. Dans les chroniques : Un ignoble, J.P. Rosnay.

31 : Spécial Yves Martin : le don.

32 : Sept poètes dont Jean-Yves Quenouille une révélation.

● **Olseaux Mohlcans** (Daniel Biga, 44, boulevard Saint-Roch, Nice). 23 poèmes ronéotés par l'auteur qui attendent « d'être lus, critiqués, publiés ». Un ton général assez inégal dû probablement au j'menfoutisme de Biga, mais de la violence, une voix personnelle. A surveiller de près.

● **Promesse** (J.C. Valin, Lamerac, Barbezieux) n° 16 : l'Arbre Essentiel.

● **N.R.F.** : août 1966 « Dix jeunes poètes » dont Guy Bellay.

● Création d'Actuels (Henri Poncet, Beyriat par Genissiat, Ain) qui s'attache à « découvrir de nouveaux auteurs, comme à remettre en faveur certains écrivains du passé injustement oubliés ». Tirage strictement limité à 732 exemplaires. Présentation soignée et adroite. Le n° 1 présente Thérèse Plantier, Jean-Noël Vuarnet, Henri Poncet, Alain de Gange, Hélène Fecteau, Jean Pérol et Alain Mauris, le n° 2 est un hommage à Gérard Neveu.

● Cause à effets : disparition de La Corde.

● Liberté (1130 est, rue de la Gauchetière, Montréal, Canada) consacre son numéro 46 à la chanson dont il faudra bien un jour — en France — souligner mérites et limites. Textes de Canadiens et de Seghers, Rousselot et Bérinmont. A noter une « physiologie de la chanson », des études sur la chanson américaine et québécoise, des chroniques sur Claude Léveillée et Gilles Vigneault que nous connaissons bien, quelques propos anecdotiques. Rend en passant un juste hommage à Claude Nougaro qui mériterait pourtant à lui seul d'être l'objet d'une étude tant il a fait éclater les moules (musicaux et paroliers) du genre. Nous y reviendrons. Sur le même sujet (la chanson) voir l'article fondamental de Paul Morelle (n° de mai 1965 de Démocratie Nouvelle, 8, cité d'Hauteville, Paris 10<sup>e</sup>) : la chanson subie.

● Disparition d'Identités ?

● Poésie Vivante (11, rue Hoffman, Genève). N° 19, 20 et 21. Afrique Mère des Arts, à l'occasion du Festival mondial des Arts Nègres de Dakar, Ondra Lysohorsky poète tchèque, Verkæren, Poésie chinoise.

● Entre Chiens et Lune — Serge Roux (Promesse).

● A tout jamais les feuilles (Collection Orphée, Guy Chambelland), par Pierre Dargelos. Titre médiocre pour un recueil émouvant, sensible, au ton souvent juste et que je placerais sous le parrainage du Chambelland de « La Claire Campagne », de Cadou et de Poncet. Une écriture fine, discrète, mélodieuse. Un poète qui sait apercevoir les choses essentielles. En net progrès sur « Les Mains Nues » (Encres Vives).

F. V.

— « Agrippa d'Aubigné » (Seghers). Avec une présentation passionnante de Jean Rousselot.

— « Poèmes de la mort julve » — Robert Mallat (P.J. Oswald). Collection « L'aube dissout les monstres » — Une découverte : Un poète de la passion.

— « A l'Est de Dieu » — Guy de Bosschère (P.J. Oswald). Collection « J'exige la parole ». Poèmes de Pologne et adaptations de quatre poètes polonais.

— « Canard Sauvage » — Jean Chaudier (Chambelland).

— « Cadences » — Roland Busselen (Seghers).

— « Source, mon amie » — J.P. Voidies (P.J. Oswald).

— « Fables de nuit » — André Miguel (P.J. Oswald).

— « 65 poèmes d'amour » — J.J. Kihm (Seghers).

— « Le sang des nuits » — Angèle Vannier (Seghers).

— « La flore humaine » — Joseph Rels (P.J. Oswald). Un recueil fraternel.

— « Les eaux d'en bas » — Jacqueline Frédéric Frié (Seghers).

— « Neuf poèmes d'amour » — Jean Todranl (Gaston Puel).

— « Bibliographies » — Yves Martin (Chambelland).

- « Cour d'amour » — Yves Cosson (Seghers).
- « Onze et un poèmes d'amour » — Lucien Lemoine (Seghers).
- « La trace de nos ombres » — Matej Bor (Seghers). Collection « Autour du monde ». Excellent recueil d'un poète du Vénézuéla. Mais pourquoi nous a-t-on refusé le texte espagnol ?
- « Sonnets archaïques pour ceux qui verront l'indépendance » — Jean-Robert Rémillard (Editions « Parti Pris », de Montréal). Quelques-uns de ces sonnets sont de pures merveilles et le « carcan » formel incite fort le poète aux trouvailles : il en est de savoureuses.
- « Odes Polygames » — Raoul Bécousse (Subervie).
- « Les mains du temps » — Michèle Saint-Lô (Seghers).
- « Le chien de garde » — Claude Kottelanne (Gaston Puel).
- « Raisons élémentaires » — Claude Serreau (Traces).
- « Ballades souples pour européen mécanique » — Jean Ocline, Prix « Traces ». (Traces). Un ton peu courant, un auteur qui mérite l'attention. L'espèce de liberté satirique qui se dégage de ces textes pourra choquer certains. Prenons cependant garde, d'autres voix, avant celle d'Ocline, ont paru discordantes à certaines époques, on les redécouvre aujourd'hui.
- « Les pierres folles » — J.J. Franer (L'Astrolabe). Un volumineux recueil de poèmes qui aurait pu faire l'objet d'un choix plus rigoureux mais qui n'en révèle pas moins une voix chaleureuse.
- « Viture ». Revue occitane trimestrielle, Lo Vacares, Camin de Generac, Nîmes, n° 5 : poèmes de G. Suberrôcas, n° 6 : poème de J.L. Guin.
- « Traces ». Bulletin de jeune poésie. Le Pallet (44).
- « La Tour de Feu » — Jarnac (Charente), numéro 90-91 consacré à « Adrian Miatlev tel qu'en nous autres ».
- « Encres Vives ». Bulletin de jeune poésie, 3, rue de Verdun, 11 - Bram, n° 56 : quelques poètes argentins.
- « Iô ». Cahier trimestriel — José Millas-Martin Ed., 29, rue Boyer, Paris 20<sup>e</sup>.
- « Quaternalre ». 104, avenue Van Pelt, 62 - Lens. Très nombreux poètes au sommaire du n° 3 dont Gaston Puel, Jean Malrieu, Gérard Neveu, Tristan Tzara, Joë Bousquet.
- « La barre du jour ». Revue littéraire trimestrielle (4915, rue Coolbrook, Montréal - Québec). La nouvelle génération québécoise.
- « Parti Pris ». Revue politique et culturelle québécoise. C.P. 149, station « H », Montréal 18, n° 9 (Vol. 3) : poèmes de Claude Peloquin.
- « Tish ». Mensuel canadien de langue anglaise — 2527 West, 37 th, avenue Vancouver 13, B.C.
- « Vagabond ». Cahier littéraire publié en anglais à Munich, Gollierstrasse 5, R.F.A.
- « La Trinchera ». Frente de poesia libre. Calle de Guillermo 10. Montcada Reixac, Barcelona n° 1. 4 poètes de la Beat Génération américaine. Poèmes de jeunes poètes espagnols.
- « Pajaro Cascabel ». Apartado Postal 13-541, Mexico 13, n° 1 : 24 poètes vénézuéliens contemporains, n° 2 : poèmes nahualt, trois poètes du Viet-Nam, poètes de Panama.
- « The Bridge ». Revue littéraire yougoslave de langue anglaise publiée par l'Association des écrivains croates, 7 T. République, Zagreb.

- « Casa de las Américas ». G y Tercera, Vedado, La Habana, Cuba. Sinon la plus importante revue littéraire des pays socialistes, la plus captivante en tous cas.
- « Boletín de poesía ». Esteban Bonorino 723, Buenos-Aires.
- « Prix de poésie « Casa de las Américas » 1966 » : Poesía de Paso par Enrique Lihn.
- « El corno emplumado ». Apartado Postal 13-546, Mexico 13-D.F. Revue bilingue, espagnol-anglais, l'une des plus attirantes revues d'Amérique.
- « Cormoran y Delfin ». F.F. Amador 1805 (1°-5), Olivos (FCNBM) Buenos-Aires. Revue internationale de poésie. Un panorama de la poésie vivante dans le monde.
- « Svetova Literatura ». Narodni 36, Praha 1, Tchécoslovaquie. Mensuel d'information de littérature étrangère. Choix judicieux et large esprit de confrontation.
- « Kürbiskern ». Damnitz Verlag. 8022 Grünwald bei München, R.F.A. Importante revue de la République Fédérale Allemande. Poètes de l'Ouest et de l'Est se retrouvent au sommaire.
- « Second congrès latino-américain des écrivains », et « Second congrès de la communauté culturelle latino-américaine ». À Mexico, du 15 au 24 mars 1967.
- « Mantela ». Revue trimestrielle. Premier numéro à paraître prochainement. Comité de Rédaction : Gérard Arseguel, Joseph Guglielmi, Jean Malrieu, Jean Todrani, Jean-Jacques Viton (39, allées Léon-Gambetta, Marseille 1<sup>re</sup>).
- « L'Arbre ». Revue trimestrielle. Premier n° sous presse (B.P. 04, 84 - Le Barroux).
- « Le ciel des hommes ». Denise Karas (La Nouvelle Pléiade).
- « Les pavots et les gerbes ». Jean-François Waltz (Debresse).
- « L'écrin des souvenirs ». Paul André (Debresse).
- « Cantate pour une mort ». Norbert Lelubre (Traces).
- « La femme et le violoncelle ». James Sacré (Promesse).
- « Poèmes d'un barbare ». Pierre Maisonneuse (Debresse).
- « Chant dans la nuit ». Alain-Gérard Schritta (Debresse).
- « Pour tous vivants ». Claire Laffay (Debresse).
- « Poèmes gaulois ». Mercatorix (Debresse).
- « Drogue ». Bernard-Georges Lavaud (Debresse).
- « Les jeux du prisme ». Michel Buton (Chez l'auteur).
- « Désert de flammes ». Ellane Demblon (Debresse).
- « Les anges bâillonnés ». Arnold de Kerchove (Debresse).
- « Transparences ». Patrick Alain (Debresse).
- « L'Ascension ». Jean Frémont (Subervie).
- « A poing de sable ». Olivier Mary (Encres Vives).
- « Être libre Connaître c'est être libre ». Jean-Paul Massé (Debresse).
- « Brulés d'Escale ». Jean Chattry (Les poètes de l'ermite).

H. D.

# POÉSIE ET PUBLICITÉ

La publicité, aujourd'hui, est présente partout. Elle nous colle à la peau. Il faut la subir. Elle a ses grandeurs, ses servitudes..., ses laideurs et ses aspects séduisants. On la trouve nécessaire ou tracassière, obsédante, mais enfin elle existe. Elle est même l'indispensable moyen d'information de l'homme moderne.

La poésie, elle-même tributaire de l'industrie du livre, n'échappe pas à la publicité. Nos lecteurs savent que depuis quatre ans notre revue est devenue un « support publicitaire » ; bon an mal an, la publicité est venue adoucir nos frais. Il s'en faut que l'euphorie règne : les éditeurs, à de rares exceptions près, feignent d'ignorer *Action Poétique* ou se retranchent derrière l'étroitesse de leur budget, formule qui masque le plus souvent un parti pris de facilité publicitaire. A cette inertie, *Action Poétique* doit répondre par plus de dynamisme dans sa prospection et son argumentation publicitaires, *Action Poétique* doit pouvoir prouver que ses lecteurs représentent un potentiel d'acheteurs supérieur au tirage courant des œuvres de poésie. Mais il lui faut, pour entamer le scepticisme des éditeurs, être à même de donner du lecteur d'*Action Poétique* un « portrait-robot » aussi exact que possible.

Le questionnaire que vous trouverez ci-dessous tend à dessiner cette « silhouette publicitaire » de notre lecteur. Il sera pour nous une arme d'importance. Que chacun ait à cœur de le remplir et de l'expédier à :

Alban BERTERO, appt. 257, 6, rue Saint-Just, La Croix-Blanche

91 - VIGNEUX-SUR-SEINE.

Grand merci d'avance !

---

## ENQUÊTE " POÉSIE ET PUBLICITÉ "

---

Nom

Profession

Adresse

Age

Sexe

Situation de famille

Depuis quand lisez-vous *Action Poétique* ?

Pouvez-vous indiquer combien de temps en moyenne vous consacrez à sa lecture ?

Une autre personne que vous lit-elle votre numéro ?

Vous intéressez-vous davantage aux poètes contemporains qu'aux classiques ?

Autant ?

Moins ?

En dehors de la poésie française, quelle autre poésie nationale vous intéresse ? La lisez-vous dans le texte ?

Quel budget moyen consacrez-vous par mois à l'achat de livres (Poésie et autres) ?

Qu'est-ce qui, en dehors de la poésie, vous passionne le plus ?

La publicité est-elle pour vous un moyen d'information en règle générale ?

La publicité vous conduit-elle à acheter des ouvrages de poésie ?



## action poétique, rappel des numéros disponibles :

12. — 40 témoignages dont ceux de Guillevic, P. Seghers, J. Madaule, G. Mounin, Anna Gréki, sur **LA GUERRE D'ALGERIE**.
16. — **POETES POLONAIS D'AUJOURD'HUI** et Oliven Sten, Jean Malrieu, Gabriel Cousin, Jo Guglielmi, Jean-Claude Lévy...
17. — **POEMES INEDITS DE MAX JACOB** et Guillevic, Gérald Neveu, Jean Todrani, Gaston Puel, Nordine Tidafi, Tchicaya U Tam'Si...
18. — **HOMMAGE A PIERRE MORHANGE** et Jan G. Elburg, J. Tortel, J. Roubaud, Kateb Yacine, P.-L. Thirard sur Bunuel...
21. — **JULIAN GRIMAU**, témoignages, et Nazim Hikmet, César Vallejo, Jo Guglielmi, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Gabriel Cousin, François Kérel, Alban Bertero...
22. — **POETES NOIRS-AFRICAINS D'EXPRESSION PORTUGAISE** et P.-L. Thirard sur Cinéma et Angola, René Depestre, Guillaume Loubet, Vittorio Bodini, A. Guérin, Galil, A. Barret, H. Deluy, Belghanem, E. Breton sur Chester Himes, M. Flayeux...
23. — **CESAR PAVESE** par Jean Todrani, et Oliven Sten, Marcel Migozzi, Jean-Jacques Viton, Gérard Arseguel, Pierre Guidi...
24. — **LA POESIE EN EUROPE ORIENTALE — POEMES POPULAIRES DE LA CHINE D'AUJOURD'HUI** et Allen Ginsberg, Paul Celan, Roco Scotellaro, Jean Todrani, Denise Miège, Paul-Louis Rossi sur « Les poètes nègres des Etats-Unis », J.-J. Viton sur « Vallejo et Alberti », Galil...
25. — **POESIE MODERNE JAPONAISE** et Georg Traki, Stephan Hermlin, Egito Gonçalves, Charles Dobzynski (Lettre ouverte à un juge soviétique), B. Vargaftig, Tchicaya U Tam'Si, Pierre Bamboté...
26. — **INEDITS DE PIERRE MORHANGE — SIX POETES ET UN CRITIQUE** (G. Bellay, G. Cousin, P. Della Faille, G.-L. Godeau, J. Perret, F. Venaille et Georges Mounin) et Caupolican Ovalles, M. Lerme, A. Lartigue, A. Abrys sur Poésie, signes et choses...
27. — **POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT** et Tristan Tzara, Walter Lowenfels, Volker Braun, Paul-Erik Rummo, Paul Chamberland, Cinq nouveaux poètes occitans, André Barret, Jacques Roubaud, Charles Dobzynski, Gérard Cléry...
- 28-29. — **CREVEL** (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui?) et Manuel del Cabral, Georg Heym, Arno Reinfrank, Stephen Zanev, Gabriel Cousin, François Kérel, Bernard Vargaftig...  
Ce numéro double : 6 F
30. — **NOUVEAUX POETES HONGROIS. POETES DE LA R.D.A.**, Entretien avec René Lacôte. Et Oliven Sten, Jean Malrieu, Ridha Zili, Pierre Lartigue, Franck Venaille. etc...
31. — **UMBERTO SABA** (traductions et étude de Georges Mounin) et Rafael Alberti, H.-M. Enzensberger, R.-F. Retamar, Liliane Atlan, Ch. Cadaugade, Ch. Dobzynski, J. Garelli, Alain Lance, Paul-Louis Rossi, J. Todrani, André Abrys sur « Syntaxe poétique et poésie critique », Jean-Louis Houdebine sur « Francis Ponge et l'Histoire »...

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n° : 3,60 F

Quatre n° au choix : 12 F (France) — 14 F (Etranger)

# action poétique

bulletin d'abonnement  
ou de réabonnement (1)

Nom :

Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne pour \_\_\_\_\_ an (s) à la revue **Action Poétique**,  
à partir du numéro \_\_\_\_\_ .

— **TARIF** : 1 an (4 n°), France : 12 F - Etranger : 14 F  
2 ans (8 n°), France : 24 F - Etranger : 28 F  
Soutien : (4 n°) : 50 F. - (8 n°) : 100 F.

— Je désire également recevoir : (2)

- 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Alluvions »  
pour la somme de 20 F.
- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par  
**Action Poétique** :
  
- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de  
votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de \_\_\_\_\_ F par (2) :  
- chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque bancaire

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V ROUEN

A \_\_\_\_\_ le

Signature :

**P.S.** — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro  
spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux  
personnes dont les noms et adresses suivent :

- 
1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accompagné de votre  
versement au nom des Editions P.J. Oswald.
  2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



Collection "action poétique"

**Bernard Vargaftig | Chez moi partout**

*« Je cherche un éditeur pour ce poète. » Louis Aragon.*

**Andrée Barret | Jugement par le feu**

PRIX RENÉ-BLIECK, 1966.

*« Un petit livre bouleversant, dans un langage constamment maîtrisé et constamment convaincant ». René Lacôte.*

**Franck Venaille | Papiers d'identité**

*« Une poésie discursive, émouvante et belle ». René Lacôte.*

**Michel Enaudeau | Le jeune homme  
interpellé**

*« Le beau livre  
de Michel Enaudeau ». Pierre Morhange.*

Le volume : 6,00 F

Abonnement à 5 titres : 25,00 F

Abonnement à 10 titres : 45,00 F

**Bibliophiles !** Pour chacun de ces titres, il existe un tirage de tête, sur Chiffon de Lana, limité à 20 ex. Chaque ex. : 30 F. Abonnement à 5 ex. : 130 F, à 10 ex. : 250 F.

---

**BULLETIN DE COMMANDE**

---

à retourner rempli, accompagné de votre versement par tout moyen de votre choix aux Editions P.J. OSWALD, 16, rue des Capucins, 14 - Honfleur.  
— C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

---

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

.....

Profession (si vous désirez la préciser) .....

Veuillez me faire parvenir le ou les ouvrages ci-dessus (1).

Veuillez m'inscrire pour un abonnement ordinaire à ..... titres de la collection « Action poétique ».

Veuillez m'inscrire pour un abonnement à ..... titres, en exemplaires de tête, de la collection « Action poétique ».

Je vous adresse la somme totale de ..... F, par .....

A ....., le .....

Signature :

1. Marquer d'une croix les titres choisis.



16, rue des Capucins  
14-Honfleur

**PIERRE JEAN OSWALD**  
EXTRAITS DU CATALOGUE :

**Tchicaya U Tam'Si** ————— **Épitomé**  
Grand prix de poésie du Festival mondial des Arts nègres, Dakar, 1966.  
Préface de Léopold Sédar Senghor. 9,75 F

**Nordine Tidafi** — **Le toujours de la patrie**  
10,50 F

**César Vallejo** ————— **Choix de poèmes**  
Péruvien, né en 1892, mort en 1938, César Vallejo est l'un des poètes  
latino-américains les plus prestigieux de ce siècle. 9,75 F

**Oliven Sten** ————— **Le sentiment latéral**  
9,00 F

**Marcel Destot** — **Que notre règne arrive**  
Illustrations photographiques de Pierre Olivier. 9,75 F

**Henri Kréa** ————— **Théâtre algérien**  
Préface de Michel Habart. 10,50 F

**Robert Mallat** — **Poèmes de la mort juive**  
12,00 F

**Rafael Alberti** ————— **Sermons et demeures**  
Traduit et présenté par Robert Marrast. 9,75 F

**Pierre Bamboté** ————— **Chant funèbre**  
Précédé d'un chant populaire adapté par Sembène Ousmane. 5,70 F

**Anna Gréki** ————— **Algérie capitale Alger**  
Edition bilingue, traduction en arabe par Tahar Cheriaa. 10,50 F  
Préface de Mostefa Lacheraf, illustrations de E. Naccache.

**Hubert Juin** ————— **Chants profonds**  
9,75 F

**BULLETIN DE COMMANDE**

à retourner rempli accompagné de votre versement par tout moyen de votre  
choix aux Editions P.J. OSWALD, 16, rue des Capucins, 14 - Honfleur. —  
C.C.P. Rouen 2 201 03 V.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Profession (si vous désirez la préciser) .....

*Veillez m'adresser le ou les titres ci-dessus (1) :*

*Je vous fais parvenir la somme totale de ..... F par .....*

A ..... le .....

Signature :

1. Marquer d'une croix les titres choisis.



# "la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

Premier titre à paraître en mars :

## DIX-SEPT POÈTES DE LA R. D. A.

EDITION BILINGUE

*Avant-propos de Henri Deluy, présentation de Paul Wiens, traductions et adaptations de Andrée Barret, Jean-Paul Barbe, Henri Deluy, Alain Lance, Lionel Richard.*

*L'exemplaire de l'édition courante sur Alfa: 10,80 F  
20 exemplaires sur Pur Chiffon de Lana, l'un: 30 F*

Autres titres prévus :

- TCHÉCOSLOVAQUIE: *Douleur* de Vladimír Holan, traduit et présenté par Dominique Grandmont.  
*Villa Tereza et autres poèmes* de Laco Novomesky, traduit par François Kérel et Henri Deluy.
- HONGRIE : *Choix de poèmes* de Ferenc Juhasz, adaptations de Guillevic et Henri Deluy.
- R.D.A. : *Provocation pour moi* de Volker Braun, traduit et présenté par Alain Lance.

**Commandez-nous cet ouvrage !**

en adressant le présent bulletin accompagné de votre versement à :

EDITIONS PIERRE JEAN OSWALD  
16, rue des Capucins — Honfleur (Calvados)  
C.C.P. ROUEN 2 201 05 V

### BULLETIN DE COMMANDE (17 POÈTES DE LA R.D.A.) :

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Veillez me faire parvenir ..... ex. (s) sur Alfa ; ..... ex. (s) sur Chiffon de Lana.

Je vous adresse la somme totale de ..... F, par :

— Chèque bancaire — Mandat postal — Mandat lettre — Chèque postal

A ..... le .....

Signature :



# PIERRE JEAN OSWALD

PARUTIONS RÉCENTES :

**JEAN-LUC STEINMETZ**

## LE CLAIR ET LE LOINTAIN

Le premier recueil d'un poète  
nouveau dont la voix comptera.  
Un volume sur Alfa 15,90 F

**JACQUES GAUCHERON**

## LITURGIE DE LA FÊTE

*« Ce livre d'une impressionnante maîtrise est comme le récit d'une longue aventure verbale. »*

JEAN MARCENAC (L'Humanité)  
Un volume sur Alfa 9,60 F

Collection

« L'aube dissout les monstres » :

**ROBERT MALLAT**

## POÈMES DE LA MORT JUIVE

*« Livre qui ne rachète rien, mais chant qui pourrait aider notre mémoire future — livre qu'il faut lire et garder, pour méditer sur ce que nous pouvons devenir — pire peut-être que ce que nous avons été. »*

CLAUDE-MICHEL CLUNY (N.R.F.)  
Un volume sur Alfa 12 F

Collection « J'exige la parole » :

**GUY DE BOSSCHERE**

## A L'EST DE DIEU

Hors-textes de Thomas Gleb

Poèmes de Pologne : un reportage poétique qui, selon le mot de l'auteur, est une « célébration amoureuse de l'homme... »

Un volume sur Alfa 12 F

**GABRIEL COUSIN**

**JEAN PERRET**

## NOMMER LA PEUR

POÈMES POLITIQUES

Préface de Georges Mounin.

Gabriel Cousin et Jean Perret rassemblent ici quelques-uns de leurs textes qui, au cours des dernières années, furent, malgré de nombreuses difficultés, publiés et diffusés, parfois sous forme de tracts et souvent clandestinement en France, en Afrique Noire, en Algérie et jusque dans les prisons. Une poésie de la nouvelle résistance : à la bêtise, à la gangrène, aux projets apocalyptiques, à l'intolérance d'où qu'elle vienne.

Un volume sur Alfa 12 F

### BULLETIN DE COMMANDE

à retourner rempli accompagné de votre versement par tout moyen de votre choix aux Editions P.J. OSWALD, 16, rue des Capucins, 14 - Honfleur. — C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Profession (si vous désirez la préciser) .....

*Veillez m'adresser le ou les titres ci-dessus (1) :*

*Je vous fais parvenir la somme totale de ..... F par .....*

A ....., le .....

Signature :

1. Marquer d'une croix les titres choisis.

## action poétique

est en vente, en particulier, dans les librairies suivantes à :

**PARIS** : Librairie-Galerie du Fleuve, 9, avenue de l'Opéra (1<sup>er</sup>).  
La Joie de Lire, 40, rue St-Séverin (5<sup>e</sup>).  
Le Pont Traversé, 16, rue Saint-Séverin (5<sup>e</sup>).  
Librairie, 73, boulevard Saint-Michel (5<sup>e</sup>).  
Présence Africaine, 25 bis, rue des Ecoles (5<sup>e</sup>).  
Librairie des Presses Universitaires de France, 49, bd St-Michel (5<sup>e</sup>).  
Librairie de Lutèce, 29, rue Monge (5<sup>e</sup>).  
Le Labyrinthe, 17, rue Cujas (5<sup>e</sup>).  
Le Globe, 2, rue de Buci (6<sup>e</sup>).  
Racine, 24, rue Racine (6<sup>e</sup>).  
Librairie de l'Escalier, 12, rue Monsieur-le-Prince (6<sup>e</sup>).  
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (6<sup>e</sup>).  
Le Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>).  
La Hune, 170, boulevard St-Germain (6<sup>e</sup>).  
Maurice Bitter, 32, rue Monsieur-le-Prince (6<sup>e</sup>).  
Librairie Saint-Germain-des-Prés, 184, bd Saint-Germain (6<sup>e</sup>).  
Librairie Gallimard, place St-Germain-des-Prés (6<sup>e</sup>).  
Librairie du XX<sup>e</sup> Siècle, 185, bd Saint-Germain (7<sup>e</sup>).  
Librairie Gallimard, 15, bd Raspail (7<sup>e</sup>).  
Galerie du Tournesol, 36, rue de Verneuil (7<sup>e</sup>).  
Le Fanal, 32, rue de Courcelles (8<sup>e</sup>).  
Librairie Nouvelle, 8, bd Poissonnière (9<sup>e</sup>).  
Librairie La Renaissance, 6, rue de la Victoire (9<sup>e</sup>).  
Librairie Témoignage Chrétien, 49, fbg Poissonnière (9<sup>e</sup>).  
Librairie de la C.G.T., 213, rue Lafayette (10<sup>e</sup>).  
Librairie Tschann, 84, bd du Montparnasse (14<sup>e</sup>).  
Librairie Montsouris, 30 bis, bd Jourdan (14<sup>e</sup>).  
Max-Philippe Delatte, 133, rue de la Pompe (16<sup>e</sup>).  
Librairie 36, avenue des Ternes (17<sup>e</sup>).  
Librairie « Ars Lina », 126, bd Malesherbes (17<sup>e</sup>).

et dans les meilleures librairies des villes suivantes :

**AIX-en-PROVENCE**

**ALENÇON**

**AMIENS**

**ANGERS**

**ANNECY**

**ARRAS**

**AVIGNON**

**BESANÇON**

**BORDEAUX**

**BOURGES**

**BREST**

**CAEN**

**CHATEAUXROUX**

**CHARTRES**

**DIJON**

**GAP**

**GRENOBLE**

**GUERET**

**LE HAVRE**

**LE MANS**

**LILLE**

**LIMOGES**

**LISIEUX**

**LONS-le-SAULNIER**

**LORIENT**

**LYON**

**MARSEILLE**

**MONTPELLIER**

**NANCY**

**NANTES**

**NICE**

**ORLEANS**

**PERPIGNAN**

**POITIERS**

**REIMS**

**RENNES**

**ROUEN**

**SALINS-les-BAINS**

**SAINT-ETIENNE**

**SAINT-MALO**

**SAINT-NAZAIRE**

**STRASBOURG**

**SETE**

**TOULOUSE**

**TOULON**

**TOURS**

**DAKAR**

**MONTREAL**

**NEW-YORK**

# action poétique

---

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction : Andrée Barret, Gérard Cléry, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Guidi, Pierre Lartigue, Marcel Migozzi, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Franck Venaille.

Secrétaire de Rédaction : Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :  
(toute correspondance)

Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :

Henri Deluy, 19 A, cours d'Estiennes-d'Orves — 13 - Marseille (1<sup>er</sup>).

Publicité :

Ermès publicité, 29, rue Corneille — 91 - Montgeron.

---

## DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5<sup>e</sup>), MED. 41-16.

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.  
(Toute commande ferme ou de dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94)  
Librairie Rousseau, 36, rue Jean-Jacques-Rousseau - Genève -  
Tél. (022) 32.56.22.

ALGERIE : Librairie Dominique, 9, rue Hamani, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. St-Germain, Paris (6<sup>e</sup>).

---

Gérant : Henri Deluy.

---

## ABONNEMENT :

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les dernières pages de chacun de nos numéros).

France : 4 numéros : 12 F.  
8 numéros : 24 F.

Etranger : 4 numéros : 14 F.  
8 numéros : 28 F.

Soutien : 4 numéros : 50 F.  
8 numéros : 100 F.

C.C.P. Editions P.J. Oswald - Rouen - 2 201 05 V



# « action poétique »

collection nouvelle

p. j. oswald éditeur

La collection « Alluvions », inaugurée en 1961 par un collectif « Hommage à Maurice Audin », a permis la publication de 22 recueils de poèmes. Certains des titres de son catalogue seront un jour connus de tous les lecteurs de poésie. Afin de répondre aux exigences d'une qualité plus sûre, d'une diffusion plus large, d'une meilleure présentation, « Alluvions » a interrompu sa parution. Elle a été remplacée par une collection « Action Poétique » qui paraît aux Editions Pierre Jean Oswald et avec leur collaboration, sous la direction du Comité de rédaction d' « Action Poétique ».

- Parus :
1. Bernard Vargaftig, Chez moi partout.
  2. Andrée Barret, Jugement par le feu.
  3. Franck Venaille, Papiers d'identité.
  4. Michel Enaudeau, Le jeune homme interpellé.

Le volume : 6,00 F

Abonnement à 5 titres : 25,00 F

Abonnement à 10 titres : 45,00 F

Encore disponibles dans « Alluvions » :

yves broussard	6	du jour au lendemain
pierre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltanski	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs
galil	18	le maître-mur
michel flayeux	19	fenêtres ouvertes
andré portal	20	on peut vivre
denise miège	21	gestuaire

un volume : 2,50 F - 10 volumes : 20,00 F



ACTION POÉTIQUE

EDITIONS PIERRE JEAN OSWALD

16, rue des Capucins — 14 - Honfleur

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V Rouen

Ce numéro double : 6,00 F